



LES AVENTURES

DE

POLYDORE ET D'HONORINE.

TOME II.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

LES AVENTURES DE POLYDORE ET D'HONORINE,

PAR LOUIS-RÉNÉ YVETOT.

TOME II.

PARIS.
CHEZ ABEL LEDOUX, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, Nº 37.

1831.



LIVRE XI.

Le malheur souvent exige un tribut; il faut, en toute occasion, lui savoir faire sa part.

XI.

Honorine implore les dieux. « O vous, dit-elle, qui sondez nos cœurs, faites bientôt rouler la nuit sur son char d'ébène, afin que, couvrant les rayons du jour, elle cache sous ses voiles sombres celui que j'aime; je fais vœu d'allumer cent pieux flambeaux sur vos autels pendant cent jours et autant de nuits, de vous immoler un chevreau blanc comme la neige! » Soudain elle s'élance à la suite de Polydore, vers les lieux du rendez-vous. Hélas! que voit-elle? des archers qui la précèdent, courant à toute bride sous un ciel embrasé, à travers des tourbillons de poussière. Afin de les éviter, elle tourne son chemin, suit une direction plus longue par où elle peut également atteindre son but. Elle juge que la victoire de son amant est au prix

de la course! Pleins d'une noble ardeur, les coursiers qui traînent le char sont partis, au premier mouvement des rênes, avec la rapidité de l'éclair. Ce sont les chevaux de Rhésus desquels dépendent de grandes destinées! Habile dans son art, le cocher a su traverser la foule, ne pas heurter les passans, ne pas toucher les bornes. Le char disparait dans le lointain, laissant à sa suite des traînées de poussière qui s'élèvent en flocons dans les airs. Polydore et Alfred remercient aussi le ciel de ses bienfaits, et aussi l'implorent. Ayant crainte d'être devancés par les archers, ils excitent le cocher à presser d'aiguillons les flancs poudreux des superbes coursiers, qui ont déjà rougi le mors d'une sanglante écume; et, trop docile aux ordres de ses maitres, ce serviteur fidèle lâche les rênes, les agite..... Les coursiers redoublant d'ardeur s'emportent, hérissent leurs crinières, secouent leurs têtes, s'effrayent, se précipitent le mors aux dents, au milieu de rochers, sillonnés de sentiers étroits, tortueux, difficiles, où la peur les mène. Le char, tombant de cahot en cahot, s'incline plusieurs fois, autant de fois se relève, pour s'incliner, se relever encore; mais enfin, emporté par son propre poids, il perd l'équilibre et verse.

Tout effarés, les impétueux coursiers, s'élancent à travers bois, épines, buissons, jusqu'à ce que, fracassé, le char vole en éclats; puis s'arrêtent tremblans, l'œil morne, la tête baissée, paraissant se conformer aux malheurs qu'ils ont causés.

Le corps du cocher n'est qu'une plaie, les rochers sont teints de son sang, les ronces en dégouttent, portent de sa chevelure les dépouilles sanglantes, sa bouche vomit à gros bouillons un sang noir, ses yeux se ferment à la lumière, s'endorment du sommeil de la mort. Alfred est épargné dans sa chute, mais les destins ont décidé qu'il subira un autre genre de mort! Tombé auprès de deux énormes serpens par la faim irrités, qui s'alongent, se recourbent en replis tortueux, dressent le cou, lèvent leur crête, font sortir des dards de leur langue brûlante, poussent d'horribles sifflemens, il veut fuir à leur aspect affreux, et comme l'oiseau resté sous le charme de son ennemi qui le fascine, il se débat, se tourmente toujours en vain, se livre à leurs gueules béantes. Ardens de rage, ces reptiles monstrueux le rongent de leurs dents, se déploient en orbes, l'investissent de leurs nœuds, l'étouffent dans leurs plis, et leurs crêtes aussitôt dépassent son front souillé de noirs poisons!

Tel Laocoon au siége de Troie, qui, au su que deux reptiles semblables, sortis du fond des eaux, serraient dans leurs nœuds ses enfans au pied d'un autel, courut à leur secours, fut comme eux étouffé au sein des convulsions d'une douleur aiguë.

Étourdi dans sa chute, Polydore un instant après reprend ses sens, se relève, suit les traces du char pour retrouver ses compagnons : hélas! il aperçoit devant lui le cocher étendu sans vie aux côtés de ce malheureux, des vêtemens mis en lambeaux, et ces vêtemens sont ceux d'Alfred! Il voit les reptiles ramper sur les broussailles, le corps gonflé, paraissant bien repus... C'est Alfred qu'ils ont dévoré! « O fortune! fortune barbare, s'écrie-t-il, qu'est-ce donc que ces malheurs accumulés? Est-ce ainsi que tu protèges les hommes qui se confient en toi? Si tu voulais perdre un infortuné livré à ton couroux, que ne l'abandonnais-tu à ses ennemis qu'il venait de braver les armes à la main! Du moins tu n'eusses pas été perfide.... Mais ta nature est de présider au bien et au mal! tantôt debout, des ailes aux pieds, sur une roue rapide, tantôt marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir, tu es le symbole de la variation de l'avenir! »

Plein de tristes pensées, Polydore ne peut d'un départ facile continuer sa fuite; cependant s'il demeure, il se perd. O ciel, il t'implore, apporte apporte vite secours à ses maux! Soudain un paysan, baigné de sueur, noirci de poussière, se présente tout haletant, attiré en ces lieux par le char, dont il a entendu le bruit et vu la course rapide. Saisi d'effroi à l'aspect des restes gisans du cocher, il recule en frémissant..... puis revient, s'approche de Polydore, lui parle en ce sens: « O vous qui que vous soyez, acceptez les services que vous offre un pauvre hère, chargé de haillons, de misère.... Je sais que vous êtes fugitif, que les archers sont à vos trousses; qu'ils vont vous saisir si vous ne partez sans plus tarder d'ici où tout est disposé à vous trahir. S'il vous plaît de parcourir ces rochers escarpés, il ne tient qu'à vous, je vais être votre guide, vous conduire où vous désirerez vous rendre; si le repos vous est nécessaire, je vous propose pour refuge ma maison, située non loin de ces lieux! »

Polydore remercie le paysan, accepte ses offres, respire en voyant les emblèmes de son salut encore une fois respectés par un destin trop rigide. O hommes, pourquoi vos mépris

envers celui qui vit éloigné des villes, en cultivant son champ, ou qui travaille à relever sur le bien d'autrui la borne d'un fossé que le cerf poursuivi par une meute a degradé du pied, en s'élançant à travers les buissons qui épaississent la haie? Lorsque vous êtes déchus des grandeurs, ce serait vainement que parmi la plupart de vos anciens flatteurs vous chercheriez protection contre le malheur. Trop intéressés, ils ne feraient rien qui les pût compromettre; presque jamais ils ne résisteraient aux injustices converties par un tyran en règles du devoir : loin de là, ils se déchaîneraient volontiers avec fureur contre leurs anciens bienfaiteurs que la fortune aurait culbutés! Ils connaissent bien peu le cœur humain ces puissans de la terre, qui, s'attribuant le monopole de ce qui est généreux, pensent que le reste des humains, placés dans une sphère inférieure, ont une ame timide, empreinte de bassesse et de lâcheté! Un prince qui mène une conduite honteuse est censuré par un artisan : l'injure sort de trop bas, disent les familiers de celui-là, pour être remarquée. A-t-il fait une action digne d'éloge, on l'encense, on l'élève jusqu'aux nues. L'artisan, au contraire, a-t-il fait quelque chose de beau, on ne dit rien de lui; s'est-il rendu à son poste

une heure trop tard, c'est un fainéant, un mauvais serviteur; s'est-il permis la moindre chose que l'honnêteté reprouve, c'est un misérable. Ce n'est pas à toi, ô Polydore, que ces reproches s'adressent, car tu fus le même dans la prospérité que dans les revers, tu sus agir en toute occurrence libéralement; et si des symptômes de prévention se manifestèrent en ton cœur, ce fut contre les personnes du haut parage, naturellement portées à l'abus de leurs forces, à l'oubli de leurs devoirs. Tu reçois assistance d'un citoyen que le hasard a maltraité, tu la reçois en des circonstances périlleuses, où il y va de sa vie, tu honores cet homme, son dévouement, autant que tu honorerais le plus gorgé de biens et de titres qui t'aurait, en pareil cas, rendu même service.

Pressé par les archers, Polydore monte l'un des coursiers, le paysan l'autre, et s'acheminent ensemble vers une plaine tapissée de blés surmontés de beaux épis, espoir du laboureur à qui leur culture a coûté des sueurs mêlées de sang, une partie de ses richesses, un temps pendant lequel le citadin voluptueux se livrait à ses plaisirs turbulens. Les pas des chevaux déterminent le sentier qu'ils s'ouvrent à travers ces moissons brillantes; et, après une marche penible, ils arrivent à la maison du

paysan, édifiée à l'extrémité de la plaine au coin d'un bois. Quel contraste entre cette méchante habitation et ces palais magnifiques, offerts aux regards par l'opulence vaniteuse! Plusieurs morceaux de bois vermoulus forment le contour de cette petite cabane, couverte d'un chaume usé, fragile demeure, incapable de soutenir le choc des vents agités par la moindre tempête. Elle ressemble à une hutte de sauvage, travaillée sans art! Cependant elle sert d'asile à une famille nombreuse, dépourvue des dons que le ciel distribue aux mortels dans ses jours de clémence. Le paysan compte douze enfans dans ses foyers; le plus âgé n'est pas adolescent, le plus jeune est pendant à la mamelle, la mère de famille porte le treizième dans son sein. O qu'il est difficile de subvenir à leurs besoins multipliés! Ils vivent du pain des aumônes, souvent n'en ont point, manquent d'habits pour cacher leur nudité. Un jour l'un d'eux prêt à mourir d'inanition fit l'abandon à ses frères plus robustes que lui, qui éprouvaient les mêmes besoins, du morceau de pain qu'il s'était procuré, afin que, plus utiles dans le monde à cause des espérances qu'ils donnaient, ils pussent mieux grandir dans la vie. A l'aspect de Polydore, ils s'enfuient dans le bois, et n'en sor-

tent qu'à la voix de leur chef qui les rassure. Ravis de joie, ils reviennent à celui-ci, sautent à son cou, l'embrassent, exaltent en sa présence une jalousie de piété filiale pour adorer la piété paternelle. C'est chose surprenante qu'il régne un accord si parfait au sein de cette famille, sans cesse aux prises avec les besoins les plus pressans, souvent réduite à se nourrir d'écorces d'arbres et de racines!

Polydore entre dans la chaumière, meublée d'un grabat, sur lequel le paysan se délasse la nuit, aux côtés de sa femme, des fatigues du jour; et sur ce lit il goûterait les douceurs du repos avec non moins de charmes que sur le plus beau, le plus doux sofa, tissé des soieries les plus riches, s'il n'était dans une situation inquiète et cruelle. Impatient de rejoindre Honorine, de s'exiler avec elle sur une terre lointaine, il voudrait repartir. Tendre et chère Honorine, où es-tu? Réponds, réponds à ton amant qui t'appelle! Il connaît le lieu où ils doivent se réunir, mais il lui est difficile de continuer sa fuite, ses ennemis, désireux de lui faire expier la honte de leur surprise, de leur désappointement, ayant des sentinelles à toutes les portes, à toutes les avenues.

O qu'Honorine palpite de crainte! Où est

Polydore? Est-il retombé aux mains de ses bourreaux, est-il sauvé? elle l'ignore; elle ne sait pas s'il respire l'air des vivans, ou si, reconduit au supplice, il habite avec les morts. Son anxiété redouble à son arrivée au point donné. Quoi! elle ne voit pas celui que ses yeux cherchent, que son cœur demande..... Elle interroge les échos... tout, autour d'elle, est sombre, est silencieux. Ah! il a donc passé dans la barque des défunts les eaux amères et bourbeuses de l'Achéron? Peut-être son ombre sera-t-elle obligée d'errer pendant cent ans sur les sombres bords du fleuve!... Où est Alfred? elle n'en sait rien. Dieux! que son incertitude est accablante! O vous qui pouvez l'instruire, daignez calmer une partie de ses maux, daignez lui apprendre bientôt la nouvelle affreuse et en même temps consolante à laquelle elle aspire!

Du fond de la cabane où il repose, Polydore voit plusieurs cavaliers qui parcourent la plaine, distingue leurs armes étincelantes, ce sont les archers. Il n'a que le temps de vaincre, par une subite résolution, et ses douleurs et ses peines, pour s'enfoncer dans la forêt, celui de prendre le devant sur son coursier déjà courbatu, en qui l'aiguillon, une longue course, ont épuisé la vigueur. Harcelé,

près d'être pris, il met pied à terre, abandonne ce qu'il possède, se dérobe, à la faveur de la nuit, en se blottissant sous d'épais feuillages, aux gendarmes qui le talonnent. Tel le cerf aux abois, qui, après une chasse laborieuse, fait de nouveaux élans pour s'éloigner des limiers, quand le soleil a disparu de l'horizon, va sous l'ombre d'un grand chêne donner repos à sa tête superbe, délasser ses jambes engourdies, son corps appesanti par la fatigue, le sang, les blessures. Que puisse-t-il attendre en ces lieux le retour du soleil! Exposé à de trop grands dangers par les archers qui passent et repassent auprès des rameaux qui le couvrent, il se retire dans un antre profond, habité autrefois par des bêtes féroces, où il trouve l'hospitalité. Quelle demeure, juste ciel! N'y aurait-il pas au sein de cette tanière un autre Polyphème? Où ira-t-il, au retour de l'aurore, cacher sa fuite, ses pas errans? O que de réflexions sinistres abondent dans son ame, qui flotte sur un océan de pensées!

En cette tanière, pendant la nuit, il entend continuellement le bruit de la nature toujours en mouvement, les cris perçans des oiseaux de proie, les hurlemens des bêtes sauvages, les paroles de colère des archers qui explorent le terrain, le cliquetis de leurs armes qu'ils

brandissent. Afin de ne pas se trahir, il garde un silence qu'il interrompt à peine par le souffle de son haleine, jusqu'à ce que ceux qui le poursuivent aient achevé leurs investigations, et soient repartis aux défilés du bois y porter leurs regards scrutateurs. Le matin, lorsque l'aurore au front riant a commencé d'étendre ses premiers rayons dorés, a de son écharpe embrassé l'horizon, de ses doux feux réchauffé l'humide rosée, il sort à petits pas du fond de la caverne, écoute, regarde autour de lui, demeure quelques instans aux aguets, pour voir ce qui se passe, et il s'avance avec mesure vers une contrée de la forêt dépouillée de ses rameaux. Au milieu de sa marche incertaine, il s'arrête à un bourdonnement qui se prolonge, lui révèle la présence d'hommes armés... Accoutumé aux événemens tragiques, il ne veut pas rétrograder sans savoir s'il se trouve en face de ses ennemis. Ce sont des chefs assemblés qui tiennent conseil : il voit leurs enseignes déployés qui flottent au gré des vents; leurs habits brodés d'or, de rubis, leurs casques, leurs armes éclatantes, celles de leurs légions, éblouissent ses yeux pénétrans! Soudain il entend le général haranguer ses soldats : « Vous allez combattre, leur dit-il, les ennemis du roi, les usurpateurs de

son autorité, les meurtriers de Louis XVI, qui ont organisé sur les débris du plus beau trône du monde un pouvoir terrible. Ces tyrans ont dressé dans tous les coins de la France des échafauds, ont fait couler à flots le sang des royalistes, ont versé sur la patrie le fléau de la famine, celui de la guerre civile, et ont eu la lâcheté de nous imputer à crime leurs forfaits! N'est-ce pas une honte que leur empire se perpétue! Laisserez-vous, braves soldats, périr dans les supplices la fille d'un empereur, la femme, la mère d'un roi, la reine enfin? Abandonnerez-vous à la fureur des bourreaux de son père un enfant royal dont le diadème est tombé?... Sachez, mes bons amis, mes camarades, sachez qu'un coup de main peut changer la face des choses... Si vous voulez me suivre, être fidèles à ce drapeau fleurdelisé, je vais vous mener au champ d'honneur, et en ce jour glorieux, nous verrons s'humilier à nos pieds plusieurs anarchistes, implorer notre clémence, nous prier de leur laisser la vie. »

A ces mots Polydore devient plus calme, ayant conviction que, troublés par des légions royalistes, les archers se sont ralliés aux soldats de la république, pour conjurer la tempête. Il médite de se jeter volontaire-

ment dans les rangs des combattans auprès desquels il se trouve... Non, non, il ne servira pas les courtisans, la noblesse, le parti prêtre, les hommes à priviléges ! Quelle que soit l'injustice déployée contre lui, le sort qu'on lui prépare, jamais sa main ne fera une blessure à la liberté; il déplorera en silence les aberrations de ses persécuteurs, condamnera leurs maximes funestes au repos public, leurs méchantes actions, et attendra pour se remettre en scène des temps meilleurs où ses opinions, sa conduite seront mieux comprises. Honte éternelle à celui qui, pour se venger d'une injure qu'il a reçue des siens, passe dans le camp ennemi! Au moment qu'il se retire, une sentinelle l'aperçoit, lui crie d'arrêter, appelle à la garde... Il cède. Conduit devant le général, il s'entend qualifier d'espion, et on le traduit devant un conseil de guerre chargé de le juger! Grand Dieu ! serait-il échappé à un assassinat juridique pour subir un autre genre de mort plus inoui encore?

Les apparences lui sont défavorables... Que fait-il en ces lieux? Il hésite à parler; puis, par un retour prudent, il dit son nom, sa patrie, raconte ses malheurs, mais il n'est point assez heureux pour convaincre ses juges, qui dédaignent de l'écouter et le condamnent au der-

nier supplice. On dispose l'exécution, le tambour bat aux champs, et le condamné marche au pas, va se placer, sans troubler l'harmonie militaire, en face des soldats désignés pour le fusiller. Debout, la main sur son cœur, il fixe la mort d'un air dédaigneux, la brave avec une fermeté stoïque. Soudain, au moment qu'on le couche en joue, le chef commande aux soldats de porter les armes; on lui a crié que l'identité de Polydore est reconnue! Plusieurs officiers attestent cette vérité, précisent des circonstances; et, interrogé de nouveau, il lève tous les doutes. On revise l'arrêt qui le condamne; on le rapporte. O hommes, n'aurez-vous donc jamais la force d'absoudre même l'accusé du plus grand des crimes, si contre lui vous n'avez pas des preuves palpables de sa culpabilité? Songez qu'il est plus équitable de relaxer cent criminels que d'infliger châtiment à un juste! Que vos jours doivent être empoisonnés de funestes souvenirs, d'amertume et de regrets, lorsque légèrement vous avez livré à la mort un innocent, en pesant mal dans la balance de votre justice les actions de sa vie!

Libre de repartir, Polydore prend congé du général: « Je vous relâche, dit celui-ci, non

que je croie que vous n'ayez trempé dans les complots de nos ennemis pour consommer la ruine de notre parti ; c'est parce que vous n'avez pas conspiré la mort du monarque et que vous avez enduré pour luides souffrances, couru des dangers. »

Polydore se remet à errer dans la forêt, n'ayant pas un point de vue qui lui découvre une campagne voisine. Tour à tour ramené au lieu d'où il est parti, il est comme dans un labyrinthe inextricable où il tourne sans cesse. Afin de tempérer ses ennuis, ses maux physiques, il observe en contemplateur du sein de sa solitude la mobilité des choses humaines, se plaint d'avoir été, avec son cœur royaliste, son ame républicaine, ballotté, honni, abreuvé d'ignobles outrages. En d'autres instans, il admire les belles créations de la nature : ici, c'est le vieux chêne qui porte majestueusement sur un tronc élevé sa tête verdâtre, arrondie de tous côtés par de grands rameaux ornés de feuilles alternes, sinuées : là, c'est l'arbre résineux, dont le tronc nu est surmonté d'une belle tête pyramidale, formée de rameaux pendans, embellis par des feuilles solitaires, lisses, pointues, rangées en forme de cylindres qui cachent une partie des cônes ;

ailleurs, c'est l'arbre royal, cloué à terre par d'énormes racines, qui offre aux regards, avides de beautés, sa tête colossale chargée de grandes feuilles ailées, lisses, dentées, à l'ombre desquelles se cachent l'écorce gercée de ses vieilles branches cendrées, le brou des noyaux ligneux qui renferment le fruit pour le préserver des intempéries de l'air. Auprès de ces grandioses, il admire beaucoup d'autres arbres qui achèvent par leur élévation, leur vaste circonférence, d'ennoblir la forêt.

La nuit l'ayant surpris dans sa fuite vagabonde, il se couche à l'ombre des rameaux d'un grand chêne et s'abandonne à un sommeil de quelques heures. Pendant ses songes, il voit à travers les bois plusieurs fantômes; les uns lui représentent les jésuites noirs qui proposent pieusement de trancher cinquante mille têtes pour servir de marche-pied au roi à la porte du ciel; les autres lui dessinent avec un pinceau lugubre les jésuites rouges, au moment qu'ils crient *mort!* aux aristocrates, c'est-à-dire aux gens considérables par leurs richesses, leurs vertus, leurs talens. Ceux-ci demandent l'égalité, ceux-là l'absolutisme; tous ont soif de massacres, égorgent avec méthode et calcul. Il voit à la lueur des lampions, qui jettent des clartés tremblantes, balancent leur

lumière au souffle des vents, des prélats s'épanouir à la fraîcheur de l'air, paraissant indifférens aux troubles qui agitent le monde, et au sein de leur immobilité, mettre en pratique les règles de leur somptueuse abstinence, celles de leur religion. Réveillé en sursaut, il dit : « O père des dieux et des hommes! O être infini, incréé, qui as tiré l'univers du chaos! O souverain maître dont la grandeur surpasse l'imagination, qui gouvernes le monde matériel par les lois générales du mouvement, le monde intellectuel par des motions particulières, que n'as-tu donné aux hommes, tes créatures les plus parfaites, la science, la sagesse infuses? Bornés, sujets à l'erreur, à mille passions, abandonnés à eux-mêmes, ils s'écartent de tes lois primitives qu'ils méconnaissent; et, au sein de l'ordre, ils vivent dans le trouble, le désordre. Descendue parmi eux, la discorde, qui pour avoir brouillé autrefois les dieux, fut chassée du ciel, les pousse à la barbarie et aux crimes. Les uns se proclament avec impiété tes délégués sur la terre, exercent tyranniquement leur pouvoir usurpé, se maintiennent au faîte des grandeurs humaines, à force d'astuce, de cruautés, d'attentats; inspirent aux peuples soumis des sentimens de crainte et de perfidie. D'autres, s'arrogeant les

honneurs divins, font brûler devant eux, au sein des plus grandes pompes, dans des temples artistement bâtis, décorés avec magnificence, l'encens destiné aux divinités. Les riches, que le hasard a favorisés, étalent avec orgueil leur faste sous les yeux de la multitude abrutie, lui dictent arrogamment des ordres. Méprisé des grands, le peuple se méprise lui-même, aime à se nourrir de fourberies, d'agitations. O peuple, tu ignores donc que tu es souverain! Est-ce donc que tu ne sauras jamais te conduire, et que tu souffriras toujours qu'on t'outrage! Montre à tes oppresseurs ta sagesse, ta modération, ton énergie, ta force, ta volonté, tu seras maître! Si tu exerces une vengeance, qu'elle soit noble;... ordonne à celui qui veut te rapetisser, de remplir, s'il en est capable, une mission en ton nom, en servant la patrie; et, s'il est traitre, sois sévère! Quels priviléges, ô divin Créateur, as-tu accordé à ces despotes superbes qui insultent aux citoyens par leur éclatante vanité? N'ont-ils pas les mêmes besoins, les mêmes désirs, les mêmes faiblesses que le reste des hommes? Naissent-ils, vivent-ils, meurent-ils autrement? Leur chair ne devient-elle pas après la mort une vile poussière dans le tombeau? Comment aurais-tu délégué seulement l'ombre de ta

puissance, puisque tout en toi est inséparable, inextinguible? Comment des faibles mortels seraient-ils des dieux sur la terre?... Qu'est-ce aussi que ce pouvoir surnaturel, mystérieux, qu'une caste ambitieuse, insatiable d'honneurs, d'autorité, de richesses, exerce à pleines mains, fait peser sur des masses crédules?... Si nous sommes faits pour vivre en société, c'est au plus digne d'être le premier, c'est à lui d'en imposer à ses semblables par ses exemples, ses préceptes, l'emploi de ses talens. C'est à nous de le choisir, nous que tu as abandonné, à notre raison, à nos forces, pour constituer, améliorer, maintenir, consolider notre édifice social! C'est au plus digne après lui de prendre le second rang!... Si nous pouvions nous régir ainsi, nous aurions un ordre de choses régulier; les anomalies choquantes qui alimentent depuis des siècles la perversité humaine, disparaîtraient; nous verrions la concorde, cette amie du bien, revenir sur la terre, rendre à nos cœurs le bonheur. Hélas! nous ne serons pas assez heureux pour recevoir ce bienfait du ciel : le feu des volcans a fait ses irruptions en tous lieux, creusé d'horribles cratères à nos pieds! Nos dissensions intestines s'accroissent sensiblement; un mauvais génie travaille nos esprits; on s'é-

tudie à se supplanter, à se faire du mal. Mais, n'est-il pas dans notre nature d'être méchans? Cette nature n'est-elle pas commune à tous les êtres animés? On voit le lion parcourir en se battant les flancs, les bois, les forêts, qui retentissent de ses effroyables rugissemens, chercher une proie pour la dévorer, et mettre en pièces l'animal plus faible que lui qui ose la lui disputer; on le voit entrer dans une terrible colère, lorsque, conduit par l'attrait du plaisir, il rencontre un rival qui excite le sentiment de son implacable jalousie; on voit le tigre, aux yeux pleins de feu, sauter par bonds sur les bêtes qu'il attend en embuscade, les déchirer, s'en repaître, après avoir désaltéré de leur sang son gosier ardent! Les habitans des ondes, ceux de l'air ont un instinct cruel; jusqu'aux insectes jouent des rôles de destruction! L'araignée tendre ses toiles, tissées de matières assez fortes pour enlacer les téméraires moucherons qui les veulent rompre, et l'hirondelle lui enlève, après avoir caracolé dans les airs, frisé les eaux, les insectes pris dans les réseaux, en fait sa pâture et celle de ses petits! »

Au retour du jour il se lève, se remet en chemin, dirige ses pas d'un côté du bois où il entend résonner des coups, répétés au loin

par les échos. Ne va-t-il point se livrer à ses ennemis ? N'importe : il ne peut demeurer isolé en un lieu dépourvu des choses nécessaires à la vie. Il rencontre des artisans qui font tomber leurs coignées sur le pied des gros chênes, font voler leurs racines en éclats, préparent l'effroyable chute de ces colosses sur la terre qui les reçoit en gémissant. Il parle à ces hommes grossiers un langage qui les étonne : ceux-ci, ignorant s'il est ermite, ou fugitif, répondent à ses demandes, sans oser s'enquérir de ce qu'il est. Ils lui montrent la voie qui mène au-delà du bois. Oh ! que d'images riantes le viennent caresser à l'idée de bientôt se retrouver auprès d'Honorine.

A peine éloigné de deux milles, il aperçoit des soldats en uniforme bleu, qui défilent dans des claires-voies, des gendarmes qui courent çà et là en éclaireurs... C'en est fait.... il se croit perdu sans ressource !... Cependant le sentiment de la conservation le porte à méditer des moyens de salut, à essayer, en se cachant encore sous d'épais buissons, de se soustraire au danger qui le menace. Soudain, il observe de ce lieu d'autres soldats qui s'écoulent devant lui ; ce sont ceux qui l'ont relâché la veille ! S'il redevient leur captif, il sera passé par les armes... Il suit de l'œil leurs mouve-

mens, reconnaît la voix de leur général qui les harangue une seconde fois, leur annonce qu'ils ont les factieux en présence; que l'heure de les châtier a sonné; que les sycophantes qui remuent ces rebelles n'ont d'autre courage que celui inspiré par le crime; qu'idoles du peuple, le peuple les brisera. Il exalte la bravoure des siens, leur fidélité, leur parle de la France, de son jeune roi, de la reine captive, de l'Europe qui les contemple; et, au nom de l'honneur, il les conjure de combattre glorieusement pour relever une dynastie vieille de plus de huit siècles, ensevelie depuis peu de temps sous le fardeau de sa gloire.

Incontinent il entend le général républicain haranguer aussi ses soldats. « Amis, leur dit celui-ci, vous allez combattre pour assurer à votre pays son indépendance, la liberté des Français, jeter les fondemens de celle du monde entier. Vous avez à remplir un rôle digne de vous! ce serait vous couvrir de honte que de survivre à une défaite. Vaincre ou mourir est la devise d'un républicain! Les légions romaines savaient mourir où elles avaient planté leurs aigles, mais elles ne savaient reculer ni se rendre. Soldats, je pose ici le drapeau tricolore que vous avez arboré, à l'aspect duquel les nations se prosternent, qui vaut lui seul une formidable armée... Vous demander

la victoire, ce n'est exiger de vous que votre dette à la patrie! »

Oh! que Polydore trouve ce langage constitutionnel! Que celui du général royaliste lui semble calomnieux envers les héros de la France! « Honneur dit-il à ces braves, étrangers aux excès de la révolution, et qui maintiennent intact, sous un beau reflet de gloire, aux yeux de l'Europe conjurée, l'honneur de leur pays! »

Soudain, il sort des deux champs de bataille de gros tourbillons de fumée, des feux de peloton se font entendre, le canon gronde, les balles, les bombes, les boulets déchirent l'air, portent la mort, le carnage dans tous les rangs. Trois fois l'armée royaliste cède le terrain pied à pied, trois fois elle le reprend, la victoire est indécise, toutes les lignes sont prêtes à se rompre, mais enfin, emporté par sa vaillance, son ardeur belliqueuse, le général républicain commande à ses légions d'aller en avant; et à leur tête, tous le fer en main, ils taillent en pièces ceux qui leur résistent, enlèvent la redoute de leurs ennemis, les culbutent, passent sur leur ventre. En vain le chef royaliste veut rallier ses soldats mutilés.... en désordre; ils fuient avec vitesse, complètent eux-mêmes leur déroute.

Polydore se trouve au milieu de la mêlée.

Chargé indistinctement par les uns et les autres, il partage les périls de tous et la gloire d'aucun. Il s'esquive emportant les armes, les munitions d'un soldat tué près de lui, pour, dans le cas d'attaque, se défendre. A peu de distance, il rencontre les archers, est reconnu d'eux, ceux-ci veulent le prendre; mais il lutte contre le nombre, les charge un à un, se sauve d'arbre en arbre pour éviter leurs coups, recharger son fusil, parvient ainsi, en habile tirailleur, à se dégager, après longue fusillade, qui met hors de combat ses agresseurs.

Cette fois il croit que son étoile ne peut tomber; que la mort n'a pas sur lui d'empire! Son souvenir des crimes dont Paris a été le théâtre, celui de sa condamnation, de l'affreux jeu de boules avec des têtes sanglantes, ont ajouté à son audace naturelle l'audace du désespoir! Sauvé, il entre dans une plaine bordée de coteaux, en fendant des millions de tiges épaisses que l'haleine des zéphirs fait onduler, et du haut des collines qui ceignent ce vaste champ, il fixe une foule d'arbrisseaux plantés en des lieux séparés par des fossés couronnés de fleurs, lieux où la nature, magnifique dans ses libéralités, a répandu avec profusion ses plus riches trésors. La vigne aux tiges sarmenteuses,

aux feuilles larges et divisées en plusieurs lobes, aux baies délicieuses, enrichit une partie de la colline : l'oranger, le limonier, celui-ci remarquable par ses folioles en forme de cœur, ses pommes arrondies, couleur d'amarante, celui-là, par ses corolles séduisantes, font l'ornement d'une autre partie. Il semble que ces arbustes sont destinés à donner de l'éclat, de la majesté aux jardins des grands, et à rafraîchir, par les pulpes douces-aigrelettes de leurs fruits, le palais de la bouche des jeunes voluptueux, que des soirées trop bruyantes, la lassitude des bals, des spectacles, ont mise en feu, ou à satisfaire les fantaisies d'un goût savoureux.

D'autres arbrisseaux non moins charmans achèvent de décorer ces collines, tels que les myrtes, les jasmins, les rosiers, les lilas, les romarins. Les uns sont dignes en toutes saisons, si le jardinier prend soin de les mettre à l'abri des frimas, d'être offerts en bouquet aux jeunes filles qui se présentent au pied des autels pour célébrer leur hymen; les autres de servir à la parure des amans, qui vont sur le vert gazon, dans les belles soirées d'été, s'exprimer la tendresse de leurs cœurs, l'amour qui les enflamme, cause leurs plaisirs, leurs chagrins.

Delà il plonge l'œil sur un vieux château, situé au bas d'un ravin, entouré de boulevards, de vallons, de pièces d'eau, de futaies, s'achemine vers ce donjon, se promettant d'y trouver des personnes hospitalières. Serait-ce que ceux qui habitent ces maisons antiques auraient par une suite de traditions une générosité d'ame inconnue anx habitans du village, ou que leur éducation mieux pourvue les aurait rendus plus accessibles à la pitié, au malheur? Serait-ce le secret pressentiment d'un heureux événement qui aurait devancé ses espérances?... Il touche aux mur cimentés de cette vieille forteresse d'un ancien grand seigneur, édifiée sous les règnes du bon plaisir, pénètre dans la cour d'honneur, tapissée d'un gazon fleuri, revoit Honorine, qui vient au devant de lui, dans un beau négligé, le recevoir.

LIVRE XII.

Spemque metusque inter dubii, seu vivere credant.

(Virg.)

XII.

A l'aspect de son amant, Honorine éplorée, pâle d'étonnement, court à lui, s'élance dans ses bras, le presse contre son cœur, et verse des larmes de joie. Inquiet, taciturne, Polydore reste silencieux, presque insensible à tant de douceurs, à tant de caresses. Honorine lui parle, et il ne répond pas... Elle lui parle encore, et il répond par des mots interrompus, toujours recommencés... Elle pressent un grand malheur, elle tremble, elle frissonne... Quel est, dit-elle, le fond de votre pensée? Où est Alfred?... Vous ne parlez plus... Voudriez-vous m'éblouir, me tromper?... Où est Alfred? parlez, ô Polydore, parlez!... »

« Chère amie, puisqu'il faut vous le dire,

les destins irrités ont avancé son trépas. Au sein de ma fuite précipitée, tous deux pressés par des archers, nous avons ordonné au cocher de lâcher les rênes sur les cous superbes des coursiers qui traînaient notre char, d'aiguillonner leurs flancs couverts de poudre, d'eau et de fumée. Hélas! méconnaissant soudainement celui qui les maniait à son gré, sa voix qui leur disait d'arrêter, ils se sont, tout effarés, précipités avec la vitesse des éclairs en des chemins rocailleux, et ils ont versé le char... Au lieu de s'éteindre, leur ardeur s'est accrue, ils se sont emportés de nouveau, jetant au loin des lambeaux d'écume, soufflant avec bruit, lançant en l'air des fragmens de rocher avec leurs pieds, jusqu'à ce que le char brisé n'ait plus gêné leur course rapide. Je ne puis vous dépeindre ma douleur entière. J'ai été jeté au milieu des ronces, des épines, sur des roches. Moins heureux, le cocher a perdu la vie. Alfred, tombé au loin, était sans blessures, mais deux serpens l'ont enlacé dans leurs plis, ont enfoncé dans son sein leurs dards aigus, répandu sur son corps leurs subtiles poisons, et il a expiré au sein d'horribles contractions. Je ne l'ai point vu en cet état affreux ; je n'ai pas vu ses larges plaies ; je n'ai pas ouï ses prières qu'il

adressait, j'imagine, au ciel; il n'a pu me recommander son épouse et son fils; mais j'ai vu les deux reptiles venimeux, la crête haute, la gueule béante, retourner dans leur repaire, en montrant audacieusement leurs dents aiguisées; j'ai entendu les rochers retentir de leurs sifflemens! Au même moment, quelques lambeaux ensanglantés des vêtemens se sont offerts à mes regards..... Sa belle ame venait de prendre son essor et de s'envoler dans les cieux, pour y aller chercher la récompense promise aux hommes braves et vertueux qui ont bien mérité. Justes dieux! me suis-je écrié, faut-il que pour sauver mes jours un valeureux guerrier ait abrégé les siens! Sourd à mes plaintes, le ciel ne m'a point fait réponse; j'eusse voulu subir un sort pareil à celui de mon ami, mon bienfaiteur.... Oh! non, j'ai désiré survivre pour vous aimer et bénir sa mémoire. »

Il dit. « Avant cette catastrophe, répond Honorine en pleurs, les dieux lui avaient été propices et à la comtesse son épouse; une manne de bonheur avait plu sur eux; maintenant tout est changé; les jours de la comtesse ne pourront plus s'écouler que dans les ennuis et les regrets. Formé sous les auspices les

plus doux, son hymen se passa dans les délices; elle en était fière et de sa postérité! Devenue une pauvre veuve, son fils, un orphelin... Non, non, il n'y a plus pour elle d'avenir heureux! Si elle conserve sa vie douloureuse, ce sera en faveur de son fils, trop faible pour se passer de l'appui de sa mère, trop jeune pour sentir son malheur. Comment annoncer à cette infortunée que son époux a vécu!... O valeureux Alfred, puisse ton ombre reposer en paix! jamais, non jamais ton image ne cessera de m'être présente! Généreux guerrier, tu avais le port, les traits, la stature d'un héros; le plus beau feu brillait dans tes yeux, les fronts les plus altiers disparaissaient devant toi, ton expression était haute, ton ame magnanime, ton esprit était orné de sciences variées! c'est moi qui t'ai fait courir à l'encontre de ta perte. »

Polydore soudain quitte son amante, va se plonger dans un bain, respire en ce lieu une fraîcheur humide qui adoucit les altérations qu'il a subies par une longue suite de contrariétés poignantes, par une foule de maux qu'il a eus à vaincre. Oh! que le plaisir de voir onduler ces eaux au gré de ses mouvemens, à celui du souffle léger de l'air, le flatte! Depuis long-temps, séquestré de la vie civile,

presque de la vie naturelle, rien de ce qui donne le bonheur aux mortels, rend leurs instans agréables, ne lui souriait. Réchauffé par les rayons dorés du soleil, auxquels se mêlent les roses célestes du jour, il sent ses forces se reposer, son agilité, sa santé renaître. Après une heure il se lève, retourne auprès d'Honorine, l'entretenir de ses aventures et de son amour.

Les deux amans vont s'asseoir sur des siéges de verdure où brille un émail semblable à celui des prairies, et là, environnés de berceaux de feuillages, Polydore commence de parler en ces mots : « C'eût été peu pour moi, chère et tendre amie, de souffrir les rigueurs de l'arrêt inique qui me condamnait à mourir, si en mourant je n'eusse emporté le regret d'être séparé de vous à jamais. Victime d'une tyrannie cruelle, j'eusse reçu, sous le couteau meurtrier, la couronne du martyr. En fixant le glaive, tout rougi du sang des malheureux dont il avait tranché les jours, je songeais davantage à votre destinée incertaine, qu'au moment terrible que les bourreaux me préparaient. Quoi ! me disais-je, que deviendra Honorine si elle reste abandonnée à la fureur de la fortune, au courroux de ses ennemis? A cette idée, je sentais un poignard se plonger dans mon sein. Comment n'aurai-je pas re-

gretté la vie? Aimé d'une beauté devant laquelle se seraient courbés les dieux, je voyais, parmi les images sinistres qui m'obsédaient, des images riantes qui me promettaient de retrouver un ciel serein sous lequel je pourrais promener mes regards amoureux, respirer sur des lis les parfums des roses effeuillées par la main des grâces.

» J'eusse essayé en vain de comprimer ce charme impérieux qui m'enchaînait, de vouloir paraître fort lorsque je devais être faible. Eh! pourquoi aurai-je voulu dompter l'amour qui m'enflammait? Quel choix plus digne devais-je faire? vos talens, votre esprit, vos accens, vous mettent au premier rang des femmes les plus aimables. A ces charmes vous en ajoutez d'autres : ce sont votre beauté, votre douceur angélique, votre vertu, nobles présens que vous ont faits les cieux.

»Oh! qu'en ces jours, où nous circulions dans de jolis bosquets, où par un élégant badinage, vous agitiez les roses, les lilas, que vos mains délicates avaient cueillis sur les verdoyans arbrisseaux, je jouissais d'un bonheur extrême! Je buvais dans une coupe d'or le nectar du plaisir, mon ivresse surpassait celle des immortels. Les soirées brillantes où je voyais votre front gracieux orné de guirlandes, vos

cheveux séparés en tresses d'or, sont bien loin de nous !... Vous posiez à peine un pas léger sur des tapis éblouissans, vous laissiez tomber avec grâce votre robe en replis ondoyans; la gaîté brillait de son éclat sur vos joues de roses; votre bouche prononçait des paroles tendres qu'elle accompagnait de doux sourires.

» Aujourd'hui, chère amie, vos yeux célestes sont attristés, votre sein pousse des sanglots, les jeux, les plaisirs vous ont fui... Mais quelle autre que vous-même aurait pu s'armer de votre courage, de votre constance, pour résister aux rudes épreuves des destins courroucés? Vous vous êtes noblement parée d'une auréole de gloire; vos traits, altérés par les soucis, les fatigues, les pleurs, les douleurs amères, n'en sont que plus beaux, vous présentent à l'admiration ! O tendre Honorine ! tendre amie que j'adore, régnez sur mon cœur non moins agité que le chêne battu par les vents, régnez-y, je veux obéir à vos lois... Puisse à notre deuil succéder le calme et l'allégresse ! »

« Depuis votre détention, répond Honorine, ma maison est devenue un asile de pleurs, de cuisans chagrins. Oh ! que vos ennemis ont de fois ulcéré mon cœur ! Je me suis humiliée devant eux pour fléchir leur colère altière,...

hélas! toujours en vain. Ils m'ont fait quelquefois maudir les fruits de l'arbre de la liberté, l'ombre de ses rameaux. Votre condamnation à mort a comblé ma haine pour vos tyrans, altérés de votre sang généreux! Je l'entendis prononcer cette sentence effroyable qui frappa de stupeur l'auditoire étonné!... Vous restâtes plein d'un calme enchanteur au milieu de la grande émotion qui vous environnait... Chacun pensait à vous, vous seul paraissiez vous oublier... Pour moi, je fus saisie de frayeur, frappée comme de la foudre; mes veines se glacèrent,.... je bégayai quelques mots,... puis un voile sombre couvrit mes yeux,... je tombai sans connaissance... Revenue à la vie, j'eusse voulu être au haut du rocher de Leucade pour me précipiter dans les flots, me lancer avec vous dans l'éternité! Mais ce sentiment fit place à un autre plus digne de vous et de moi: je conçus le projet de vous sauver, m'occupai sans relâche d'assurer le succès de mon entreprise. Je pris un autre ton, d'autres gestes, d'autres vêtemens que ceux d'une femme; mes yeux devinrent étincelans, mes regards des éclairs; j'étais un guerrier bouillant d'ardeur. Dès lors, j'exhalai mon dédain pour les supplications, je m'armai, et fus avec les soldats déguisés d'Al-

fred sur la place où votre tête, sans nous, serait tombée... Je vous ai vu assis sur le tombereau, j'ai entendu votre discours au peuple, j'ai recueilli vos paroles, je vous ai vu descendre, vous présenter aux bourreaux, j'ai excité les murmures dont la place s'est trouvée remplie, j'ai demandé à hauts cris votre délivrance ;... je l'ai vue s'opérer, vous avez passé auprès de moi,... j'avais levé les mains pour vous défendre.... je me suis précipitée sur vos pas.... déjà vous étiez parti, vous étiez sauvé! Soudain, redevenue femme, j'ai rendu grâces aux dieux, leur aiadressé des prières, des vœux... Puis j'ai accéléré mon départ vers les lieux où Alfred devait s'arrêter. Je ne puis, cher ami, vous dépeindre ma situation, le trouble, le désordre de mon ame, la sensibilité de mon cœur... Il ne m'était pas donné de me comprendre moi-même, d'apprécier mes forces, mon énergie, en face du péril imminent qui nous menaçait tous... Hélas! sur votre chemin j'ai aperçu les archers courant après vous... J'ai tourné ces lieux, suis arrivée au rendez-vous.... vous n'y étiez pas!... Ma figure s'est contractée, une pâleur livide a teint mes joues, je vous ai cru retombé au pouvoir de vos ennemis. Imaginant que nous étions trahis, je suis venue ici attendre des nouvelles, une

secrète inspiration m'y a conduite, le hasard me fait vous y revoir. C'est trop vous en dire, cher Polydore, vos yeux appesantis ont besoin peut-être de se fermer au sommeil. »

Honorine à peine achève ces mots, que Polydore recommence un autre discours :

« L'instabilité des choses humaines, dit-il, a été l'occasion de désordres qui affligent la France! Quelles vengeances exercées! le roi n'a pu se soustraire à la plus barbare des proscriptions, la reine est condamnée à subir le sort de son époux, une foule de braves gens, de princes, de ducs, d'autres personnes ont aussi payé à la révolution une dette avec leur propre sang..... Tristes effets du courroux d'un peuple dont les droits furent alternativement méconnus et dédaignés, qui gémit sous le despotisme de plusieurs rois, qui alimenta de ses richesses leur faste, leurs prodigalités, leur orgueil! Oh! que le pouvoir suprême des potentats contient d'élémens inflammables, d'élémens de vertige, de vastes foyers de divisions, d'intrigues, d'injustices.

Il eût été sage de proclamer dans les villes, les hameaux, le dogme de la souveraineté telle que le droit la constitue, avant que la nation ne se fût armée, ou plutôt, après l'avoir pro-

clamée, de l'étendre en l'épurant! Quelle est donc cette souveraineté? c'est la volonté générale. Réunis en société, les habitans d'une grande contrée ont formé le *moi* commun afin de jouir facilement d'une liberté réglée, de se grandir à l'abri des lois. Ce moi est un faisceau tutélaire pour guider les hommes dans la voie de la civilisation bordée d'écueils, encore semée de ténèbres. S'il n'est pas mis en pratique, il a été ou violé ou ignoré. Dans le premier cas, il y a eu pacte social, et ce pacte a été détruit ou par la ruse, ou par la force, ou par désuétude; mais la violence, la supercherie n'étant que des abus, il est permis de reconquérir les armes à la main ce que l'on a perdu de la sorte. L'abandon d'un droit naturel n'oblige à rien. Eh! comment serait-il permis d'aliéner le domaine de souveraineté, noble apanage que la nature a départi aux hommes en même temps qu'elle les a poussés sur la terre! Quoi de plus immoral, de plus odieux que de céder lâchement à un despote, le droit que l'on a d'être libre, d'accepter en échange pour soi et ses enfans l'humiliante servitude? Une telle action est criminelle..... Non, non, ce que les mœurs reprouvent n'est pas obligatoire! Quelle probité ont les esclaves! O hommes! vous avez, dès que vous faites votre

entrée dans la vie comme membres du corps social, un droit acquis dans les attributs de la souveraineté, et si des imprudens, des coupables vous ont ravi cet inappréciable bien, vous pouvez le revendiquer et renverser vos oppresseurs ! Dans le second cas, il n'existe point de droit légitime, puisqu'il n'y à pas eu convention de se former en corps social, de fonder un gouvernement. Chacun par le droit est demeuré dans son état de liberté naturelle, et si le fait l'empêche de jouir de cette liberté, il lui est permis de s'insurger, de briser dans la main du despote le joug qui lui pèse, de construire l'édifice social d'après les plans adoptés par la saine raison, la justice, la morale. Qu'on ne dise pas que tel peuple est trop jeune pour être libre, exercer ses fonctions de souverain, car ce n'est là qu'un leurre décevant, employé par les tyrans pour tenir les hommes sous le joug de l'esclavage. Qu'une nation mette elle-même librement, pendant un lustre, en action ses droits, elle sera, après ce laps de temps, sortie de l'abrutissement, de l'ornière où croupissent les gens timorés.

Les rois ne se sont élevés au trône que pour faire agir de concert la machine politique, la mettre en jeu par un grand mobile; mais s'ils

pensent qu'ils sont tout et que les autres hommes ne sont rien, que les peuples sont faits pour eux et non eux-mêmes pour les peuples, frappent de réprobation leur origine terrestre, transgressent les lois, que le ciel les éclaire d'une lumière qui ne luit pas sur les autres mortels, que la mer les révère, la terre les honore, ne doit produire sous leurs pieds que des roses, des violettes et des lis, ils oublient ce qu'ils sont, ils méditent de devenir usurpateurs, s'ils ne le sont déjà ; de fonder le despotisme, la tyrannie, de rompre les liens qui les unissent au souverain qu'ils représentent, de dissoudre la société, et légitiment la rébellion à leurs ordres. Chaque citoyen, délié de ses engagemens sociaux, exécute le plus saint des devoirs en s'insurgeant pour réédifier sur ses véritables bases le grand édifice social sapé dans ses fondemens !

C'est malheur pour le prince de s'entourer de flatteurs ! Ces hommes prônent à leur maître sa puissance, lui disent qu'il tient du ciel et de son épée la couronne..... Souvent il les croit !... Quelle folie ! Que le roi qui veut se placer au-dessus des citoyens a de mépris pour eux ! Qu'il sache que ce n'est pas impunément qu'on insulte à un peuple qui se respecte, connaît ses droits et ses devoirs ! Tarquin ne

put tenir dans Rome où il s'était montré superbe, dans Rome qu'il tenta de plonger dans l'abaissement! »

Polydore, après ces réflexions, va s'abandonner au repos, et au retour du jour, il revient à Honorine, qui s'est bercée pendant la nuit de beaux songes. Ils décident de commencer leurs sacrifices, de verser le sang du chevreau, d'allumer dans une chapelle les cent flambeaux.. Que ce vœu est superstitieux! Est-ce que le ciel voudrait des offrandes! est-ce que ces restes du paganisme ne cesseront jamais d'offusquer nos yeux! Polydore et Honorine n'ignorent pas qu'ils se livrent à l'une des aberrations de l'esprit humain; mais ayant volontairement fait des vœux, ils estiment qu'ils les doivent exécuter. Tel le nautonier sauvé du naufrage, qui porte dans un temple, au saint qu'il a invoqué dans le péril, ses tributs d'hommage.

Après le sacrifice, ils chantent sur des lyres leurs aventures, leurs succès, leurs revers, le courage, la mort de l'infortuné Alfred, et donnent à leurs chants une majesté si grande qu'ils sont dignes d'Orphée. Ensuite Polydore va se promener sous l'ombrage de plusieurs dais d'arbrisseaux, et là, en dissipant ses loisirs, il se livre dans son isolement à diverses

méditations. C'èst pour avoir faussé ces principes, se dit-il, que la couronne de la première race des rois de France fut transmise à une autre dynastie. Ces princes, en établissant l'hérédité des fiefs, celle des arrières-fiefs, éteignirent leur gouvernement politique, auquel ils substituèrent le gouvernement féodal; mais leurs grands vassaux, hommes naturellement ambitieux, ne tardèrent pas à refuser d'obéir, et ils se servirent des arrière-vassaux pour fortifier leur résistance à l'autorité royale. L'anarchie dut succéder à cet ordre de choses, et bientôt le pays tenta la cupidité des étrangers, même des peuples nomades, subit tous les genres de calamité sans qu'ils pût arrêter les invasions, jusqu'à ce que le plus puissant des vassaux saisit d'une manière hardie le sceptre vacillant d'une suite de monarques qui avaient régné sans dignité. Cette main, qui sut créer un nouvel empire, ne fut pas assez forte pour détruire l'élément féodal, et cet élément fit surgir l'aristocratie, donna consistance à une foule de priviléges, auxquels le peuple s'est efforcé avec constance de se dérober. De là guerre à outrance, guerre à mort !

Pour que les rois perpétuent leur grandeur, soient véritablement rois, il faut qu'ils agissent de concert avec les nations auxquelles ils commandent, soient avec elles solidaires d'in-

térêt et d'honneur, autrement ils ressemblent à des étrangers qui exercent sur leur terre de conquête une domination éphémère. Ils ne suffit pas que les princes gouvernent par les lois ; ils doivent être ennemis du faste. Quoi de plus insupportable que la magnificence de certains potentats qui étalent aux yeux du monde avec un luxe raffiné, le luxe des plus grandes richesses réunies ? Qu'est-ce que ces autres princes, indignes d'être comparés aux hommes, qui vivent au sein de la mollesse, de la volupté, s'occupant tantôt à manier l'aiguille, tantôt à l'ajustement de leurs habits, à se farder comme des prostituées flétries de vieillesse et de débauches ? Leurs mains, amollies par des gants parfumés qui les recouvrent, ne sont propres à rien.

Ces défauts, qui empreignent le cœur des rois, blessent l'orgueil national, sont une insulte à la misère, à la raison du peuple ! Que doivent dire les pauvres artisans ruinés à force de subsides lorsqu'ils voient semer par des monarques prodigues l'or amassé à la sueur de leur front, et qu'une poignée de favoris le glanent avec une avidité qui surprend ? Certes, il leur est bien permis de se plaindre hautement, eux qui travaillent jour et nuit pour gagner leur pain quotidien, qui exposent à tous momens leur vie mercenaire, les uns sous

les fréquens éboulemens des roches qu'ils démolissent; les autres, sur les cimes d'édifices superbes qu'ils réparent. Que doit dire le laboureur à qui il ne reste pour se sustenter que les plus mauvais grains qu'il a moissonnés, et pour se vêtir que des morceaux de toile grossièrement travaillés? Son amour pour ceux qui le pressurent ainsi est bien restreint; on l'apprend à qui l'ignore.

Il est beau qu'un monarque vive dans la simplicité; qu'il soit accessible à tous; qu'il aplanisse la montagne existant entre lui et les autres hommes, soit modéré dans ses goûts, sobre dans ses affections, se délasse de la vie par le travail, et du travail par le travail! O que cette conduite est politique et lui est profitable! Elle lui acquiert une grande popularité, donne à sa puissance de l'accroissement, imprime à sa renommée le sceau d'une gloire pure. En foulant aux pieds l'usage, l'étiquette des cours, pour se confondre avec le peuple, il apprend à connaître le cœur humain, proclame assez haut que pour être grand roi il faut être grand citoyen. Le prince qui, tenant en main un bâton, marche à pied dans les rues, inspire plus de respects que celui qui, entouré d'un gros cortége, parcourt la

ville en brillant équipage, éclabousse avec les roues de son char la foule qui s'écoule !

Les rois qui appellent *mon peuple* les citoyens d'une grande nation agissent envers les hommes avec trop peu de cérémonie.... Quel droit humain leur permet de dénombrer les habitans d'une cité comme des troupeaux d'esclaves, de les regarder comme une propriété conquise? O vous mes concitoyens, ô vous législateurs, ô vous grands de la terre, ne souffrez pas qu'on vous injurie !!!.....

C'est un mal que le dogme de l'infaillibilité. Qu'est-ce qu'un roi qui ne peut mal faire? C'est un sage sans doute. Mais où le trouver? Quoi! un monarque entreprend une guerre injuste, verse à flots sur les champs de bataille le sang des citoyens pour venger une querelle de femme, ou une injure personnelle, ou pour caresser son ambition; il vexe les peuples, viole ouvertement les lois, sape les libertés publiques, immole ses ennemis, manque à ses engagemens, se parjure, et il ne peut mal faire? On répond que les fautes retombent sur ses ministres; heureuse découverte enfantée par un génie de salon ou d'antichambre! Pardonne, ô Sylla, dont la puissance couvrait le monde, que l'on t'ait reproché d'avoir teint de sang plusieurs de

tes exploits ! et toi, malheureux Néron, pardonne aussi, ton siècle fut injuste ; la postérité plus injuste encore, n'aurait pas dû t'imputer les crimes qui souillent les annales de Rome ! Reposez en paix, illustres morts, vous ne pûtes mal faire, l'opprobre de vos actions retombe sur vos ministres !

Ce dogme est un arbre pourri qui porte de mauvais fruits. Qu'importe au prince qu'une armée étrangère envahisse le cœur de l'empire si sa couronne n'est pas menacée? Occupé à lire un roman, ou se reposant dans son fastueux palais, pourquoi serait-il enlevé à ses doux loisirs, irait-il tirer l'épée, braver la mitraille, risquer sa vie auguste dans les camps ? Harceler les ennemis, les battre, les poursuivre, serait chose inutile à sa gloire. Si ses généraux sont victorieux, à lui l'honneur de la victoire ! s'ils sont vaincus, à eux le déshonneur de la défaite ! Si la diplomatie intervient, fait des traités humilians, à elle et aux ministres la honte ! Si les traités sont avantageux, le résultat est dû à une auguste combinaison !.... Profonds politiques, grâces vous soient rendues, vous avez sauvé le monde !

Le privilége de l'infaillibilité devait en attirer un autre plus beau encore, celui d'être

immortels.... Le roi est mort!... Le roi vit!... Vive le roi! Brillante fantasmagorie, fiction charmante qui déifie les princes! Il était conséquent qu'ils fussent ensuite salués du nom de majesté.... A l'instar de la divinité qui plane du haut d'un trône éblouissant sur des astres qui roulent à ses pieds, pourquoi n'auraient-ils pas du haut de leur sphère observé le monde? Pourquoi leurs asiles n'auraient-ils pas été des sanctuaires impénétrables?... De même que c'est grand honneur d'être moine, bénédictin, trappiste, sacristain, tous serviteurs de Dieu, de même les grands écuyers, les grands veneurs, les gentilshommes de chambre, tous serviteurs des rois, ont dû sortir de la foule obscure, être ennoblis. Ces fonctions qu'un valet de laboureur remplirait avec dignité ont valu des broderies, des rubans, des faveurs inouies, des richesses immenses à ces favoris cousus d'or; et leurs terrains, érigés en duchés, marquisats, comtés, baronnies, ont dû perpétuer la grandeur de leurs possesseurs! Les courtisans ont possédé avec ces biens des hommes qu'ils ne valaient pas et qui étaient un accessoire de ces apanages!....

Les enfans des illustres seigneurs ont succédé à leurs pères, ont eu mêmes titres,

mêmes droits, mêmes priviléges. Parmi ces nobles rejetons il y a eu des fous, des imbéciles, des scélérats, mais qu'importe, ils étaient ducs, marquis, comtes, barons, et ces dignités avaient à la cour plus de prix qu'une grande dose d'esprit, unie à un grand savoir, à des hautes vertus, dans un corps roturier.

Ces courtisans ont épuisé, en faveur de monarques qui leur ont partagé les richesses de l'état, le vocabulaire de ses expressions laudatives, leur ont élevé des trophées : telles les portes triomphales, sur les frontispices desquelles sont représentés des combats, des batailles, gagnés par des princes qui n'y étaient pas, et que l'on a parés du grand nom de capitaine. Vils adulateurs! vous avez enlevé aux guerriers valeureux l'éclat de leur renommée, vous les avez dépouillés de leurs brillans exploits, pour en enrichir des hommes d'une illustre médiocrité; vous avez blessé la nation au cœur, car elle qui a soldé le prix de la victoire, a toujours revendiqué l'honneur, la gloire de ses guerriers!

Pourquoi ces statues colossales, ces tableaux magnifiques, qui rappellent tant d'autres personnages qui marquèrent leur présence dans le monde par leur indolence, leurs caprices,

leurs passions brutales, leurs attentats contre le peuple?

Qu'on honore pendant leur vie les rois dont la grandeur est réelle; qu'on les honore après leur mort; que leurs traits, leurs noms soient gravés avec le burin sur le marbre, le bronze; que leurs beaux faits soient écrits en lettres d'or au livre de l'histoire; qu'on fasse leur apothéose; mais que ceux qui ont démérité, soient précipités dans un éternel oubli; ou s'ils vivent dans la postérité que ce soit pour inspirer du mépris aux nations, et à leurs successeurs la honte de porter indignement une couronne!

Trop infortuné Louis, ce n'est pas toi qu'on accuse : on révère ta mémoire, on déplore tes malheurs; tu fus juste, tu voulus rendre à l'homme sa dignité, son indépendance; ce ne fut pas toi qui commis le crime que tu as expié.... honneur au roi martyr!!! »

Polydore achève ces mots, lorsque Honorine vient, inquiète, le rejoindre, lui parler. « On sait, lui dit-elle, que nous sommes ici, j'en suis avertie, dans le jour les archers doivent cerner ce donjon, nous saisir, nous emmener avec eux. — Consolons-nous, lui répond Polydore, ce n'est que le terrorisme qui

nous poursuit, nous échapperons à ses coups; la nation qui offre à tous les peuples une branche d'olivier tient l'épée qui brise les trônes absolus, les réduit en poussière, nous délivrera, car elle est grande, juste, modérée. » Cependant ils partent avec empressement pour s'acheminer vers l'exil. Parvenus dans la presqu'île située au nord de la France, remarquable par ses belles prairies, ses plaines remplies de céréales, son sol fertile, les rivières qui le sillonnent, quelques coteaux qui s'élèvent au-dessus de l'horizon, la beauté du bétail qui bondit dans les prés, celle des arbres qui ornent cette contrée heureuse, ils fixent les vagues de la mer qu'ils entendent gémir, vont dans un port naissant où le génie entreprend des travaux gigantesques, y chercher un bateau quelque frêle qu'il soit pour se confier encore une fois à la générosité des ondes. Hélas! ils n'en trouvent pas, aucun nautonier ne les veut recevoir, ne veut les transporter dans les îles Britanniques qui se découvrent à leur vue. Il leur faut revenir sur leurs pas.....

O que ces lieux qu'ils quittent sont magnifiques et pittoresques! Qu'on se figure d'un côté le grand Océan, qui roule à certaines heures du jour, avec un bruit épouvantable, ses

flots agités qu'il apporte vers le rivage ; une multitude de vaisseaux qui semblent voguer à l'aventure ; une digue construite dans la mer, longue d'environ deux mille toises, large de plus de quarante à sa base, de quinze à vingt à son sommet ; plusieurs forts garnis de mortiers, de canons, de bombes, de boulets ; de vastes bassins creusés avec le marteau dans des rochers de granit ; des rades, des quais, des vaisseaux en construction ; des ancres d'un poids énorme, déposées par centaines sur les quais ; une foule d'autres objets qui concernent la marine ; un port plein de navires marchands, de barques de pêcheurs ; de l'autre, une ville peu brillante, dans laquelle une maison bâtie par les Romains sous Jules César surgit encore sur ses anciens fondemens ; une petite montagne, couverte de bruyères, qui domine la cité ; des pointes de rochers nues, des vallons pleins de fougères ; et non loin de là, des terrains planes offrant de gras pâturages, de gras labours, on n'aura qu'une faible idée des beautés grandioses de ce point du globe, auquel il ne manque guère que d'être célèbre. Les rives qu'ils abandonnent leur rappellent le fameux combat naval du maréchal de Tourville, avec une flotte de quarante-six voiles, contre les Anglais qui

en avaient une de quatre-vingt-dix ; combat où l'amiral français fut défait, après avoir, pendant un jour, fait des prodiges de valeur, déployé toutes les ressources du talent et de la science, et qui, quoique vaincu, honora la France.

Avares de leurs momens, ils travaillent à se choisir une position assurée. Hélas! il n'y en a pour eux que par-delà les mers! Ils parcourent l'un et l'autre à pied, déguisés en paysans, le val de Cérès, se confiant à l'avenir pour recouvrer la sécurité, compagne inséparable du bonheur, que les temps leur ont enlevée, vont chez un gros laboureur lui proposer leurs services comme domestiques, services qu'il accepte.

LIVRE XIII.

Il est beau de supporter l'infortune avec constance, et de savoir avec noblesse se conformer à son malheur.

XIII.

Du premier rang, Polydore et Honorine sont presque descendus à celui des esclaves. C'est ainsi que le père des dieux et des hommes, qui de ses feux perce les nues, peut jeter dans l'obscurité ceux qui vivaient dans l'éclat des grandeurs, et faire surgir tout à coup, brillans de gloire, ceux dont les noms, les personnes étaient inconnus. C'est ainsi qu'il peut relever les héros prêts à tomber, changer en tristes funérailles des triomphes pompeux.... O vous qui traversez le siècle, apprenez donc à supporter également la prospérité et les revers ! Dans la prospérité soyez humbles, compatissans, faites partager à vos semblables votre bonheur, rompez la distance qui vous sépare des malheureux, allez leur

tendre la main, préparez-vous à vivre comme eux; dans les revers, soyez courageux, nobles, fiers, en même temps résignés, afin de faire honte au destin de vous avoir précipités. N'oubliez pas que la dure nécessité aux bras d'airain marche toujours devant vous!

Polydore est supérieur à sa fortune, mais Honorine, élevée avec des soins délicats, au sein de l'opulence, ne peut dans son pays vaincre qu'avec difficulté la sienne. Cependant elle prend son parti, et, soumise à l'empire de la nécessité, qui fait sentir son égale pesanteur aux grands et aux petits, elle adopte son nouveau genre de vie, se conforme à des mœurs qui lui sont étrangères. Elle semble n'avoir plus souvenir des beaux jours qu'elle passa dans l'Attique, être indifférente à la renommée de ses pères, à l'antique splendeur de sa maison, comme si tous ces objets n'avaient existé pour elle que dans les rêves de son imagination.

Le maître dont ils sont serviteurs, quoique paysan, est un homme à hautes vues, doué d'une grande justesse d'esprit, d'une ame noble, d'un cœur libéral. Son crédit, naguère, auprès du clergé, de la noblesse de sa contrée, était immense; ceux-ci l'aimaient, l'estimaient, souvent le consultaient. La vaste

étendue des terrains qu'il cultive, l'abondance qui règne chez lui, son activité, son industrie, lui ont acquis une grande autorité, beaucoup de considération. Ce laboureur possède un bétail nombreux, des troupeaux, tient un grand train de maison, à cause de ses exploitations compliquées, étendues, difficiles. Il n'est point de roitelet qui ait plus d'empire dans ses états que lui dans sa commune !

Le matin Polydore se lève à la voix de son maître qui l'appelle, qui éveille tout son monde, donne des ordres à tous, et aussitôt debout il va s'asseoir avec les autres serviteurs autour d'une table très-longue, noircie par les eaux, pour y prendre le déjeuner d'usage. Le repas achevé, il s'achemine vers la prairie pour aller chercher les bœufs qu'il met, au nombre de six, deux à deux sous le harnois. C'est chose qui surprend de voir six énormes bœufs, attelés sur une charrue légère, ouvrir péniblement une raie étroite fendue avec le soc, marcher avec une extrême lenteur, s'arrêter souvent au milieu du sillon, comme s'ils traînaient un poids immense, se rondir en faisant mollement des efforts, et ne se raviver qu'au moyen d'un coup de mèche que leur porte subtilement celui qui les mène. Leurs cols plissés, à peau lâche, quelquefois percluse de

tumeurs, annonce que ces animaux, d'une force prodigieuse, éprouvent des fatigues, des souffrances.

Attaché à la glèbe, Polydore alternativement conduit les bœufs, tient la charrue, soulève la herse qui déchire de ses dents le dos des sillons, pour cacher dans le sein de la terre les semailles répandues sur sa surface, et sa main, déjà façonnée à ces rustiques travaux, est devenue habile. Occupée à l'intérieur de la maison, Honorine passe presque tous ses jours à tourner le fuseau.

Ayant crainte d'être reconnus, ils prennent l'un et l'autre un nom supposé, empruntent l'idiome des paysans, mettent dans l'arrangement de leurs mots le même désordre, et savent d'autant plus facilement saisir le ton de ceux avec lesquels ils vivent, dire comme eux, afin de ne pas se trahir, qu'ils ont d'heureuses manières, ont appris à s'exprimer en un langage pur.

Content du travail de ses nouveaux serviteurs, de leur aptitude, de leur activité, le maître se propose d'améliorer leur sort en leur donnant de l'avancement; mais ils refusent gracieusement. Oh! qu'en cette condition de la vie il faut être fort de son courage, de son avenir pour, étant descendu de si haut,

la supporter ! Pères, c'est à vous d'apprendre de bonne heure à vos fils à vivre en quelque lieu du monde où ils soient placés ! C'est à vous de leur apprendre que nul n'est malheureux s'il ne croit l'être, n'est pauvre s'il ne désire d'être riche, s'il aime le travail et hait la folle dépense ! Mères, il vous appartient d'inculquer les mêmes idées, les mêmes principes à vos filles avant leur entrée dans l'adolescence ! Accoutumez-les dès leurs plus tendres ans à tous les soins, à tous les travaux du ménage, disposez-les à devenir de bonnes maîtresses de maison, au lieu d'en faire, par de cajolantes attentions, des précieuses ridicules.

« O que ceux-là, dit Polydore, qui estiment le laboureur au-dessous des autres hommes sont ignorans ! Quel esprit plus positif que le sien ? Qu'importe qu'il sache ou non s'exprimer en un langage harmonieux, si celui qu'il emploie est énergique, intelligible, si les choses qu'il dit sont dignes d'être méditées ? C'est à l'œuvre qu'on apprécie le talent ; les beaux parleurs ne brillent ordinairement que dans les cercles, les salons, où le bon sens est en danger de subir mille affronts, et tous les dédains de la fastueuse opulence. Disciple de la nature, le laboureur n'a point

une raison faussée par les sophismes, les arguties de l'école, il ne crée pas des systèmes insolubles tels que ceux qui préoccupent les faux savans. L'expérience, la pratique, l'ont assez instruit, lui ont acquis plus de science que ne l'auraient fait les leçons de certains professeurs bouffis d'un pédantesque orgueil qui leur tient lieu de mérite. Plein de franchise, de loyauté, il présente à découvert son caractère, ne trompe personne; il a de l'aversion pour ceux qui exercent des duperies, son cœur n'est pas fermé à la pitié, son ame n'est pas portée à la vengeance.

» Quelle folie de quitter la campagne pour la ville! Quoi de plus noble, de plus beau que ce qui environne le laboureur? Ici ce sont de grandes plaines, des champs clos, couverts de hautes tiges ornées de rubans de verdure et surmontées d'épis; là, des prés fleuris dans lesquels pâturent des centaines de quadrupèdes. On voit en ces lieux le fier taureau, aux cornes rudes et menaçantes, au front large et ridé, marcher lourdement dans la prairie à côté de la génisse qu'il courtise, s'enfoncer brusquement, à la moindre contrariété qu'il éprouve, la corne en terre, se redresser, déchirer ensuite avec ses pieds fourchus le vert gazon, le lancer en l'air et

sucer la plage en poussant d'horribles beuglemens. Les femelles n'osent s'approcher de l'animal furieux; mais après sa colère, elles l'entourent, bondissent à ses côtés, puis se remettent à tondre l'herbe succulente qui fait jaillir le lait de leurs grandes mamelles pendantes. On voit en d'autres prés, abrités par de hauts arbres touffus, des bœufs vieillis sous le harnois, s'emplir d'herbes fraîches, s'engraisser, ne se doutant pas que l'instant où ils seront bien potelés sera celui de leur destruction en faveur de l'espèce humaine qui se nourrit de leur chair. Ces colosses aux chefs majestueux font mollir la terre sous le poids de leurs corps appesantis, font entendre au loin le souffle de leurs haleines qu'ils poussent rudement, lorsque la chaleur les suffoque ou que le manger les gêne. Ailleurs on voit des jeunes bœufs se promener par bandes dans des pâturages moins gras, bondir de joie quand leur appétit satisfait ne leur laisse plus à désirer de goûter la saveur des plantes qui les font croître à l'envi. Dans les jours d'été, lorsque le soleil darde avec force ses rayons brûlans, ils se précipitent tête perdue dans les eaux bourbeuses de leurs abreuvoirs ou sous d'épais feuillages, pour faire lâcher prise au taon

qui les pique, leur cause des douleurs aiguës. On voit aussi de superbes étalons, des cavales, des poulains bien fringans, dignes ornemens des plus riches campagnes, lever sur l'homme qui les visite une tête orgueilleuse, lui lancer des regards pleins de feu, puis faire demi tour, s'élancer avec la rapidité de l'hirondelle qui frise les plaines, parcourir la prairie, pirouetter et s'arrêter essoufflés.

» O que d'autres objets s'offrent à la vue de l'observateur! le berger mène son troupeau, qui le suit en bêlant, le dirige, tantôt entre deux champs de blé, tantôt sur les bords d'un sentier, tantôt sur le penchant d'une colline, tantôt dans de féconds pâturages ou sur des terres gercées; et son chien, stylé à ranger le bercail, à courir sus, ramène les brebis qui s'écartent, les tient en ligne ou les rassemble. O le bel état que celui de berger! Le berger appelle au son du chalumeau ses peuples dociles, qui se fixent où il plante sa houlette, et sa musique, répétée par les échos, se renfle dans le lointain par la répercussion des roches saillantes, revient s'affaiblir dans les sinuosités des cavernes tortueuses où les sons se perdent. C'est au son de la flouéra du berger que les jeunes garçons et les jeunes filles dansent en cadence dans les belles soirées de

l'automne... Il est le sorcier, le raconteur du village !

» Jusqu'à la basse-cour du laboureur offre un aspect charmant par la variété, les mœurs du peuple qui l'habite. On y voit le coq au plumage orné de couleurs brillantes, marcher gravement au milieu de ses compagnes, comme un sultan dans son sérail ; on l'y entend les appeler d'une voix sonore ; pour qu'elles partagent avec lui quelques épis cachés sous des brins de paille qu'il éparpille de ses pieds, et aussitôt ses amantes accourent avec empressement, se pressent autour de leur époux, becquètent les épis, puis se dispersent à l'approche de la poule qui mène ses poussins, dont le gloussement, les plumes hérissées, annoncent une tendresse si grande pour ses petits, qu'elle dégénère en colère excessive contre les êtres qui se présentent à sa rencontre.

» L'oiseau de Junon, les tendres pigeons, beaucoup d'autres volatiles résident aussi en ces lieux, en sont un autre ornement, et un dogue, non moins puissant que beau, leur gardien fidèle, se fourvoie à l'approche de l'animal carnassier qui tente de s'introduire furtivement dans les sombres juchoirs des

inoffensifs volatiles, l'épouvante à force d'aboiemens.

» Si l'œil plonge du côté des jardins, il voit des insectes bourdonnans traverser les airs en tous sens, des milliers d'abeilles aller d'un vol prudent se reposer sur les fleurs qui émaillent les bordures, enlever les sucs doux qui s'y trouvent, avec lesquels elles pétrissent un miel plus doux encore, qu'elles déposent et qu'elles couvent dans leurs cellules artistement bâties. »

Il ne suffit pas à Polydore et Honorine de bien remplir leurs devoirs envers leur maître, il leur faut de plus se conformer aux usages religieux de la campagne, car la religion, si elle n'est gravée dans le cœur de tous ceux qui en paraissent zélés observateurs, du moins est un moyen pour les gens riches de tenir sous leur dépendance les gens pauvres, timorés et crédules. Les prêtres ayant déserté les églises dont la tourmente révolutionnaire a depuis renversé les autels, abattu les croix, profané les statues, les tableaux, ils assistent à l'office divin dans la chapelle d'un particulier, où un vénérable pasteur dit à ses ouailles la messe en secret le dimanche. Ce jour, naguère encore annoncé d'un grand matin par le carillon des

cloches, consacré au repos, à chanter louanges au Très-Haut, à lui rendre, au sein de l'allégresse, mille actions de grâces, est devenu sombre et triste. Le malheureux n'a plus ce courage, autrefois fortifié de l'Esprit saint, qui lui servait de bouclier contre la misère. Abandonné de ceux qui le soutenaient, il s'abandonne lui-même, et ayant honte de sa destinée, il se laisse entraîner dans les flots de la propagande où il se perd.

« C'était un beau spectacle de voir rassemblés dans un temple les fidèles pour y honorer leur Dieu, y rendre hommage au culte de leurs pères. Là ils recevaient du ministre des autels l'eau lustrale qu'il semait sur les assistans, aspiraient une fumée odoriférante que le prêtre répandait autour des vases sacrés, entonnaient des hymnes, récitaient des prières, au sein des plus grandes pompes. Leurs chants quelquefois avaient de la majesté. Souvent, dit Honorine, dans les villes j'ai entendu retentir sous les voûtes du temple les sons harmonieux des orgues qui répétaient les lentes antiphonies de saint Ambroise, le tendre *Ave, maris Stella*, et des prédicateurs dépeindre la discorde sous des couleurs hideuses, avec des traits de feu sortant de ses yeux. Ils recommandaient à

leurs auditeurs d'aimer la religion, de respecter le clergé, qu'ils plaçaient au-dessus des anges; les entretenaient sur le paradis, sur l'enfer. Dans le paradis, leur disaient-ils, vous jouirez du bonheur éternel de voir Dieu; dans l'enfer, les réprouvés seront voués sans miséricorde aux flammes vengeresses. »

— « Cet enfer, répond Polydore, n'est autre que le Tartare des anciens; je ne puis le comprendre : les apôtres l'ont décrit comme existant sous terre, ayant une entrée semblable à un horrible cratère, qui bout, vomit le bitume, le soufre, la fumée, la flamme, le charbon; je ne crois à rien de tout cela. Est-ce donc que la terre est un disque immobile aux extrémités de laquelle est appuyée sur des colonnes célestes la voûte éthérée? est-ce qu'au-delà il existe un espace vide, le néant enfin?... Non, non, elle n'est pas un plan sur lequel le ciel s'appuie sous la forme d'une voûte surbaissée, elle est, au contraire, une planète convexe, un peu aplatie aux deux pôles, qui tourne régulièrement sur elle-même autour du soleil. Pourquoi enseigner aux hommes autre chose que ces vérités, depuis tant d'années reconnues? Pardonnez, ô pasteurs! pardonnez que l'on vous reproche d'entretenir le monde de quelques illusions qui ravalent les esprits,

leur voilent l'œuvre de la création! Votre mission est d'enseigner le bien, de propager les lumières; et, malgré vous sans doute, vous professez souvent des erreurs qui conduisent au mal, vous oubliez la hauteur, la sainteté de votre ministère. »

Le dimanche est le plus beau jour pour les paysans. Réunis, ils se racontent ce qu'ils ont fait, même ce qu'ils n'ont pas fait, et après l'office, quand la saison est belle, ils vont s'asseoir sur la verdure, s'y reposer, y passer, le verre en main, d'heureux instans. L'amant épanche son cœur à son amante, l'amante le sien à son amant, et, au sein de leur ivresse, ils se lancent mille regards enflammés. Polydore et Honorine ne se distinguent point des autres; leurs ames se confondent dans l'extase d'un plaisir tendre, dans celle d'une joie qui serait douce si leurs jours n'étaient empoisonnés de funestes souvenirs. O heureux proscrits! vous avez le courage de supporter les vicissitudes de la fortune, de ne pas vous plaindre du capricieux destin; vous savez vous conformer aux usages des personnes avec lesquelles vous êtes obligés de vivre; vous savez que travailler à la terre c'est servir la patrie, et que le dernier valet

d'un laboureur vaut plus que le premier jockey du plus grand roi !

Au temps des récoltes, ils attaquent dès le matin, réunis à des centaines de moissonneurs, avec la faux, la faucille, les céréales qui couvrent la plaine, et font tomber des milliers de tiges dorées, qu'ils rangent en javelles sur le dos des longs et étroits sillons. C'est à qui de tous atteindra le premier le bout du champ, déploiera le plus d'adresse et d'ardeur ! Cette émulation fait répandre une sueur mêlée de sang aux rivaux, jaloux de l'emporter les uns sur les autres, et qui, pour satisfaire leur ambition, bravent les coups de l'astre du jour, nagent dans des flots de rayons brûlans qu'il verse sur eux. Au sein de ces rudes épreuves, les moissonneurs entonnent de concert des chansons champêtres que les échos répètent, manifestent par intervalles des exclamations bruyantes empruntées de la rusticité, et ils ne cessent de troubler le calme qui règne dans les plaines et les bois qu'au retour du crépuscule, lorsque, pêle-mêle, ils sont rentrés, encore tout rougis de chaleur, au logis.

La nuit suffit à peine pour vider les coupes. Que la conversation de ces paysans est riche

de tournures originales, de plaisanteries qui seraient délicates si, mieux dites, elles flattaient l'ouïe par le choix des termes! L'un emploie la mordante hyperbole, un autre parle par métaphores, plusieurs se servent de la métonymie, de l'allusion, de l'ironie, de l'euphémisme, tous font usage des tropes, sans connaître ce mot, son étendue, sa signification.

Polydore et Honorine ont vécu en cet état sans être reconnus ni être remarqués; mais à la fin certains mouvemens involontaires, certaines paroles viennent révéler au maître le secret qu'ils ont cru devoir envelopper d'un mystère profond. Il les soupçonne d'être gens de haut parage, en proie à la fureur des événemens qui se succèdent aussi rapidement que les éclairs, audacieux messagers du tonnerre. « J'imagine, leur dit-il, que du parti aristocratique, vous vous êtes trouvés en butte aux persécutions des saltimbanques de la révolution, et que, pour échapper aux dangers, vous êtes venus vous réfugier ici sous le modeste habit de simples paysans. Qui que vous soyez, ne me taisez ni vos noms ni vos malheurs... Si vous êtes des proscrits pour cause politique, je puis vous être utile; si vous êtes nobles, je me propose de vous donner un lieu de sûreté.

Vous seriez coupables si, recevant l'hospitalité dans ma maison, vous laissiez peser sur ma tête l'accusation de vous avoir recélés, attiriez ainsi sur moi un glaive de mort, qui abreuverait d'amertume ma nombreuse famille, la plongerait dans le deuil..... Dites-moi qui vous êtes, vous n'aurez qu'à vous louer de mes procédés. »

Polydore soudain prend la parole, et répond en ces mots : « Nous n'aurons plus la faiblesse de vous rien dissimuler en ces conjonctures, qui intéressent de si près votre salut. Je suis Grec d'origine, je suis fugitif, un arrêt me condamne à mourir; j'ai eu le bonheur, prêt à être immolé, de me voir arracher aux bourreaux ; mon nom est Polydore. Ma compagne, ma future épouse, Honorine enfin, ici présente, ayant conspiré pour mes jours, se trouve par le fait proscrite comme moi. »

Le laboureur demeure saisi d'étonnement de compter au nombre de ses gens à gages un prince, la fille d'un marquis..... « J'ai reçu, dit-il en se tournant vers Honorine, j'ai reçu d'éminens bienfaits de votre père, je fus son intendant, les terres que je mets en culture sont à vous, cette maison vous appartient; mais l'état est sur le point de vous en dépouil-

ler : je les achèterai, pour, en des temps meilleurs, vous les rendre. »

Honorine s'attendrit, verse des larmes lorsqu'elle entend proférer le nom de son père, l'offre généreuse que lui fait son hôte. « Je suis heureuse, dit-elle, malgré mon infortune, que le sort m'ait rejetée en ces lieux. Je tiens peu aux biens de la terre, fatiguée que je suis des grandeurs où ils m'ont élevée pour mieux me précipiter. Hélas! quoique j'accepte, le cœur plein de reconnaissance, vos bons offices, je ne vous dissimule pas que mon plus ardent désir est que Polydore et moi puissions consommer notre fuite. J'augure que le ciel nous protège, et qu'en mettant en vous notre confiance nous trouverons en votre personne un sauveur. »

Ce n'est plus en serviteurs que le laboureur voudrait traiter ses hôtes; mais il y aurait imprudence à changer envers eux ses manières; et, à ces considérations, il médite de leur commander comme par le passé jusqu'au moment de leur départ. Il prend les plus grandes précautions pour assurer leur salut, cache, sous un voile impénétrable, le secret dont il est dépositaire. Mais un affidé des terroristes, ayant entendu les aveux de Polydore et d'Honorine, court les révéler ; et pendant la nuit,

au moment où les yeux des proscrits sont dociles au sommeil, les archers viennent cerner les appartemens de la métairie, les investir, et demandent à hauts cris qu'on leur livre le jeune Hellène et son amante. Réveillé en sursaut, Polydore se lève précipitamment, et s'apercevant que c'est lui que l'on cherche, il sort par une porte dérobée, parvient à s'évader dans les champs. Il attend avec anxiété Honorine, espérant à chaque instant qu'il va la revoir. Inscient de ce qui s'est passé, il commence de croire qu'elle est tombée aux mains de ses ennemis, lorsque, la voyant fuir, il se montre à elle. « Chère amie, vous me redonnez la vie, lui dit-il; sans vous je n'eusse pas continué ma fuite. » En achevant de parler, il la presse contre son cœur, entrelace ses bras dans les siens, lit dans ses yeux l'arrêt futur de son bonheur.

Honorine lui raconte que les gendarmes, poussant de tous côtés leurs investigations, l'ont arrêtée, puis, soit par pitié, soit par erreur, relâchée; mais qu'ils ont saisi, lié, garrotté, chargé de chaînes le laboureur, pour le mener en prison. « Quoi! s'écrie Polydore, notre bienfaiteur gémit pour nous dans les fers? Il ne m'est pas permis de rester ici; je dois aller me rendre, le délivrer, en témoi-

gnant de son innocence : je serais lâche si je survivais à cet homme après l'avoir compromis. Oh ! non, je ne manquerai pas aux lois de la générosité, à celles de l'honneur. Pour vous, rien n'empêche que vous viviez ; les engagemens qui me lient ne s'étendent pas à Honorine. »

Il dit. « Si le devoir, répond Honorine, vous ordonne de mourir, il m'ordonne à moi de vous suivre ; et avec une détermination semblable à la vôtre, j'irai attester l'innocence de l'infortuné que les vertus hospitalières ont rendu, aux yeux de nos ignobles persécuteurs, criminel. »

Polydore ayant fait de vains efforts pour arrêter son amante, s'achemine avec elle du côté de l'hôtel du magistrat, pour, en se constituant prisonniers, soustraire à la mort un citoyen juste, quand il apprend que cet homme est remis en liberté. A cette nouvelle il tressaille de joie, Honorine de même, et ils rebroussent chemin pour s'avancer vers la terre d'exil.

« Il est bien honteux, dit-il, d'être délateur ! quels gens plus méprisables que les espions ? Je m'étais méfié de l'homme qui nous a trahis, car, porté à préconiser ses actions, à flatter son maître, il travaillait à capter sa

confiance, pour le mieux tromper, le plonger plus profondément dans le malheur. Ce traitre ne me traitait-il pas aussi avec déférence, moi qu'il croyait son égal? Avec lui je me tenais constamment sur la réserve, ne disais rien qui pût me nuire. Il ressemble, de caractère, à des courtisans que j'ai vus, qui employaient caresses, suggestions, pour arriver à leur but, et ce but était fortune et dignités! Ces gens devraient être traqués dans les contrées où ils demeurent, de même que la bête dans les forêts par les chasseurs qui la poursuivent. »

Pendant leur séjour à la campagne, Polydore et Honorine acquièrent la preuve que les deux factions qui se partagent la France ne forment pas un centième de la nation. Les aristocrates veulent à tout prix reconquérir leur pouvoir décrépit, et, peu scrupuleux sur l'emploi des moyens, ils envoient leurs émissaires de tous côtés pour rançonner le pauvre paysan, le dépouiller de ses richesses, le forcer par leurs carnages, leurs rapines, à désirer l'ancien ordre de choses, dont ils proclament sans cesse le retour. Les démagogues, non moins ardens de domination, plus durs, plus inflexibles, exploitent, en imprimant le sentiment de la crainte, le pouvoir national,

éminemment doux et libéral. Sous prétexte de combattre leurs ennemis, ils commettent des exactions, et pour se débarrasser de ceux qui leur font ombrage, ils les accusent de royalisme, ce qui équivaut à une sentence de mort. Jamais ils ne manquent de raisons pour convaincre les prévenus dont ils ont médité la perte, et ils sont parvenus à faire exécrer leur pouvoir ignoble. Inhabiles, inexpérimentés, ils ne sont propres qu'à démolir l'édifice social, à déconsidérer la patrie. Tous ces hommes, aristocrates et démagogues, ont besoin d'être poussés à l'écart par une main insensible à leurs clameurs, qui les froisse avec fermeté, les paralyse les uns par les autres, leur donne la loi à tous. Mais il n'en est pas ainsi : ceux que leur science, leur talent, leur équité, portent au commandement, qui abhorrent les privilèges de l'aristocratie et le despotisme des flatteurs du peuple, qui aiment une sage liberté, sont honnis, bafoués, méprisés, comme ayant des opinions flottantes, incertaines et dangereuses. O hommes, est-ce donc qu'il n'est pas plus honorable de répudier ce qui est mauvais que de s'engager, pour obéir aux passions des autres, dans une route semée d'épines, au bout de laquelle se trouvent des abîmes sans fond, souvent l'opprobre, le déshonneur?

Est-ce qu'il n'entrera jamais dans les mœurs des Français que chacun puisse blâmer hautement ce qu'il n'approuve pas? L'homme de bien doit rester maître de lui-même, et s'il est assez malheureux de s'enchaîner au char d'un parti, il devient égoïste et injuste. O vous qui outragez les vrais patriotes, qui abreuvez leurs instans de dégoûts, sachez qu'ils sont les seuls dignes de tenir le sceptre du monde! Leur génie créateur est capable d'assurer à leurs concitoyens, pour le présent, pour l'avenir, liberté, paix, sécurité, bonheur....

Polydore et Honorine longent les côtes de la mer, errent plusieurs jours sur le rivage, cherchant un bateau libérateur qui les transporte au-delà des eaux. Après une pénible attente, ils découvrent un vaisseau qui louvoie non loin des rives, distinguent son pavillon : c'est un américain. Obligés de sortir de France, ils se jettent dans les flots, nagent vers ce bâtiment, en appelant à leur secours les nautoniers qui les reçoivent à bord.

LIVRE XIV.

A travers les écueils, le courroux de la mer,
Ils cherchent les beaux lieux promis par Jupiter.

XIV.

Tenu en échec par une escadre qui l'importune, le vaisseau louvoie long-temps encore, et cet obstacle cessant, il vogue au large, fait voile vers l'Amérique. Le ciel est calme, la mer resplendissante, tout présage une heureuse navigation. Debout sur le pont, Polydore et Honorine contemplent cette nappe immense d'eaux turbulentes sur laquelle ils sont suspendus, qui paraissent se renfermer dans un grand cercle mobile, qui recule à mesure que le bâtiment s'avance. Toujours au milieu de cette vaste circonférence, le bateau est comme un petit corps qui surnage imperceptiblement sur un fleuve pacifique, qu'une goutte d'eau peut submerger au moindre courroux des vagues. Que de réflexions cette

grande et respectueuse image offre à la pensée !

Altier comme ces fiers républicains de la vieille Rome, le capitaine interroge brusquement ses hôtes, leur demande qui ils sont, quelle cause les a forcés de fuir leur patrie. Polydore, ayant en horreur la dissimulation, le mensonge, décline son nom, celui d'Honorine, déroule le tableau de leur infortune, décrit avec fidélité leurs aventures. Touché de tant de maux, le capitaine adoucit son humeur, donne conseil à ses hôtes, les engage à se conduire avec circonspection auprès des patriotes du Nouveau-Monde, qui vouent à l'exécration, à l'infamie les citoyens favorables aux projets des tyrans. Ce marin, d'une forte stature, en impose à son aspect, lors surtout qu'il ride son front, paré des plus nobles cicatrices. Honorine ne peut lui parler qu'en tremblant, timide, modeste, quant elle n'est plus aux prises avec le malheur. Généreux, ce guerrier donne devant elle à sa physionomie un air emprunté de galanterie, met à l'aise autant qu'il est en lui son hôtesse.

Après une longue navigation, Polydore, un jour où l'azur brille de son éclat, voit d'un côté de petits nuages en apparence qui s'élèvent de l'horizon, se grossir peu à peu, prendre la forme de plusieurs montagnes échelon-

nées : c'est la terre qui se découvre à ses regards. Honorine et lui vont enfin habiter le Nouveau-Monde ! Vierge de vieux souvenirs, cette contrée de l'union est un ferment d'idées philosophiques, un sol classique de liberté, d'indépendance. « L'Amérique, leur dit le capitaine, se présente à l'admiration. Formée de deux grandes péninsules qu'un isthme très-long lie ensemble, elle se mesure presque d'un pôle à l'autre en s'étendant majestueusement dans le Grand Océan, décrit une figure découpée, allongée, indéfinissable. Elle possède aux bords de Lamazon, ou de la Plata, un paradis terrestre, non moins délicieux que les bords fleuris de l'Euphrate. Quelle source féconde de richesse ce continent renferme dans son sein ! Les spéculateurs. qui ne craignent pas de s'aventurer sur la roue glissante de la fortune, trouvent en ces lieux d'abondantes exploitations, des métaux d'un grand prix, des objets de luxe, d'une riche beauté. Quelle multitude de variétés pittoresques les promontoires, les plateaux, les montagnes, les collines, les vallées, les golfes, les fleuves, les lacs, dont ce territoire est parsemé fournissent à l'observateur, jaloux d'orner son esprit des sciences de la nature ! Le philosophe y trouve aussi des sujets pour occuper ses loisirs, sujets qui

laissent un champ vaste aux plus belles rêveries comme aux plus graves méditations. A l'aspect de ce point du monde, l'homme qui raisonne peut mettre en problème l'œuvre de la création, attaquer des croyances généralement répandues, propagées par gens intéressés et accréditées à tort ou à raison auprès du peuple. Les peuples d'Amérique sont d'une race distincte, du moins une foule d'observations physiologiques me paraissent donner cette preuve. On sait que cette terre fut découverte dans un siècle récent, et qu'alors elle était peuplée. Soutenir que l'espèce humaine a pu se répandre partout, c'est supposer ou qu'aucune partie du globe n'est séparée des autres par les mers, ou une existence de l'art nautique qui remonte au-delà de la naissance des arts. La première hypothèse n'est pas admissible. Isolée au milieu des eaux, l'Amérique ne peut avoir qu'une affinité avec le reste de l'univers. C'est une absurdité de dire qu'un bouleversement immense a rompu et englouti la chaîne qui l'unissait à l'Asie! Quand cette version serait vraie, elle ne donnerait pas aux peuples cette homogénéité sans laquelle il est impossible de concevoir qu'ils eurent une origine commune. Comment croire en effet que les blancs, les noirs, les cuivrés, descendent d'une

même souche? Jamais on ne prouvera que les blancs soient devenus des nègres, ou que les nègres soient devenus des blancs. Jamais la postérité de ceux-ci, soit qu'on la relègue dans les climats brûlans de l'Asie ou dans ceux de l'Afrique, ne deviendra noire; jamais celle de ceux-là, vécût-elle un million d'années dans les climats les plus tempérés de l'Europe, ne deviendra blanche. Quelle dissimilitude aussi dans le caractère, la stature, la force des peuples divers! L'opinion des docteurs, qui, pour faire cesser les disparates existans dans les espèces afin de mieux soutenir la création unique d'un homme et d'une femme, assimilent saintement les nègres aux bêtes, est injurieuse et mauvaise. Combien d'autres êtres appartenant les uns au règne animal, les autres au règne végétal, sont propres au climat d'Amérique et qui ne pourraient vivre ailleurs!....

Admettre que les hommes aient été transportés d'un continent sur un autre, c'est peut-être admettre des effets sans cause. On sait que dans les temps reculés l'art de naviguer était ignoré, et que depuis, dans le moyen âge, les premiers navigateurs ne se hasardaient guère qu'à voguer auprès des côtes; que presque tous ceux qui furent assez osés

pour aller au large et qui ont découvert des îles, les ont trouvées, la plupart, habitées; il faudrait donc que la tempête eût jeté en tous ces lieux des naufragés?... »

« Je ne puis, répond Polydore, je ne puis me défendre d'une grande émotion lorsque mon esprit contemple les œuvres de la Providence. Plus je les veux approfondir, plus je me plonge dans l'incertitude. J'avoue que je conçois mal la création d'un seul homme et d'une seule femme; mais je ne conçois pas du tout que le monde n'ait point commencé; que Dieu ait créé plusieurs races d'hommes, je n'en sais rien; ce que je sais, c'est qu'il en existe plusieurs, et comme vous, je pense qu'elles ont chacune leur principe distinct. Je me garde bien d'ajouter une foi aveugle aux livres de l'Église, car ils me semblent remplis d'erreurs palpables, résultats fâcheux de l'ignorance des de temps où ils ont été écrits. »

Polydore et Honorine débarquent dans les États-Unis, prennent congé du capitaine qui les a si bien traités, vont visiter la Floride, ses prés fleuris, ses fontaines rajeunissantes, ses roches escarpées. Cette terre de liberté, qu'ils foulent sous leurs pas, refuge des citoyens que l'intolérance politique ou religieuse a bannis de leur patrie, étale aux yeux du spectateur

continuellement de beaux arbres, bien pourvus de rameaux verdoyans, des champs couverts de grasses céréales, de fleurs et de fruits. Les brumes, les frimas sont impuissans en ces lieux pour troubler la température, toujours animée, chaleureuse, bienfaisante. Ils voient des hommes dans la force de l'âge, des vieillards, des adolescens, de petits enfans, des femmes, de jeunes filles travailler à défricher des bois, à préparer les terrains à la culture, à édifier des maisons, à fonder des villes, à équarrir des places, à creuser des canaux, des bassins, à construire des vaisseaux; tous à l'envi combattent pour subjuguer la nature! Ils entendent les coups de cognée, le ronflement des forges, le bruit des enclumes, celui des marteaux; ils aperçoivent çà et là de vieilles forêts qui étaient remplies de mûriers, de pins, de chênes, d'acajous, de châtaigniers, d'acacias, de sycomores, livrées aux flammes, et la charrue qui sillonne leurs cendres. Sur leur passage ils trouvent des villes florissantes, des temples en un style élégant, de superbes maisons qui surgissent sur les débris d'anciennes huttes; presque partout la main de l'homme civilisé a marqué sa puissance, son génie, son activité! Arrivés à Washington, cité fédérale, située aux bords du

Potowmack, moins belle par son heureuse position, son architecture, que par le nom qui lui est donné, ils résolvent de fixer en cette ville leur séjour. O grand Washington ! c'est à ta prudence, à ta valeur que l'Amérique septentrionale doit sa liberté, son indépendance, sa civilisation, sa prospérité ! Ce fut ton bras victorieux qui brisa le joug de fer sous lequel ses ennemis la faisaient gémir ! C'est ton génie qui a conçu et inventé la sainte alliance des peuples contre leurs oppresseurs ; ta probité, ta grandeur d'ame, ton désintéressement, ton civisme, qui ont consolidé son bonheur ! Et toi, généreux Lafayette, dont le beau caractère ne se démentit jamais, tu as servi assez par ton patriotisme, tes vertus guerrières, le grand homme dans l'accomplissement de ses grands desseins p ur que tu aies une noble part à sa gloire !

Polydore et Honorine retrouvent une partie du bonheur qu'ils ont perdu. Souvent au pied d'un coteau ils vont se reposer pour y jouir d'un calme enchanteur, écouter le doux murmure d'une onde claire qui serpente dans de longs vallons, le ramage des oiseaux qui retentit dans les bois, s'épancher l'amour qui enflamme leurs cœurs. Tourmentés de désirs inquiets, ils se disent par leurs sens ce que ne

peut exprimer la voix ; les discrets feuillages sont témoins de leurs soupirs, de leurs doux entretiens. O terre hospitalière et heureuse ! c'est elle qu'ils choisiraient pour leur patrie, si l'idée de revoir leurs pénates ne leur souriait encore ! Les jeux, les ris ne les accompagnent pas comme autrefois ; mais cette privation s'efface en présence des objets graves et majestueux qui les environnent. Amateurs des promenades qui offrent à l'imagination de magnifiques tableaux, à la pensée de grands problèmes à résoudre, ils vont le soir dans de beaux parcs remplis d'arbustes, dont les fleurs exhalent des odeurs d'ambroisie, chercher à l'ombre des feuillages des sujets qui les inspirent ; ils n'en repartent que bien des instans après la chûte du jour, lorsque la lune, semblable à une lampe immense plaquée d'or et d'argent, suspendue à un plafond d'azur, est debout ; lorsque les étoiles, répandues dans les plaines du ciel comme autant de soleil vivifians, resplendissent du plus vif éclat. O que ceux-là qui admirent ce que les hommes appellent vulgairement leurs chefs-d'œuvre sont insensés ! Ces ouvrages n'existent que pour témoigner de leur imperfection, de leur fragilité, désiller les yeux de l'enthousiaste que sa raison trop animée fourvoie. C'est le travail des fre-

lons qui veulent imiter celui des abeilles, ou plutôt ce n'est rien, si on les compare même à une feuille desséchée! . . . .

Etrangers à la politique du pays, Polydore et Honorine sont à l'abri des agitations causées par des ambitieux jaloux et puissans, qui se complaisent à précipiter du pouvoir ceux qui l'exercent, dont ils redoutent la sagesse, le talent, la vertu, la force du caractère, ou qui empêchent d'y parvenir, en les colomniant, ceux qui sont pourvus des plus nobles qualités. Ils recommencent à goûter les charmes d'une vie pleine de calme, toujours préférable à celle qui est honorée des plus hauts emplois, en même temps semée des plus grands dangers. Honorine sépare, comme dans ses beaux jours, ses cheveux en tresses mouvantes, les parfume d'essences, couronne de roses son front gracieux. Cette fleur, la reine des filles du printemps, l'œil des prairies, insinue la volupté au fond du cœur des amans qui respirent sur son sein épanoui.

Instruit que deux fugitifs sont venus fixer leur résidence dans le siége de la république fédérale, Washington les invite à se rendre auprès de lui, désirant les connaître, les entretenir, alléger leurs disgrâces. Polydore et Honorine obéissent avec empressement, étonnés

que le président de plusieurs grands états ait daigné les remarquer, les honorer de son attention, de sa sollicitude. Pour arriver chez ce grand homme, ils n'ont pas à franchir les portiques d'un palais somptueux comme celui des rois, gardé par des centaines de sentinelles armées, mais un vestibule comme celui de la maison d'un particulier qui vit dans une modeste aisance. Ce n'est pas à un monarque qu'on n'aborde qu'avec cérémonial qu'ils sont annoncés, c'est à un citoyen, ancien laboureur, dont la simplicité est d'autant plus grande qu'il possède la vraie grandeur. Le palais de ce magistrat est l'Amérique entière ; ses gardes sont l'amour, la vénération des peuples qu'il gouverne ; sa constance, sa fermeté, sa justice, son impartialité, sa probité, ses talens civils et militaires forment son sceptre ; les services qu'il a rendus, son égide. Il aurait honte de ressembler à ces Pygmalions, prodigues et avares, cruels et timides, hautains et rampans, corrupteurs et corrompus, qui se tiennent cachés dans les réduits de leurs sombres palais, sont invisibles même aux gardes qui veillent à leur sûreté, parce que, n'ayant fait que du mal, ils craignent qu'un châtiment trop mérité ne vienne les atteindre inopinément dans leurs demeures impénétrables. Washington

accueille d'une manière flatteuse ses hôtes ; sa conversation se ressent de la négligence. Ceux-ci savent à qui ils sònt redevables de tant de générosité, c'est à l'éminente protection d'un personnage, dont l'ascendant sur les États de l'Union est un bien pour ces républiques naguère sorties du berceau et qui ont déjà enfanté une peuple de héros. Il les interroge sur la situation des affaires en France, le caractère de la révolution : « La famille royale, répond Polydore, est abattue, dissipe en pays étranger ses propres trésors, ceux de ses amis pour se créer des partisans, soulever ciel et terre contre les hommes qui l'ont expulsée de la patrie. Les nobles, encroûtés dans la féodalité, s'acharnent à demeurer sous la bannière des princes déchus, moins par sentiment de fidélité que pour se réintégrer dans leurs priviléges ; et de concert avec le clergé, toujours avide de manier un pouvoir dominateur, ils intriguent pour alimenter les guerres intestines. Les démagogues règnent par la erreur, couvrent d'échafauds le sol ensanglanté de la France, et le peuple gémit sous un joug plus tyrannique que celui des pachas et des visirs. »

Il dit. « Je déplore cet état de choses, repart Washington, je condamne les exilés qui

ourdissent des trames contre leurs pays, quel que soit leur rang. Un prince, chassé de ses états, devrait tenir à honneur de n'y jamais rentrer que par un ordre de rappel émané du peuple. Quel citoyen qui se respecte voudrait administrer ses concitoyens malgré eux! Il y a de la grandeur à supporter avec constance les coups du sort, et un proscrit ne doit pas hésiter même à servir les projets de ses persécuteurs, si, de leurs succès heureux, dépend le bonheur de sa patrie. C'est grand mal que les hommes ne comprennent pas mieux les principes d'honneur, d'ordre, de liberté! Le meilleur gouvernement est celui dont l'action en temps de paix se fait le moins sentir, n'est jamais arbitraire, quoique toujours active, et prête en toute occurrence. Jamais une nation ne sera heureuse si elle ne confie ses destinées à ses citoyens d'une haute sagesse, d'un grand mérite, d'une probité, d'un désintéressement incorruptibles, capables de se dévouer, corps et biens, pour le salut de la république. Aristocratie de vertus, aristocratie d'intelligence, voilà les seules auxquelles l'homme de bien doive aspirer, et alors il lui est permis de diriger la société du haut de la sphère où il est placé! »

Polydore et Honorine quittent ce citoyen

qui vient de leur exposer des vérités pratiques dans les États-Unis. On a vu ce généreux patriote abdiquer le pouvoir après la paix, au temps que ses amis lui proposaient un sceptre, sanctionner ainsi, par sa noble conduite, la république qu'il avait scellée de son sang sur le champ de bataille, réduire au silence ses détracteurs, ses envieux. En rentrant dans la condition privée, loin de renoncer à la gloire, il s'en proposait au contraire une très-élevée, c'était d'être excellent laboureur dans un pays où l'agriculture est la source principale des richesses.

O illustre citoyen, l'Amérique te doit des autels ! En consacrant les principes de la liberté que tu sus conquérir avec ton épée, tu as inculqué à ta nation le sentiment du beau : tu lui as appris que, pour marcher à de nouvelles conquêtes, elle n'a pas besoin de recourir aux sacrifices que les Hermodius, les Aristogiton offraient dans Athènes ; les Brutus, les Scévola dans Rome ! Il t'a suffi, tant l'ascendant de ta renommée avait de puissance, de poser sur l'autel de la patrie le lion d'airain brisant les attributs du despotisme ; et, au-dessus de cet emblème, le génie de la liberté surmonté d'une croix lumineuse, avec cette devise : IN HOC SIGNO VINCES ; au-dessous, cette autre : PRO ARIS ET FOCIS ! ! !

Nouveau Cincinnatus, Washington quitte les champs pour le pouvoir, le pouvoir pour les champs, sans jamais s'élever ni s'abaisser. Son bonheur est au comble, lorsque, éloigné du tracas des affaires publiques, il cultive sa vigne, ses orangers, son figuier, à l'ombre desquels il s'abandonne aux douces jouissances qui fuient l'ambitieux dévoré du désir de parvenir jusqu'à la cime des grandeurs humaines. Il s'imagine que celui-ci ne peut avoir une idée des charmes de la vie, pas plus que le courtisan qui attend d'un sourire gracieux de son roi l'arrêt de sa destinée. Son principe est d'espérer la félicité du temps et du travail... Il a souvent présente à la mémoire la fable de la poule aux œufs d'or! Simple particulier, il se laisse tranquillement entraîner par le fleuve de la vie; magistrat, il fait exécuter les lois, maintient l'harmonie parmi ses administrés; capitaine, il façonne les soldats à la discipline, leur prépare d'abondantes moissons de lauriers; philosophe, il s'occupe de creuser des cachots au vice, d'élever des temples à la vertu.

Polydore fonde une école de droit public dans les Etats-Unis, et il enseigne lui-même à plusieurs jeunes gens qui viennent écouter ses leçons, le principe, la nature des lois, le droit

commun aux nations, celui de la paix, celui de la guerre, la nature, le principe des gouvernemens, les droits politiques et civils des citoyens. C'est avec le produit de son intelligence qu'il pourvoit aux dépenses que sa situation exige. Quoique dépouillé de ses biens, il n'a pas cru devoir compter sur d'autres que lui-même, ni accepter des services que le généreux Washington lui a offerts. il ne tarde pas à force de travail, à se faire une célèbre réputation de publiciste et de jurisconsulte, à jouir de l'honneur d'être consulté sur des questions d'un haut intérêt par des personnages éminens de la grande république. O que celui qui s'attire de la sorte les regards, l'attention des peuples, doit s'estimer heureux! Ce n'est pas le triomphe d'un système que Polydore perfectionne, c'est celui de la raison, de la justice!

L'heure à sonné où Polydore et Honorine vont se reposer dans la couche nuptiale, y cueillir les roses que promet l'hyménée. O amour! enfant chéri des dieux! ils vouent un culte à tes autels; c'est toi qui leur as appris le prix du bonheur! O l'heureux état que celui d'époux! L'homme protège la faiblesse de la femme, lui assigne le rang qu'elle doit tenir dans le monde, maintient par ses labeurs,

son industrie, l'aisance dans le ménage. Que d'encouragemens, de tendresses, il reçoit en échange! Il a une amie sincère, toujours prête à se dévouer, sans espoir d'autre récompense que le sentiment d'avoir agi en digne épouse. Est-il en proie au malheur, à des contrariétés, elle lui prodigue des consolations qui atténuent ses infortunes. Est-il rongé par des maux physiques, elle lui donne gracieusement tant de soins qu'elle attire sur elle-même la compassion, en paraissant partager les souffrances que son mari endure. Elle est capable de supporter, sans proférer une plainte, les plus âpres chagrins domestiques, l'humeur incommode, les injustices d'un époux brutal, imbu de mœurs désordonnées. Souvent elle sait par une ingénieuse tromperie s'imputer les fautes de celui qu'elle aime, se concilier ainsi son affection, le gouverner comme un enfant au maillot, en même temps qu'il se croit un maître absolu, qui n'a, pour être obéi dans sa maison, qu'à dicter ses volontés. Fondé sur la vertu, le sentiment, l'empire des femmes doit être immense : malheur à qui ne s'y soumet pas; ou il est perverti, ou il a un cœur de marbre, ou son premier choix n'a pas été heureux!.... Le sort des femmes est aussi un thermomètre de la civilisation!

Les jeunes époux entreprennent un voyage vers les monts Apalaches, contrée de la Floride, où une poignée de Français se colonisa jadis. Ils visitent les lieux où ces colons, par une barbarie digne des temps où ils vivaient, furent massacrés comme hérétiques par les Espagnols, et ceux où ils furent vengés quelque temps après par leurs compatriotes, qui surprirent, battirent, écrasèrent les coupables, firent sauter la forteresse où ils s'étaient renfermés, les pendirent avec cet écriteau au-dessus de leur tête : NON PAS COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Traversant un bois épais situé non loin des terres qu'ils vont parcourir, ils aperçoivent deux énormes animaux, un tigre et un lion en présence, se fixant, étincelant de rage. Le lion tient ses crins hérissés, fait ronfler son haleine, et s'élance soudain sur son ennemi en poussant un horrible mugissement. Animé d'une fureur égale, le tigre le reçoit en poussant un cri plus horrible encore. Les combattans se saisissent à la gorge, trois fois ils se terrassent, autant de fois ils se relèvent; le sang coule de leurs gueules béantes, leur poil vole, leur peau déchirée tombe en lambeaux ; la forêt s'émeut de leurs cris affreux ; léopards, ours, tigres, lions, pan-

thères, hyènes, accourent de tous côtés; les oiseaux de proie s'agitent dans les airs. Le combat continue avec un acharnement terrible. Redoublant de force, de courage, de bravoure, le roi des animaux saisit de ses dents la mâchoire inférieure de son rival, celui-ci la mâchoire supérieure du lion, et tous deux, après une lutte opiniâtre, après s'être brisé des os, se tournent à terre, se mordent, se déchirent avec une fureur mortelle, troublent le ciel de leurs mugissemens de rage et de douleur, sont prêts à succomber, lorsque le lion, par un dernier effort, prend le dessus, fixe la victoire, arrache à son ennemi les restes de son sang et de sa vie.

Le vainqueur se retire en secouant sa crinière ensanglantée, s'en va rugir dans le bois, exhaler en ces lieux sa colère, peut-être aussi sa vie.

Témoins de cette scène de carnage, Polydore et Honorine montent sur un arbre pour se soustraire aux dangers qui les menacent. En peu d'instans, ils se voient entourés de bêtes féroces sorties de leurs tanières, toutes en émoi; les unes se battent les flancs, font retentir la forêt de leurs rugissemens; les autres hurlent d'une effroyable voix, toutes semblent chercher des proies à dévorer. Celles

qu'ils ont le plus à redouter sont les ours, animaux voraces, qui grimpent d'un pas lourd jusqu'à la cime des plus hauts enfans de la terre. Le hasard veut qu'ils ne soient pas attaqués; et lorsque le calme est rétabli, ils achèvent, sans être troublés, de traverser le bois.

Parvenus aux monts Apalaches, espèces de terrasses couronnées par des chaînes de montagues, à côté desquelles s'écoulent rapidement les eaux d'une large rivière, ils visitent ce territoire fertile, non défriché encore en toutes ses parties, habité çà et là par des peuplades qui commencent à se civiliser, territoire propre à être le siége d'un petit empire maritime. Ils donnent beaucoup d'encouragemens à ces peuples, leur indiquent plusieurs modes de cultiver la terre, font des expériences devant eux, leur apprennent à être heureux, puis les quittent pour retourner à Washington y reprendre leurs occupations.

Polydore continue d'enseigner le droit avec une distinction qui l'honore, et son talent lui vaut d'opulentes dotations. Aimé, considéré des meilleurs citoyens de la république, non pas seulement parce qu'il rend des services, mais encore parce qu'il a la force de dire la vérité, de blâmer ce qui est mal, de louer ce qui est bien, sans acception de personnes, il

reçoit chez lui très-fréquemment les hommes de la meilleure compagnie qui le viennent voir. Au nombre de ses amis, de ses admirateurs, il compte un vieux duc français, émigré dans les États de l'Union, avec lequel il se plaît à lier conversation. Cet ancien seigneur, encore subjugué par les préjugés de sa naissance, mais un peu enclin à la conversion, lui parle de la révolution, des maux inouis qu'elle a engendrés, de la nécessité où la France se trouve de confier ses nouvelles destinées aux rejetons de ses rois, à l'aristocratie, au clergé. « Je ne puis partager votre avis, répond Polydore; tout parti qui a intrigué contre son pays, lui a suscité des guerres intestines, des guerres étrangères, ne doit plus aspirer, à moins que par la force des armes, à le gouverner. Vous savez quelle conduite ont tenue ceux dont vous défendez la cause! Les armées royalistes se battent encore contre leur patrie, ont contre elles la nation, qui les assimile à des bandes de voleurs armés, les hait, les méprise. Comment ceux qui les soudoient, les excitent, les dirigent, pourraient-ils espérer de reprendre le timon de l'état, eux qui ont versé dans la patrie un océan de feu et de sang? Les citoyens les reverraient avec répugnance, les repousseraient avec indignation! Sachez que

les jeunes soldats de la république, audacieux, braves, enthousiastes, patiens, ne souffriraient pas une injure aussi sanglante, eux qui ont battu, taillé en pièces les téméraires Prussiens, châtié la Germanie, pris pour théâtre de leurs exploits bientôt l'Europe entière. Ces patriotes ont déjà donné sur plus de cinquante champs de bataille le baptême de sang à leurs ennemis! Je conviens qu'au sein de ses trophées la nation est inquiète, malheureuse, éprouve une malaise qui la ronge; mais elle se guérira avec le temps. Tourmentée par les réactions des fougueux révolutionnaires, hommes incommodes, elle commencera de respirer aussitôt qu'ils seront exclus du pouvoir, et que le vaisseau de l'état sera gouverné par des mains vraiment patriotes. Elle jouira alors du plus haut degré de splendeur, sera assez puissante pour contenir ceux qui oseraient ourdir des trames contre ses libertés, ceux enfin qui ont fait couler le sang à flots pour assurer leur domination tyrannique, si tous ces agitateurs avaient le mauvais esprit de ne pas vouloir rentrer dans l'ordre et le devoir.

— » Quoi! repart le duc, est-ce que la France hait les descendans de ses rois, les familles aristocratiques, le clergé?

— » Ce n'est pas cela, reprend Polydore; elle

n'a pas en horreur le nom de Bourbon; mais elle a de l'antipathie pour les princes de cette maison qui ont porté la guerre dans son sein. Que les autres qui n'ont pas trempé dans les complots de l'Europe conjurée soient magistrats dans l'administration, généraux à la guerre, et toujours citoyens, elle le désire. Elle ne hait pas non plus la personne des nobles, celle des prêtres, mais seulement les prétentions ultramontaines de ceux-ci, les priviléges aristocratiques de ceux-là. »

Le duc, à ces mots, commence un autre discours et dit : « Je n'ignore pas que le despotisme n'ait enfanté bien des calamités, légué à la postérité de grands forfaits à expier. Les règnes des Louis XI, des Charles IX, les Nérons de la France, donnent l'idée de la perversité humaine qui n'a pas de frein. La faiblesse des Henri III, des Louis XV, autres Arcadius, peut apprendre à combien de dissensions intestines, de guerres d'extermination, de déprédations, de genres d'immoralité, les peuples sont exposés, sous des princes qui n'ont pas le sentiment de leurs devoirs, celui de leur dignité. Sous eux, le pouvoir, influencé alternativement par des courtisans, des courtisanes, des moines, des évêques, se trouvait, tantôt dans les salons, tantôt dans les cloîtres,

tantôt dans les églises, jamais où il devait être. J'avoue aussi que les seigneurs ont en un temps exercé une puissance abusive; mais est-ce à dire que l'ancien ordre de choses soit essentiellement vicieux? Le pouvoir absolu a la religion qui le tempère, possède l'unité d'action qui lui confère cette vigueur, cette spontanéité, sous un grand prince ou de bons ministres, sans lesquelles les nations restent souvent au-dessous d'elles-mêmes. Le règne de Louis XIV, le plus magnifique, il est vrai, n'a-t-il pas été scellé par de grandes victoires, de grandes conquêtes, des monumens superbes, la renaissance des belles-lettres, celle des beaux-arts, le développement des idées généreuses, l'apparition subite d'une armée de grands hommes? Je sais que ce prince ne prodigua les honneurs extraordinaires qu'au mérite, mais il se garda bien d'avilir la noblesse en sapant les prérogatives dont elle jouissait, et elle se montra constamment jalouse de ses droits autant que lui l'était de sa couronne. Sous ce monarque la pluralité des seigneurs furent ce qu'ils étaient auparavant, ce qu'ils ont été depuis, les boucliers de la monarchie, les défenseurs du trône, les protecteurs du peuple. Ils étaient des pères conscrits, comme autrefois les patriciens à Rome, c'est-à-dire

les plus respectables, étant présumés avoir plus d'expérience, de prudence, d'habileté que les autres. »

« Je vous arrête ici, dit Polydore : la noblesse telle que vous l'entendez n'admet pas l'hérédité. Comment supposer, dans votre hypothèse, qu'un jeune homme, à peine adolescent, puisse être des premiers du patriciat? Cependant à la cour on en a vu, non parvenus au quatrième lustre de la vie, qui prétendaient n'avoir pas ou peu d'égaux. On en a vu à cet âge se cramponner au pouvoir, dominer tyranniquement les honnêtes citoyens, s'arroger de grands honneurs, et n'ayant mérité qu'opprobre et mépris! L'institution de la noblesse est faussée, son origine méconnue; elle dérive du mot latin *senior*, ce qui exclut l'idée de transmission de père en fils.

Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux;
Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de Lucrèce en Lucrèce? [1]

[1] Boileau.

» On a vu même des hobereaux insulter au peuple, épuiser le protocole de la vanité, prendre le titre de seigneur très-haut, très-puissant, et des hommes assez faibles pour le leur donner! Le talent, les services, doivent seuls, je pense, acquérir des distinctions, mais jamais de titres honorifiques. Les noms des Voltaire, des Rousseau, des Montesquieu, des Bossuet, des Fénélon, n'ont pas besoin d'être embellis! Il n'est point de titres qui n'eussent été injurieux pour César et Pompée! Malheur à la nation dont l'esprit des habitans est frivole! Désireux d'ouvrir carrière à leur vanité, les hommes opulens, ambitieux, intriguent pour obtenir par faveur une noblesse qu'ils n'obtiendraient pas si elle était le prix des vertus, du savoir et des belles actions. Conférer la noblesse, c'est porter atteinte au droit d'égalité. Les nobles sortent de la classe ordinaire des citoyens, ou ceux-ci deviennent citoyens d'un degré inférieur, ce qui est insultant et contradictoire. Accorder des décorations aux dignitaires, c'est faire bon acte de justice sans blesser l'esprit d'égalité. Pour moi, je le dis avec franchise, j'aimerais mieux être accusé d'un délit que d'être partisan de la noblesse.

» L'absolutisme est un fléau! Est-ce donc

que nous sommes nés pour l'ilotisme? Serviles courtisans, qui dépeignez la liberté comme un dogme impie, propagé par des énergumènes, vous êtes traîtres à votre conscience, aux hommes et à Dieu; vous êtes des forbans qui trafiquez du genre humain, aussi méprisables que le marchand d'esclaves qui vend au marché, pour s'enrichir, des infortunés qu'il a, en vertu d'un droit affreux, achetés à crédit ou à beaux deniers comptans! Louis XIV, dépeint comme le plus despote des potentats, est à mon gré celui de tous qui a le mieux compris les droits, la dignité de l'homme. Ce n'était pas avec de vieux parchemins usés, toujours contestables, que l'on captait la confiance de ce prince; c'était avec des titres bien autrement beaux, l'amour de la patrie, l'excellence dans la paix, dans la guerre, une haute aptitude dans les sciences et les arts. Ce grand roi improvisait des nobles et les méprisait; mais, sachant que les hommes de génie s'appartenaient à eux-mêmes, il respectait ceux-ci, les consultait, leur donnait des emplois de premier ordre, et jamais de titres, s'ils ne les demandaient.

» L'action d'un gouvernement libéral, régulièrement organisé, ne manque point de spontanéité. Par cela que la machine politique

a plus de rouages qui se correspondent, elle joue avec plus de célérité, plus de force, plus d'unité, si le grand mobile ne dévie pas de la place qu'il doit tenir! »

Témoin des causes qui ont amené la révolution, le duc reconnaît qu'elle est l'œuvre de la philosophie, qui, un flambeau à la main, éclaire depuis des siècles les nations, et il s'empresse de se dépouiller de ses titres, de ses armoiries, inutiles, sinon pour une vaine ostentation.

Le bonheur domestique de Polydore et d'Honorine est au comble. Au sein de leur fortune, ils n'estiment l'or que pour l'employer à soulager la misère du pauvre, à déterrer de grands talens, à faire surgir de beaux établissemens. Ils haïssent l'avare qui tient toujours ses trésors enfermés, et qui est d'autant plus tourmenté de la soif de les grossir qu'il en possède davantage. O hommes! pourquoi donc ne pas dompter cette avarice qui trouble vos momens, les empoisonne? Croyez-en le poète qui vous dit que cette victoire remportée sur vous-mêmes aurait quelque chose de plus grand que de réunir Cadix et la Lybie, l'Espagne et l'Afrique sous un seul empire!

Obligé de servir l'état, Polydore est mandé

auprès de Washington, qui le charge d'une mission secrète contre les Anglais, avec lesquels l'Amérique est en guerre. Va-t-il de nouveau marcher sur des charbons dangereusement cachés sous des cendres refroidies? va-t-il redevenir le jouet de la fortune? Il part sur un vaisseau qui cingle dans le grand Océan, pour se rendre au lieu où le devoir, l'honneur, la reconnaissance, l'appellent.

LIVRE XV.

Multosque per annos
Errabant acti fatis maria omnia circum.

(Virg.)

XV.

Honorine accompagne son époux jusqu'au port, demeure au bord des rives jusqu'à ce que le vaisseau, lancé sur les flots écumans, se soit dérobé à sa vue. Instruite par le malheur, elle sait que la fortune n'accorde qu'à un haut prix ses faveurs, et c'est pour cela qu'elle préférerait vivre avec Polydore, sans valets, sans suite, au sein d'une étroite cabane dont le compas n'aurait jamais marqué les contours, que sans lui dans le plus beau palais du monde, gorgée d'honneurs et de richesses. Mais le devoir étant le maître impérieux des gens d'honneur, elle lui sacrifie courageusement les plus nobles, les plus douces affections du cœur. Hélas ! peu d'heures après qu'elle a quitté le port, la mer devient

noire, houleuse, des lames d'eau sautent jusqu'aux nues, les vagues mugissent, la tempête soulève les ondes, le ciel s'obscurcit, l'éclair perce la nue, le tonnerre gronde, la foudre tombe; partout des torrens de feu, des torrens d'eau, la nature agitée!.... Troublée par un destin qui semble s'acharner contre elle, elle se désole à l'aspect de tant de phénomènes si redoutables: elle a crainte de ne pas revoir son époux, d'être privée du doux plaisir de lui présenter un jour le fruit de leur union, qu'elle porte dans son sein. « Cher ami, dit-elle, puissent les dieux t'être propices, te ramener heureusement sur ces rivages, auprès de ton Honorine. » Elle se regarde au déclin d'un beau jour.

Envoyé pour traverser les projets des Anglais, Polydore est chargé d'une mission délicate. « Quelle puissance, se dit-il, que l'Angleterre! Reine des mers, despote de cent peuples, elle souffle, où elle ne peut dominer ni exercer sa funeste influence, des semences de discorde. C'est deuil que le commerce des empires soit son tributaire! Le temps n'est pas éloigné ou les colonies qu'elle tient asservies sous son joug d'airain recouvert de velours s'émanciperont, proclameront leur indépendance! Si la politique des cabinets était

généreuse, si elle était hardie, la Grande-Bretagne n'exercerait plus en souveraine le monopole des richesses; les orgueilleux Bretons se trouveraient réduits à leurs propres forces, c'est-à-dire à végéter au milieu des mers dans des carcasses pourries, ou à vivre paisiblement dans leur île. Les outres dont ils menacent le monde ne laisseraient échapper que des trombes qui se confondraient avec les vagues, ou s'évaporeraient dans les airs, avant d'avoir touché un sol étranger. Que les nations seraient heureuses si un jour elle pouvaient se chauffer à la lueur des flammes qui consumeraient les vaisseaux britanniques!

Mais adresser des vœux pour l'anéantissement de cette puissance formidable en apparence, c'est chose inutile, puisqu'elle porte dans son sein les élémens de sa propre destruction. Elle est un arbre sans racines, déjà ébranlé dans sa base, pourri dans son tronc, qui a de longs rameaux chargés de fruits amers, fruits qui ont épuisé sa substance. On pourrait aussi la comparer à un faible corps suspendu bien haut sur une multitude de jambes, très-longues, très-minces, qui s'étendent de tous côtés, sans mesure, sans régularité. Qu'est-ce en effet que cet empire? quel est son territoire? quelle est sa position topo-

graphique? quel est le nombre des citoyens de la mère patrie? Les îles Britanniques sont grandes ensemble comme deux ou trois provinces de plusieurs des autres états européens, divisées entre elles de religion, d'esprit, de mœurs, de caractère, travaillées sourdement par une agitation populaire, exploitées par une aristocratie orgueilleuse. Les autres possessions de cette puissance sont situées par delà les mers, et il ne lui est possible de les conserver que par la force des baïonnettes et la ruse de la diplomatie. Entourée des eaux, ayant peu de fortifications, une poignée de soldats, seulement quelques bourgeois plus propres au commerce qu'à porter les armes, elle ne résisterait pas à une invasion bien combinée, bien conduite. La civilisation du monde est un signe de la décadence, peut-être de la chute de cet empire!

Jeté au loin par la tempête, le vaisseau qui porte Polydore s'égare dans l'immensité des ondes: en vain le pilote le veut diriger, les nautoniers agitent les rames; il erre sur des écueils. Après l'orage chacun se félicite de n'avoir pas fait naufrage, de n'avoir pas goûté les eaux salées, et passant subitement de l'alarme à une joie vive, tout l'équipage entonne des chants d'allégresse, au bruit desquels des

poissons, aux écailles dorées et d'azur, viennent se jouer autour du bateau en soulevant les flots avec écume.

Polydore ayant aperçu une petite flotte à bateaux plats, qui semblent autant de corsaires armés, avertit le capitaine d'éviter un combat avec ces écumeurs de mer : celui-ci de virer de bord. Mais les forbans ayant découvert ses manœuvres s'avancent sur lui à rames pressées, l'assiègent, l'attaquent, lui lancent des bordées de tribord et de babord. Il se défend avec vaillance, habileté ; l'audace du désespoir fait cracher à ses canons la mitraille, les bombes, les boulets, la fumée, le feu, la poudre, contre ses méprisables ennemis, et ne les blesse ni ne les épouvante, leurs barques rasant les eaux, les mettant au-dessous du fer qui déchire l'air au-dessus de leurs têtes. Le vaisseau au contraire reçoit à bout portant les décharges meurtrières des corsaires, qui percent ses flancs, rompent ses mâts, brisent le gouvernail, mettent tout à feu et à sang. Prête d'éclater, la poudrière ne laisse aux nautoniers que l'alternative, ou de périr dans un embrasement, ou de se précipiter dans les flots pour se livrer à leurs féroces ennemis. Ils prennent ce dernier parti. Polydore brûle ses dépêches, et l'un des premiers il nage du

côté de ses agresseurs, moins pour se soustraire à une mort qu'il croit inévitable que pour tenter de fléchir en faveur des matelots épouvantés la cruauté d'un ennemi terrible. On le recueille, on reçoit aussi les malheureux qui surnagent, on leur donne à tous, dès leur entrée dans les barques corsairiennes, des chaînes. Soudain les forbans s'élancent vers le bâtiment pour s'en emparer, le mettre au pillage..... Trompeuse espérance! Au moment où plusieurs montent à l'abordage, il saute en un million d'éclats, disparaît épars; partie des débris s'engloutit au fond des ondes, partie vogue à flot au gré des vents.

Déçus dans leur attente criminelle, les forbans accusent l'équipage d'avoir incendié son vaisseau, menaçent le capitaine, les officiers qu'ils ont capturés, Polydore lui-même, d'exercer contre eux toute leur vengeance. La qualité d'Américains dévolue par le droit de naissance aux malheureux nautoniers est la plus triste recommandation qu'ils puissent avoir, car toujours les peuples d'Amérique furent la terreur des brigands qui infestent les mers pour courir sus aux vaisseaux, les désarmer, les dépouiller. Cependant à la voix de Polydore qui leur apprend son origine, leur fait comprendre qu'il n'est que passager,

et que ce sont eux-mêmes qui ont lancé sur le vaisseau le feu qui l'a consumé, leur irritation se calme, sans que pour cela ils relâchent rien de leur rigueur extrême envers les prisonniers qu'ils retiennent serrés dans d'horribles liens. Eh ! quoi de bon à prétendre de tels gens ? Ennemis de l'humanité, leur métier est de vivre de brigandages. Est-ce donc que les nations policées tarderont encore à faire une battue sur terre pour chasser de leurs repaires, lors qu'ils y sont rentrés, ces vils assassins, ces bandes de voleurs? Est-ce qu'elles n'ordonneront pas d'un commun accord à leurs escadres de voguer pour anéantir sur mer l'affreuse piraterie? Il est temps que justice soit faite de ces monstres à formes humaines, qui n'ont ni foi, ni Dieu, ni feu, ni loi ; qui ont la lâcheté de ne respecter ni femmes, ni enfans. Pour obtenir des résultats satisfaisans, il faudrait fonder sur les côtes de tous les pays habités par des peuples barbares de grands établissemens politiques et de commerce, s'aider réciproquement à les maintenir, à les consolider, et répandre dans l'intérieur des terres la civilisation à flots, y allumer le flambeau de la philosophie pour dissiper l'abjection et l'ignorance, filles des ténèbres, qui exercent en ces lieux leur triste

empire. Les peuples incivilisés deviendraient, en recevant l'exemple du travail, des leçons de probité et d'honneur, en acquérant des connaissances dans les sciences et les arts, industrieux, dociles aux lois, probes et reconnaissans!

La flottille après avoir erré long-temps sur les mers porte les captifs sur des plages lointaines, ou les forbans les vendent à l'encan, dans des marchés publics, à des trafiqueurs de chair humaine. Séparé de ses compagnons, Polydore est mené dans une île dont les habitans paient fort cher les jeunes hommes bien constitués, bien proportionnés, auxquels la nature a départi des forces robustes. L'esclavage ou une vie mercenaire sont les seules perspectives qu'il semble avoir devant les yeux! « Quoi! se dit-il, ne pas revoir Honorine, ne plus lui parler; ne jamais presser contre mon cœur l'enfant qu'elle doit mettre au monde; vivre dans la misère et l'abjection.... O idée sanglante et cruelle! » Marâtre nature, il t'accuse, il t'exprime ses doléances, toi qui as fait germer dans la tête des citoyens de vastes projets, riches d'un avenir brillant, et dénués d'un bonheur présent! Plus l'homme possède de biens, d'honneurs, de dignités, plus il est tourmenté de l'ambition dévorante

d'en acquérir d'autres. Qu'importe d'être possesseur d'une province, si les revenus d'une métairie suffisent pour entretenir l'aisance de la vie? Qu'importe que l'on ait dans son grenier tous les blés de la Brie, si l'on ne peut en dépenser que la millionnième partie? Qu'importe d'être prince, duc, chargé de cordons, de rubans, si rien de cela n'ajoute à l'éclat des vertus, à celui du mérite? Celui qui ne sait pas borner ses désirs manque souvent de tout au milieu de l'abondance, se crée mille besoins, des inquiétudes, trouble son repos, répudie de son cœur le calme, le bonheur. O que l'homme qui s'accommode d'une médiocre aisance, d'une vie modeste, est bien plus sage!

C'est à défricher la terre, à creuser des mines que le maître de Polydore l'emploie. A l'épreuve des coups les plus violens du sort, il ne s'abat pas dans son nouveau malheur, au contraire, il se relève, en l'acceptant comme un autre avertissement du ciel, une leçon d'expérience. Et à quoi lui servirait de manifester ses regrets, ses dépits, ses ennuis, ses affections, ses vœux? Retournerait-il plus tôt à Honorine, ou Honorine viendrait-elle plus tôt à lui? L'aimerait-il davantage ou serait-

il plus aimé d'elle? Dieux, quelle plage il habite! Il la reconnaît, c'est une île voisine de celle où il a régné, implanté la civilisation. Son nom a retenti en ces contrées, y est l'objet de la vénération. Il n'a plus qu'à le proclamer pour être libre, être le chef s'il lui plaît de ceux dont il est l'esclave. Ne croyant pas devoir de sitôt adopter ce parti, il continue de subir sa destinée, moins pour lui que pour servir d'exemple aux autres hommes, et lorsque, épuisé de fatigues, il n'y peut plus tenir, il supplie son maître d'être humain, de le rendre à la liberté, afin de réparer ses forces abattues. Vaines sollicitations, prières stériles, importunes! Pressé par la nécessité, il dit enfin qui il est. Soudain l'insulaire change son attitude, s'étonne, et les peuplades qui apprennent cette nouvelle accourent de tous côtés pour voir leur ancien bienfaiteur, leur ancien hôte, le saluer, s'humilier à ses pieds. O hommes! pourquoi tant de dureté envers des infortunés, de pusillanimité, de flagorneries, de fausses complaisances envers d'autres que le destin a élevés? Est-ce que le ciel ne vous a pas appris que vous êtes égaux, que vous devez vous aimer, vous protéger, être compatissans les uns envers les autres?

Vous forgez vous-mêmes les fers qui vous pèsent alternativement, dont vous n'êtes entièrement déchargés qu'au tombeau!....

Polydore demande qu'on le transporte dans son ancienne île qu'il promit, en la quittant, de revenir visiter, et il est obéi. C'est ainsi que le malheur hâte souvent l'exécution des projets humains; que tel qui veut fuir la destinée la rencontre à l'heure où il s'en croit éloigné. Au bruit qu'il est descendu dans l'île, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfans accourent au-devant lui, le viennent reconnaître avec acclamation. Plusieurs le haranguent, le surnomment leur libérateur, le conjurent de prendre les armes, de se mettre à la tête d'un grand mouvement pour les délivrer de la tyrannie d'un prince cruel, qui, au mépris des lois, s'est emparé de l'autorité souveraine, multiplie ses plaisirs en faisant décapiter les citoyens qui lui portent ombrage. Il répond qu'il est prêt à verser son sang pour détruire tout pouvoir extra-légal, mais qu'avant de tirer l'épée il doit lui être démontré que la constitution a été violée, la volonté générale du peuple méprisée. Malheureusement il est trop vrai que l'empereur règne en tyran; que la nation n'élit plus les représentans; qu'elle est muselée, abâtardie, gênée

jusque dans ses croyances. Il pense donc que ce prince a honteusement faussé ses sermens, commis, en se parjurant, le plus grand des crimes; que c'est un devoir sacré de le détrôner, de le traduire en jugement, de lui faire application des lois avec la dernière sévérité. Pour arriver à ce but, il conseille de méconnaître son autorité, de lui refuser hommes et subsides, d'opposer la force à la force, de se tenir toujours armé afin de ne pas se laisser prévenir, de le harceler avec constance.

Polydore organise secrètement l'attaque, rassemble un grand nombre de soldats disposés à marcher au premier signal, et ne sachant pas combien de temps il sera retenu dans cette guerre, il dépêche un officier d'ordonnance aux États-Unis, à qui il confie des dépêches pour Washington, par lesquelles il instruit ce citoyen des circonstances qui l'ont empêché de remplir la mission dont il était chargé, et donne à Honorine de ses nouvelles en lui annonçant son retour immédiat dès que les événemens ne le retiendront plus dans les lieux qu'il habite. L'usurpateur, nommé Abdala, servait sous Polydore lorsque celui-ci commandait en chef l'armée insulaire. Cet homme, doué d'une grande valeur dans les combats, d'un esprit supérieur, d'une acti-

vité peu commune, ayant en outre le talent de bien parler, le commandement facile, un maintien noble, dissimule sous ses dehors brillans ses cruautés, ses perfidies, son caractère sanguinaire, mais les habitans de l'île, muletés par ses ordres tyranniques, le regardent comme un fléau de l'humanité, une plaie qui infecte la nation, lui qui aurait pu en être l'un des ornemens.

Averti par ses espions de ce qui se passe, Abdala fait d'immenses préparatifs de défense, promet grandes récompenses à ses partisans, menace les autres d'un châtiment terrible, ordonne aux étrangers de sortir sans délai de l'île, aux indigènes de leur courir sus, de les arrêter, de les livrer à l'autorité. N'ignorant pas que la philantropie de Polydore, sa réputation de capitaine, d'administrateur habile, de négociateur modéré, lui ont conquis sur les masses un pouvoir exorbitant, pouvoir que les baïonnettes sont impuissantes pour renverser, il met à prix la tête de ce redoutable antagoniste. Au bruit qu'il est proscrit par un arrêt du despote, enflammé de rage, Polydore n'hésite plus à se montrer à découvert, à crier aux armes, à relever l'étendard national, à le présenter flottant à tous les citoyens. L'appel qu'il leur fait les subjugue;

les plus généreux viennent se ranger sous leurs anciens drapeaux. En vain le tyran veut arrêter la désertion dans ses rangs, ordonne de trancher un grand nombre de têtes, organise la terreur, harangue, tout écumant de colère, ses combattans, tous l'abandonnent, tournent leurs armes contre lui. Eh! pourquoi des exécutions inouies glaceraient-elles de nobles cœurs, les empêcheraient-ils d'aimer le beau, de conspirer le retour des droits de l'homme usurpés?

Vaincu sans avoir combattu, Abdala résout de se donner une mort volontaire, afin d'éviter la juste punition que pourraient lui infliger ceux qu'il a humiliés si audacieusement, vexés d'une manière monstrueuse, si, après un combat qui lui serait funeste, il tombait entre leurs mains. Mais avant de mourir, il ordonne à ses esclaves de tuer ses maîtresses, ses femmes, ses enfans, même son cheval de bataille, ne voulant pas qu'aucun de ces objets devienne la proie de ses vainqueurs, survive à sa défaite, à sa honte. Il préside lui-même à cette exécution affreuse, enfonce de sa propre main le poignard dans le sein d'une jeune fille qu'il aimait éperdument; et après tous ces meurtres, il s'ouvre les veines, expire noyé dans son sang.

La mort d'Abdala cause une joie générale, on illumine, les citoyens se félicitent de cet événement heureux, la liberté, l'ordre public reprennent leur empire. L'ancienne constitution est remise en vigueur. Il n'y a plus que les hommes intègres, dont l'esprit est cultivé, le talent supérieur, qui aient le juste espoir d'être promus aux emplois. L'état a péri par la faiblesse, l'incapacité, la déloyauté de plusieurs gouvernans que la cabale avait élevés. C'est un malheur public que les rênes d'un empire soient tenues par des mains vacillantes, maladroites, ou perfides! Les gens faibles sont toujours dangereux, car n'étant pas assez l'objet des méfiances ils immolent sans opposition, sans même le vouloir, le parti le moins nombreux en se rangeant, en toute occurrence, du côté du plus fort. Qu'ils sont méprisables ces magistrats qui promettent au chef de l'état services absolus, obéissance passive, et au peuple de résister fermement aux ordres illégaux de l'autorité! Ces mauvais citoyens ont quelquefois l'impudeur de prôner eux-mêmes leurs actions auprès du parti qui triomphe, et si ce parti ne peut se maintenir, de se vanter tout bas d'avoir contribué à le culbuter, en servant sourdement les intérêts de ses ennemis, et de se faire ainsi

un titre de leur trahison! Ils sont de toutes les opinions, les trouvent également bonnes, s'accommodent très-bien de toutes, et par cela, n'ont aucune fixité de principes, excepté celle de travailler à obtenir des emplois, des salaires, des honneurs. Mieux vaudrait voir une troupe d'incendiaires parcourir les campagnes une torche à la main que tels gens au pouvoir!

Promu au généralat après avoir refusé l'honneur du premier rang, Polydore ne remet l'épée dans le fourreau que lorsqu'il a vaincu les partisans de l'usurpateur qui ont tenté des soulèvemens, les a forcés de s'enfuir à travers les ondes, a banni de l'empire républicain, le despotisme, la tyrannie, la corruption. C'est un beau spectacle que la confiance renaisse subitement du gouvernement aux administrés, des administrés au gouvernement; que l'état et les citoyens confondent en quelque sorte leurs droits et leurs charges! Relevée de ses ruines la république réapparaît tout éclatante; le noble désintéressement, la haute aptitude des législateurs, ceux des premiers fonctionnaires, assurent une existence durable à l'empire restauré.

Polydore conseille au gouvernement de faire raser le superbe palais d'Abdala, riche de ce que l'île a de plus précieux, de plus beau; car,

asile d'un luxe effréné, de l'opulence vaniteuse, de l'indolence, de la mollesse, des plaisirs lascifs, cette demeure pourrait offrir à l'empereur les moyens de mener une vie efféminée, licencieuse, à laquelle les grands ont trop de propension. Celui-ci est obligé, par un décret législatif, de n'habiter qu'une simple maison, dont rien n'indique une résidence impériale. Les lois n'accordent qu'un traitement modique au magistrat qui gouverne : aucune liste civile, car les trésors de l'état, versés ainsi à profusion aux mains de celui qui en est le chef, sous prétexte qu'il doit soutenir la dignité impériale, réparer de grandes infortunes, donner des encouragemens secrets, ne sont souvent employés qu'à payer des esclaves, à corrompre les citoyens, à enrichir le prince. C'est à la nation de se représenter elle-même, de dispenser ses largesses ! Il est interdit à l'empereur d'acheter pendant son règne des biens particuliers, et si, ce règne achevé, il en achète, le premier citoyen peut le traduire devant le tribunal suprême, afin qu'il rende compte d'où lui viennent les capitaux qu'il emploie. Si l'ex-prince n'a pas pour lui des documens pour compléter sa preuve, ses acquisitions demeurent

à l'état ; il est condamné à une peine grave, s'il est déclaré coupable de concussion.

Obligé de repartir pour retourner à son épouse abandonnée aux transes de l'incertitude, aux larmes du désespoir, Polydore fait ses adieux aux hôtes nombreux qui l'ont si bien accueilli; leur recommande un respect inviolable aux lois constitutionnelles, de ne jamais s'écarter des principes d'ordre, de modération, de justice qu'il leur a posés, surtout de ne point confier l'autorité aux hommes vils ou incapables, à ceux dont les opinions sont toujours flottantes ou exagérées.

Soudain il entre dans le vaisseau qui doit le reporter aux Etats-Unis. O qu'il lui tarde de se retrouver auprès d'Honorine ! Ce bonheur ne lui est pas réservé de sitôt. Informée des désastres du bateau que montait Polydore, Honorine n'a pu rester en Amérique, lieux pour elle de douleur où elle croyait vivre heureuse, et s'est mise à voguer vers l'ancienne Hespérie, terre nourricière, féconde en grandes richesses, en glorieux souvenirs, où son époux, si les bruits parvenus jusqu'à elle sont vrais, doit résider. A peine éloignée de quelques milles du rivage, le bateau sur lequel elle naviguait a été attaqué, capturé

aussi par des corsaires. O désespoir! Elle, tout l'équipage, ont subi le traitement des esclaves! Elle a conjuré ses maîtres, au nom du ciel, au nom de la terre, de ne point la déshonorer, d'avoir pitié de sa situation, de l'enfant qu'elle portait dans son sein, leur a réitéré ses prières avec des accens si touchans, que les brigands, amateurs de crimes raffinés, ont décidé de ne pas l'insulter, sans cependant consentir à ce qu'elle fût libre. Relâchés dans une île, ils l'ont vendue à un eunuque, pour le sérail d'un empereur où cet hôte l'a menée.

Pendant le cours de ce dernier voyage, elle a mit au monde un fils, bien conformé, très-sain, à qui elle a donné le nom d'Anténor. Dieux! quelle joie, quel plaisir tendre d'être mère! quelle douce sensibilité la maternité apporte avec elle! O Honorine! c'est à toi de nourrir ton fils, de donner à son enfance les premiers soins, les plus minutieuses attentions! Tu méconnaîtrais tes devoirs de mère si tu l'exposais aux injures d'une marâtre, à ses vexations, à sa tyrannie, à sa négligence, à ses caprices mercenaires. La nature t'ayant départi le précieux droit de gouverner ton enfant, tu ne dois pas aliéner cet honneur, que tu voudrais avoir si elle te l'avait refusé. Mais peut-être que ce doux fruit te sera en-

levé ! O mère infortunée !... Et toi, malheureux enfant, tu ne connaîtras peut-être jamais les auteurs de tes jours !... Si, si, ton père surveillera tes premiers ans, ta mère te portera sur son cœur !

Honorine a mesuré l'étendue de ses obligations ; elle sait les remplir autant que le temps, lescirconstances le lui permettent. Souvent elle tient son enfant pendu à la mamelle lui laisse aller, avec un mol abandon, en le regardant d'un œil attentif, un lait délicieux qu'il savoure. Elle l'entretient toujours dans une grande propreté, bien frais, ne le contraint jamais, afin qu'il puisse remuer ses mains, ses pieds, son corps, se tourner, se retourner, empêcher ainsi les engourdissemens de saisir ses faibles membres.

Conduite à Merakasch, capitale de l'empire de Maroc, où brillent encore de nombreuses mosquées, dont l'une portait sur ses minarets quatre pommes d'or qu'on disait enchantées, elle s'intéresse par sa modestie, son air de grandeur, son air résigné, les cœurs les plus farouches. L'eunuque annonce avec empressement à l'empereur qu'il a fait l'achat d'une belle esclave, digne d'être admise au sérail... C'est bonne fortune pour le prince ! Il ordonne qu'on lui amène la cap-

tive, désirant la voir, l'entretenir. Incontinent Honorine lui est présentée; elle le salue avec grâce, mais sans lui sourire. « Tu es séduisante, lui dit-il, tu seras sultane, je veux qu'on t'obéisse... » Et il lui jette le mouchoir! Au moment qu'il lui parle en ces mots, il repose étendu sur des coussins moelleux, ayant près de lui une coupe d'agate, et il aspire dans une grande pipe d'ambre et de topaze, si lourde de riches ornemens que deux esclaves suffisent à peine pour la porter, des feuilles énivrantes de l'Arabie. Interdite, Honorine répond en frissonnant : « Seigneur, je suis épouse et mère; je me dois à moi-même, à mon époux, à mon fils. — Esclave, répond le sultan, serais-tu rebelle aux volontés de l'empereur?... Saches bien que j'honore celle à qui je lance un regard!... Saches qu'il n'y a au-dessus de moi que le grand seigneur et Mahomet! Rien ne peut justifier ton audace, ta résistance à mes volontés, à mes ordres suprêmes; ne me fais pas te le redire! — Seigneur, je n'ignore pas votre puissance, et vous, vous ignorez qui je suis. Si le sort a voulu qu'en parcourant les mers pour retrouver mon époux, je devienne captive, je n'en ai que plus de droits à la générosité d'un noble cœur, à celle d'une belle ame. Vous vous re-

procheriez, seigneur, d'aggraver les maux d'une infortunée, seule, sans défense. »

Elle dit. Le sultan s'apaise, et quand Honorine lui est connue, il commande aux eunuques qui le servent de respecter cette captive, de l'honorer un peu plus qu'on n'honore une sultane. Qu'est-ce donc que ce mélange de brutalité et de grandeur ? N'est-ce point à une éducation mauvaise, à des usages barbares, nés du despotisme et de la flatterie, qu'il faut attribuer ce qui est mal en un prince, et à la noblesse de son caractère ce qui est bien ? La bonne éducation apprend à mettre dans les manières beaucoup de politesse, dans les mœurs une grande franchise, dans les vertus un certain apparat, qui rendent le commerce de la vie agréable. C'est elle qui tempère la fougue des passions, et fait souvent un grand homme de celui qui, sans elle, serait devenu peut-être un grand scélérat ! C'est elle qui dissipe les aberrations de l'esprit humain. Cependant si un beau caractère s'abaisse à des turpitudes, il est rare qu'il ne se relève dès aussitôt qu'il tombe.

La sultan est homme d'une trempe peu commune, quoique déjà énervé par les plaisirs de la table et ceux du sérail. Ses affections sont nulles parce qu'elles sont trop multi-

pliées. Que lui importent l'amour et l'amitié ? Epoux de plusieurs femmes, il ne peut se livrer avec chacune d'elles aux doux épanchemens des cœurs qui s'aiment, s'estiment. Libre de répudier ses sultanes, il est par rapport à elles un maître absolu, et par rapport à lui elles sont faibles esclaves plutôt que dignes épouses. Il se méfie d'elles autant qu'elles le craignent, qu'elles se méfient de lui. Les palais des empereurs mahométans sont des arsenaux d'intrigues, d'orgueil, de bassesses, de crimes! La fierté de tels maîtres qui parodient la majesté divine cesserait bientôt d'être humiliante, si les femmes osaient exiger des égards pour prix des faveurs qu'elles accordent... Que serait-ce si toujours elles voulaient être respectées?

Honorine est un exemple de l'empire que peut exercer une femme, forte de sa vertu, de sa tendresse pour son époux et son fils !

Comblée de biens, elle se retire dans une maison de plaisance appartenant au sultan, située non loin du mont Atlas, d'où elle informe sur le sort de Polydore, en attendant son proche départ pour l'Italie. Ces lieux sont peuplés de Juifs et de Maures. O que ceux-ci ont une haute idée d'eux-mêmes, de leur pays, de leur religion ! O que ceux-là sont obséquieux, plats et rampans! Jalouse de con-

naître ces peuples, Honorine s'enquiert de ce qu'ils sont : « Les Juifs, lui dit-on, sont industrieux, adroits, avides de richesses, exploitent le commerce, en se soumettant aux plus viles humiliations. Ils consentent volontiers à passer nu-pieds auprès des mosquées, à n'apprendre jamais l'arabe, se reconnaissant indignes de lire le Koran, à se laisser maltraiter par un Maure dans leurs synagogues, à souffrir les injures de la populace qui les assomme dans les rues, à laquelle ils demandent humblement pardon, quoique ignominieusement outragés. Ils regarderaient comme une offense envers un Maure de condition de monter à cheval ou de croiser les jambes en sa présence. S'ils travaillent pour la cour, ils s'estiment heureux de ne perdre que leur salaire ; si l'ouvrage est défectueux, ils souffrent qu'on leur arrache la barbe poil à poil. Jamais ils ne se permettent de frapper un Arabe, même dans le cas légitime de défense, car la peine qu'ils auraient encourue, peine qu'on ne manquerait pas de leur infliger, serait le dernier supplice : ce supplice est d'être pendu la tête en bas, au haut d'une potence, ou d'être empalé, ou d'être jeté, comme Daniel, dans une fosse aux lions. Il est interdit à leurs femmes de porter des habits verts, ou

un voile qui leur couvre entièrement le visage.

» Les Maures, au contraire, affectent une fierté dédaigneuse, marchent d'un pas toujours assuré, la tête haute, l'œil étincelant. Si on les en croit, leur patrie est la plus belle de l'univers, leur religion est la meilleure. Bouffis de leur orgueil, ils appellent barbares les peuples qui ne suivent pas les bannières de l'islamisme. Ces hommes soupçonneux, cruels, perfides, supportent avec une incroyable constance le joug du sultan, qui les opprime, les vexe, les dépouille de leurs trésors. Jamais ils ne s'opposent à la volonté de ce maître ombrageux, à qui ils se font gloire d'obéir en esclaves. Ils n'ont que trois vertus qui les recommandent, celles d'endurer, sans proférer une seule plainte, les pertes, les souffrances, d'espérer toujours dans un avenir meilleur, de n'admettre aucune distinction fondée sur la naissance. »

Honorine quitte, après un séjour de courte durée, les états de l'empereur de Maroc, emmenant avec elle son fils, se remet à voguer vers l'Italie, où elle espère retrouver Polydore. Les destins n'ont pas décidé encore de ne la plus poursuivre ; elle doit long-temps voguer au

gré des eaux, errer à l'aventure sur la plaine des ondes!

Pendant qu'elle laboure les flots, Polydore passe en Amérique, ignorant son éloignement de cette terre, où en partant il l'avait laissée. N'ayant pas rencontré de vaisseau qui lui ait donné des nouvelles d'Honorine, il va droit à Washington. C'est dans cette cité qu'il apprend qu'en proie à la douleur, elle s'est embarquée pour se rendre en Italie, où, d'après les avis qu'elle reçut, le sort avait dû rejeter son époux.

L'honneur ne le retenant plus en ces lieux, il prend congé de ses amis, se remet en mer, fait voile pour les contrées qui doivent être témoins des soupirs de son épouse chérie.

LIVRE XVI.

Jupiter roule la destinée des humains. Dans l'exil, ils doivent mettre à profit leur temps, se fortifier contre le malheur, et saisir avec avidité l'occasion d'acquérir de la gloire.

XVI.

Polydore navigue dans le Tibre, débarque dans Rome. Il est bien beau le ciel azuré de l'Italie! Que de sites enchanteurs il anime! Il semble que le climat de ce pays porte les hommes à l'amour de la gloire, autant qu'il favorise l'olivier, l'oranger, le myrte, le laurier, l'aloës, le palmier, les pampres dont les rameaux flexibles s'enlacent aux peupliers. La structure de cette contrée heureuse offre un spectacle imposant : ici s'élèvent de hautes montagnes, sur le versant desquelles croisent de grands arbres, des arbustes, des arbrisseaux, des céréales de mille espèces; là se présentent des caps qui s'enfoncent dans la mer; ailleurs ce sont des plaines fertiles sillonnées de larges

rivières, qui séparent les prairies des terres fendues par le soc. O grande et majestueuse patrie, berceau des sciences et des arts, berceau des hommes illustres, que de souvenirs classiques tu renfermes dans ton sein!

Rome, autrefois le type de la grandeur, n'a plus guère que son nom antique et vénéré, quelques monumens ravagés par le temps, son gouvernement papal, qui la distinguent. On dirait que la Rome moderne recouvre la ville des empereurs! La roche Tarpéienne, célèbre par la mort de plusieurs citoyens précipités de son sommet, élevée à une grande distance du sol, offre à peine aujourd'hui, à partir de sa base, quinze coudées de hauteur, et le faîte du temple, bâti au lieu ou Rémus et Romulus furent allaités par une louve, est juste au niveau du pavé d'une petite église édifiée au pied du Mont-Palatin. C'est chose extraordinaire que cette ville ait voulu se redonner de l'éclat en se haussant sur ses vieux décombres!

Située au milieu d'une vaste plaine qui s'étend depuis le Tibre jusqu'aux Apennins, son aspect ne laisse pas d'être majestueux encore. Cependant l'observateur reconnaît difficilement en elle la capitale de l'empire romain, d'où partaient souvent des ordres sévères, donnés à une foule de rois trop empressés d'o-

béir ; peu de traces lui annoncent qu'elle fut habitée jadis par des dieux, des héros !

Vainement Polydore cherche Honorine en ces lieux, vainement il s'informe si elle n'est point descendue en Italie : personne ne l'a vue, ne la connaît, ne sait ses malheurs. Agité d'un trouble que son anxiété redouble, il s'imagine que son épouse est une pauvre captive, ou qu'elle n'habite plus parmi les vivans... Il supporte des instans cruels !... O tendre Honorine, reviens donc recevoir un regard de ton époux, approcher de sa main badine ta jolie taille élégamment dessinée, lui présenter le petit Anténor !

Pendant son séjour dans la ville sainte, il met à profit ses momens, enrichit son esprit de connaissances variées, exalte son ame par de belles contemplations, nourrit son sentiment de douces et touchantes émotions. Il visite cette cité, ses monumens, ce qu'elle a de plus grand de plus noble. L'objet qui lui paraît attester le mieux l'ancienne grandeur romaine est le Parthénon, temple magnifique, où brille la topaze, édifié par les soins d'Agrippa en l'honneur de tous les dieux protecteurs de la patrie, destiné maintenant au culte des chrétiens, à cacher les cendres des grands hommes. Il voit à la place des statues des dieux les

tombeaux des Raphaël, des Annibal Carrache, les bustes des Paladio, des Vinkelmann, des le Poussin : honneur au clergé qui sait rendre hommage au talent!

Il visite le Colisée, autre monument gigantesque, commencé par Vespasien, achevé par Titus, destiné principalement aux combats d'animaux, aux luttes des gladiateurs. Son arène devenait de temps en temps une petite mer d'environ vingt pieds de profondeur, sur laquelle on donnait, en des jours de cérémonies, au peuple romain, le spectacle d'un combat naval. Cette enceinte, où périrent tant d'êtres, est ornée à présent d'une grande croix, qui s'élève au milieu, de quinze autels dressés aux côtés en l'honneur des martyrs. Vu à la clarté de l'astre des nuits, le Colisée produit par son bel amphithéâtre un effet magique, à tel point, que l'on croit apercevoir les ombres des gladiateurs qui sortent de ses sombres vomitoires.

Il visite le Vatican, le palais Quirinal, résidences du pape, celui-ci d'été, celui-là d'hiver. Le Vatican, bâti sur l'emplacement du palais de Néron, lui offre des beautés réelles. Contenant plus de douze cents appartemens d'une vaste dimension, plus de deux cents escaliers pour y arriver, entouré de vingt cours,

rempli de tableaux, de statues, de soieries, de marbres, de mosaïques, d'objets d'une richesse éclatante, ce palais n'est pas seulement l'image d'une petite ville, mais encore celle des habitations les plus magnifiques des potentats qui ruinent par leur luxe, leur somptuosité, la fortune des sujets assez fous pour la leur confier. C'est le Vatican qui contient la fameuse chapelle Sixtine, dont les décorations éblouissent la vue. C'est de là que sortent les orages qui noircissent souvent l'horizon politique, la foudre qui fulmine les citoyens, l'épée qui a brisé des sceptres!

La beauté intérieure du palais Quirinal, ses jardins spacieux, ses vues, en font une demeure plus superbe que le Vatican..... Tout en ces lieux est luxe, opulence. *O vanitas vanitatum!!!*

L'église Saint-Pierre, dans laquelle brillent les productions gigantesques de l'art, des tableaux d'une hauteur démesurée, des statues colossales, des autels, des lampes, des flambeaux, des orgues, tout ce qui peut être un attirail pompeux, lui paraît le plus magnifique des monumens de la chrétienté. Il observe que la plus grande statue, celle du patron, faite du bronze qui représentait Jupiter Capitolin, a l'orteil du pied droit usé à force

de baisers des fidèles. On dit que le corps de ce saint repose devant le maître-autel, dans une église souterraine! O que son étonnement est grand lorsqu'il apprend que dans cette basilique on brûle, en certaines fêtes de l'année, pour plus de soixante mille francs de bougies, en l'honneur de Dieu, des saints, de la Vierge! Quelle profusion parmi un peuple pauvre!

De là il se rend au Capitole, mais ce n'est plus cette montagne où les héros de la république, ceux de l'empire, allaient porter des actions de grâces à Jupiter-Tonnant, dans un temple auprès duquel était le Tabularium, lieu sacré qui renfermait les décrets du sénat, inscrits avec le burin sur des tables de bronze; ce n'est qu'une petite colline au haut de laquelle surgit un modeste hôtel destiné aux officiers municipaux. Il monte au Capitole par un escalier bordé de balustrades ornées, au bas, de deux lions de basalte qui jettent l'eau par la gueule, au sommet de deux groupes, l'un représentant Castor, l'autre Pollux, tenant chacun un cheval par la bride. Il voit, des fenètres de cet édifice, le Campo Vaccino, vaste place, couverte de ruines, autrefois le Forum Romanum, d'où la voix éloquente de Cicéron révéla aux Romains la conjuration de

Catilina, place où ceux-ci se rassemblaient pour participer aux affaires de l'état, devenue aujourd'hui un champ de foire, où les marchands vendent leurs bestiaux. Plus loin il voit une petite mare où les canards vont barboter : c'est le gouffre de Curtius ; ce lieu lui rappelle le dévouement patriotique de ce généreux Romain, qui sacrifia volontairement sa vie au salut de sa patrie. A quelques toises de ce gouffre, il aperçoit, sur les bords du Tibre, le château Saint-Ange, qui recouvre le tombeau d'Adrien.

Il visite la grotte où Numa s'entretenait avec la nymphe Égérie, la fontaine où ils se miraient ensemble dans une onde claire, les ruines de Tusculum, où César, Cicéron et Crassus, fuyaient le bruit des villes, allaient se livrer à un doux repos, rafraîchir leur imagination, retremper leurs esprits, donner à leurs méditations un plus libre essor. « Justes dieux ! s'écrie-t-il, voilà donc les restes de l'orgueilleuse maîtresse du monde ! Peuple romain, toi qui souffris la tyrannie de Sylla, ses cruautés effroyables, peut-être as-tu mérité ta destinée ! »

Rome, telle qu'il la voit, s'attribue pour empire l'univers, pour domaine tout le globe. Le prêtre qui la gouverne, ceint d'une triple

couronne, se dit le représentant du roi des rois, et, ce qui est contradictoire, le serviteur des serviteurs de Dieu. Non, non, ce n'est pas à la tiare qu'il appartient de dicter des lois aux nations ! Comment le pape dirigerait-il le pouvoir temporel ? Chef d'un ministère de paix, il s'éloignerait de son but, manquerait à ses devoirs s'il se jetait au sein des troubles qui souvent bouleversent les empires, s'il prononçait les arrêts de la justice humaine, qui punissent le crime par le sang des coupables ; son influence théocratique doit se borner aux préceptes, aux bons exemples !

Étonné à l'aspect presque lugubre que lui offrent plusieurs quartiers de cette cité antique, Polydore demande à un citoyen, nommé Fernando, dont il a fait la connaissance, chez lequel il vit, à quelle cause les Romains attribuent une semblable monotonie ?

« Au clergé, à la dévotion de mes compatriotes, répond celui-ci. Comment voulez-vous qu'elle ne soit pas triste, ayant dans son sein des nuées de religieux qui errent çà et là dans les rues, absorbent ce qu'elle a de meilleur ? Comment les citoyens ne seraient-ils pas devenus indolens, eux qui se sont soumis à un régime quasi monacal ? Les sciences, les arts commencent de sommeiller dans Rome ;

et, si les choses ne changent bientôt, le calme des plaines règnera dans ses murs. Elle se ranime seulement au temps du carnaval par les nombreuses mascarades dont elle est le théâtre. Ce sont des jours de folie, qui rappellent en partie la fête que les Romains célébraient tous les ans en l'honneur de Cérès cherchant sa fille Proserpine, en partie les lupercales ! Bien des fois j'ai vu des pieux abbés, des graves magistrats, se couvrir d'un beau masque, courir gaiement les aventures, persuadés que les privations du carême, les pénitences, les prières, réparent facilement quelques momens d'erreur. Je les ai vu serrer la main avec complaisance à des dames du meilleur ton, qui, déguisées, s'approchaient gracieusement de ces galans pour les intriguer; mais après ces saturnales, elle retombe dans la tristesse, l'abattement.

— Je ne conçois pas, reprend Polydore, que tant de légèreté puisse s'allier avec les pratiques religieuses. Si l'on ne m'a trompé, le clergé pousse le rigorisme jusqu'à faire frapper de la main du bourreau celui qui a manqué de respect à la religion, le restaurateur qui a servi, dans les jours d'abstinence, à un chrétien ou à un juif, à un mahométan ou à un quaker, des mets réputés gras?

— Ces vérités ne sont que générales, répart Fernando. Il n'y a aucun pays où les étrangers soient plus libres, quant à leurs croyances, que dans le siége de la catholicité. Cette liberté est si peu limitée, que le citoyen qui n'est pas sujet du pape peut impunément passer à côté du saint Viatique sans se découvrir. Les aubains, qui meurent sans confession, qu'ils aient ou non refusé les sacremens; l'athée, les protestans, les rabbins, tous les autres, quelle que soit leur religion, ont droit aux honneurs des défunts, et ces honneurs leur sont prodigués avec empressement, au prix, il est vrai, d'une rétribution pécuniaire, fixée à un taux peu modique. Les Romains ne jouissent pas, j'en conviens, d'une faveur semblable; ils sont tenus, par la loi, de se conformer aux règles de l'église; mais ils est avec le ciel des accommodemens. Ainsi, moyennant une somme d'argent, ils peuvent s'en dispenser, et s'ils ont obtenu une dispense on ne les met point à l'index, on ne les fait pas figurer sur le livre des excommuniés, on ne leur inflige pas une peine arbitraire, peine d'autant plus à redouter qu'elle est prononcée par des fanatiques qui froissent toutes les convenances pour, dans leur zèle outré, arriver à un but qu'ils croient saint.

— Ainsi, dit Polydore, à Rome, l'argent est le grand mobile des actions humaines?

— Oui, assurément, continue Fernando. L'avarice des prêtres est sordide : on se plaint à juste titre de leurs gros bénéfices, levés au détriment des pères de famille, à celui d'une foule de malheureux. Ces hommes sacrés blâment hautement l'usure, et ils se livrent par des moyens détournés à la plus cruelle. Célibataires, ils placent leur argent en viager à un taux énorme; et parce que les avantages et les pertes sont subordonnés à un événement incertain, ils s'imaginent pallier, en autorisant ce prêt, leur conduite répréhensible, comme si un délit commis par l'homme qui a le pouvoir en main n'était pas, aux yeux de la morale, toujours un délit. Le négoce ne leur est pas non plus indifférent, surtout aux cardinaux. Ces princes de l'église trafiquent sous des noms empruntés des denrées de première nécessité; et si des simples particuliers ont la témérité de vouloir exercer cette industrie pour leur compte, il est rare qu'ils n'aient pas à s'en repentir par tous les genres de vexations qu'ils éprouvent. Afin de favoriser ces cosmopolites, d'empêcher la concurrence, on met à l'amende le méchant boulanger, le pauvre épicier, qui vendent au-dessous de la taxe. A

Rome, comme vous le voyez, la suprême loi n'est pas la voix du peuple ! »

Polydore ne peut s'empêcher de déplorer des abus si graves, d'autant plus difficiles à déraciner que leurs auteurs, toujours enveloppés du manteau de la religion, les entretiennent avec soin, en intimidant au nom du ciel le peuple qui voudrait recouvrer ses droits, réprimer le scandale dont il est le témoin et la victime.

« Peut-être, dit-il, que les Romains sont dignes de leur sort : est-ce que jamais ils devaient se soumettre à une obéissance passive, être craintifs, bannir de leurs bouches le mot de citoyen ! Est-ce qu'ils devaient accepter une justice distributive, c'est-à-dire l'arbitraire de gens parcimonieux envers les castes, souvent enclins à la vengeance, toujours orgueilleux et jaloux! Est-ce qu'ils devaient souffrir que des infortunés expirassent sous leurs yeux, au sein de tortures inouies, des crimes fantastiques que des frénétiques avaient, mus par leurs passions cruelles, autrement qualifiés? Pourquoi laissent-ils debout encore ce tribunal du saint-office, qui fait la honte des siècles passés, celle du siècle présent, et qui sera abhorré des siècles à venir? O Romains? votre caractère, votre génie, votre raison, vous commandent

de briser cet échafaudage élevé à l'ambition des ultramontains ! Non, non, les hommes qu'il plaît aux inquisiteurs d'appeler hérétiques ne seront plus précipités au milieu d'affreux bûchers ni dans de sombres et humides cachots ! Non, non, ces faux dévots, ces ennemis du genre humain, ne mettront plus à la torture des innocens pour arracher à leur faiblesse des aveux de faits dont ils ne sont pas les auteurs ! L'histoire est trop souillée des actions de Torquemada qui fit dresser dans les villes des échafauds en pierre, surmontés de statues en plâtre, creusées à l'intérieur, dans le vide desquelles ce visionnaire enfermait des milliers de victimes, qui y moururent lentement au sein des plus horribles contractions d'une douleur enfantée par les flammes ! Le temps est venu où chacun professera librement le culte que ses croyances lui suggèrent, et nul ne sera tenu de s'agenouiller dans une chapelle pour y épuiser les grains d'un long chapelet ! »

Ici Polydore cesse de poursuivre cette conversation. Informé qu'un émigré français, nommé d'Albert, réside dans Rome, il quitte Fernando pour se rendre auprès de ce personnage, qu'il a connu à Paris et qu'il est avide de revoir. En présence l'un de l'autre,

ils sont également saisis de joie et d'étonnement ! « Quelle cause, dit Polydore, a motivé votre départ de la France, et en quel état avez-vous laissé ce beau pays ? » Attaché, comme vous le savez, répond d'Albert, à la maison de Bourbon, je me suis trouvé, après la mort de Louis, forcé, pour conserver mes jours, de m'expatrier ou de me cacher. Dans cette alternative, j'ai adopté d'abord ce dernier parti, espérant que bientôt à l'orage succéderait un temps calme. Hélas ! j'ai été bien déçu dans mon attente ! Long-temps j'ai été témoin des maux qu'endurait ma patrie, du régime de la terreur sur lequel la Convention avait fondé sa puissance. Occupé aux travaux de la campagne, chez un laboureur à qui j'avais loué mes services, je suis parvenu ainsi à me dérober aux proscriptions, à la mort, qui seraient infailliblement venus m'atteindre, si, resté paisible chez moi, je n'eusse rien fait pour échapper aux investigations de l'autorité. Malgré tant de précautions, j'ai été découvert par un délateur, au moment où la révolution commençait à n'être plus si ardente de rage. Robespierre, ses partisans ayant péri sur le même échafaud, les autres représentans du peuple, pour se réhabiliter, manifestaient hautement qu'ils voulaient un gouvernement modéré,

très-libéral. Mais, inhabiles, sans confiance, ils n'ont su ni donner le bonheur à leur patrie ni fasciner les yeux de personne. Une semi-terreur a été remise à l'ordre du jour.... C'est alors, les choses dans cet état affreux, le commerce languissant, la France décimée, dévorée par la guerre, les émeutes, les séditions, que je me suis enfui en Italie.

— J'ai appris, répond Polydore, j'ai appris depuis mon séjour en ces lieux à peu près ce que vous me racontez ; mais ce que je ne puis bien m'expliquer, c'est la condamnation de Robespierre, dont le nom semble voué à une fatale célébrité : quel est donc cet homme ? Les terroristes, fatigués, bourrelés de la tyrannie qu'ils exerçaient, n'ont-ils pas, pour se décharger du fardeau qu'elle leur imposait, immolé l'ancienne idole du peuple, afin de lui imputer, après sa mort, tous les crimes révolutionnaires dont ils se sont repus, et d'anéantir un régime sanglant ?

— Je ne saurais, répart d'Albert, porter sur ce républicain un jugement fixe ; cependant je puis affirmer qu'il n'était pas le plus sanguinaire des conventionnels. Dépeint comme un tyran barbare, décrété d'accusation, traqué, poursuivi par ses anciens amis devenus ses antagonistes, il aurait pu saisir cette oc-

casion pour se mettre à la tête du peuple, dont il était le premier tribun, marcher sur la Convention, la culbuter, se faire proclamer dictateur : « Cette démarche, dit-il à ceux qui lui en faisaient la proposition, serait celle d'un tyran; je ne veux point m'exposer à répandre le sang des citoyens pour venger ma propre cause; d'ailleurs je dois me conformer à la volonté du peuple souverain, libre de me défendre ou de m'abandonner, et dans ce dernier cas, je saurais mourir comme Tibérius. » Le peuple n'ayant pas jugé à propos de le défendre, il a voulu lui-même, se voyant pris, sans espoir de salut, mettre fin à ses jours, et, tombé mourant aux mains de ses ennemis qui avaient juré sur un poignard de le frapper, il a, impassible, sans proférer un mot, exprimer un geste, entendu l'arrêt prononcé par ses juges, subi tous les mauvais traitemens que la férocité peut inventer, envisagé sans faiblesse le supplice où les bourreaux l'ont traîné. Le désintéressement de Robespierre aurait pu honorer un homme du plus beau caractère! »

Polydore pense aussi que ce législateur a été beaucoup calomnié; que la plupart de ses accusateurs étaient cent fois plus coupables que lui; que ce n'est pas lui qui a rougi la

Seine du sang des époux et des pères, arrosé la terre des larmes des enfans et des mères ; mais il lui reproche un grand forfait, un crime inexpiable, c'est la mort de Louis XVI, le plus vertueux des rois, le meilleur des hommes.

D'Albert ensuite entretient Polydore des conquêtes de la république française, des beaux faits de ses guerriers, lui parle avec une sorte d'enthousiasme du jeune Napoléon Bonaparte, que la renommée promène sur ses ailes en tous lieux, qui a pris pour théâtre de sa gloire la haute Italie, et qui humilie dans tous les combats qu'il livre les armes des descendans des Césars. « Ce jeune héros, dit-il, a débuté dans la carrière militaire par chasser de Toulon les Anglais, les Sardes, les Napolitains, les Espagnols, s'est acquis dans ce combat une gloire immortelle. Ayant décelé qu'il était homme supérieur, il n'a point manqué d'attirer sur sa tête une foule de haines jalouses, d'aiguiser contre lui les traits de la médiocrité. Plongé dans la retraite, il a, du fond de sa cellule, conçu des plans gigantesques, médité la conquête de l'Italie, l'agrandissement, la force, la gloire et le bonheur de la France. Mais pour obtenir ces grands résultats, un autre bras que le sien eût été impuissant; les envieux, dans le cœur desquels

germaient encore des élémens de patriotisme, en ont fait un aveu public. Il s'est trouvé presque enlevé de sa cellule, comme autrefois ce Romain fameux fut arraché de sa charrue pour aller repousser les Eques et les Volsques qui assiégeaient Rome. Tel le jeune aigle qui, dans son vol rapide, arrêté, jeté à terre par un ouragan furieux, se relève après la tempête, pointe de nouveau vers les cieux à une hauteur prodigieuse, plane sur tout ce qui est au-dessous de lui, rase ensuite les plaines de l'air, s'abat dans les lieux où l'attend sa compagnie.

Arrivé en Ligurie, où l'armée était oubliée sur des rochers escarpés, il a su lui parler en un langage qu'elle n'avait pas entendu encore. L'anarchie était dans les divisions, il a rétabli la discipline, le commandement; les soldats manquaient de pain, il les a menés dans des plaines fertiles; ils occupaient une position aventurée, il leur a choisi un camp avantageux; ils étaient sans argent, il leur en a donné; sans vêtemens, ils les a habillés; sans armes, il leur a procuré des fusils, des sabres, des canons, des munitions; découragés, il a refait leur moral, les a électrisés.

Tels sont les actes de ce jeune héros, déjà, je l'avoue, le plus grand des capitaines mo-

dernes. Je l'ai suivi de l'œil dans sa campagne rapide, ai remarqué en toutes ses actions l'empreinte d'une audace habile. Le nœud stratégique était de séparer l'armée combinée des Piémontais et des Autrichiens, moitié plus forte en nombre que la sienne, ayant en outre les ressources du pays; il a battu ceux-ci, puis ceux-là, les attaquant toujours les uns après les autres avec des masses; a repoussé les premiers vers Turin leur capitale, les Autrichiens vers la haute Italie, leur a tué à tous beaucoup de monde, leur a pris un matériel immense, leur a fait grand nombre de prisonniers, les a forcés de lui céder un vaste territoire, les forteresses de Coni, de Ceva, de Tortone, d'Alexandrie, et un roi de lui demander la paix. Il aurait pu, jeune encore, s'enivrer de tant de succès, mais il a mis à l'ordre du jour la modération dans son camp, ordonné à ses légions de respecter les personnes, les propriétés des peuples vaincus. Dès lors il a été salué du nom de libérateur, les vieux seigneurs ont pu sortir tranquillement de leurs châteaux pour les restaurer, le paysan a repris ses travaux agricoles, a conduit ses troupeaux dans les plaines ou sur le haut des montagnes, le bourgeois s'est livré avec ardeur nouvelle à son industrie, la justice a repris son cours,

les mères ont conduit leurs filles à la messe ou aux prêches. Tel ce conquérant qui des bords du Granique jusqu'au mont Taurus poursuivit, battit Darius, soumit toute l'Asie, et qui, après la victoire, laissa aux peuples vaincus leurs biens, leur religion, leurs mœurs, et ce qu'ils avaient de plus cher, leur honneur.

Tant de lauriers accumulés lui pouvaient servir d'ombrage dans un champ de repos; mais il eût manqué à sa gloire en cessant de poursuivre sa conquête. Au lieu de s'arrêter, il a chassé les Autrichiens jusqu'à l'Adda, fleuve difficile, traversé par un pont étroit, de la prise duquel depend celle de Mantoue, clef de la haute Italie. Il s'est élancé, l'épée haute, à la tête de ses valeureux bataillons, sur ce pont hérissé de bouches à feu qui vomissaient contre lui la mitraille, est allé, en brave et loyal soldat, opposer ses batteries à celles de l'ennemi, et il a remporté une grande victoire, enlevé Lodi, donné la Lombardie à la république française.

L'occupation du Milanais a été une conséquence de cette bataille. De là, il donne sa pensée au siége de Mantoue; dirige de ce côté ses intrépides divisions, et il presse l'investissement de cette ville. Il n'est pas seulement un guerrier, il est aussi un fondateur. Déjà sur-

gissent sur les rives du Pô deux républiques qu'il a fondées, indépendantes et libres. Cet acte politique est un appel, à l'insurrection, fait à tous les peuples courbés sous le joug du despotisme impérial! Que nous serions heureux si ce chef devenait un Monk! »

Il dit. A ces mots Polydore, plein d'admiration pour les exploits du héros, répond : « Je ne désespère pas de voir ce guerrier venir triompher dans Rome. Ce triomphe serait celui de l'Italie entière. Depuis long-temps le sceptre des Césars pèse sur ce beau pays, et le jour où il sera brisé sera pour les peuples de ces riches contrées un jour de bonheur et de gloire. Que j'ai deuil d'être proscrit! Si j'étais libre je m'élancerais avec le vol de l'aigle auprès de Bonaparte pour partager ses périls et ses trophées. J'obtiendrais de lui, je n'en puis douter, cette faveur. Eh! pourquoi me la refuserait-il? Je le connais ce héros, je l'ai vu dans sa patrie, je me suis lié d'amitié avec lui, je pense qu'il daignerait me reconnaître, me témoigner quelque bienveillance. La vie de cet homme déjà si pleine, quoiqu'à son aurore, n'a rien qui me surprenne. Dès ses plus tendres ans il se trouvait placé sous l'empire d'un fatalisme rigoureux, se sentait pressé de vivre, de s'avancer par saillies vives, impé-

tueuses, de s'élever par bonds dans la haute région des honneurs. A peine entré dans l'adolescence, son ambition était celle d'un Alexandre, d'un César, d'un Pompée, dont il avait contemplé les hauts faits, étudié la vie. Né avec un caractère impérieux, une ame ardente, une volonté tenace, un courage sublime, il est plus propre à tirer l'épée pour passer le Rubicon que pour relever de leur chute une famille de rois que la France a expulsés, à tort ou à raison, de son sein. »

Ami d'un prince romain, d'Albert propose à son hôte de le présenter chez ce citoyen, très-puissant par son opulence, sa considération personnelle. Polydore accepte cette offre généreuse. Accueilli avec distinction par ce riche Italien, il ne néglige rien pour cultiver sa connaissance, conquérir son amitié, qui ne tarde pas à lui être acquise, et il allège ainsi le poids des disgrâces qui le surchargent. Il assiste rarement aux grandes réunions, parce que là on n'ose s'exprimer avec effusion du cœur, abandon de l'ame; on s'observe, on s'épie, pour se critiquer, se supplanter; on ne se dit que des frivolités. La conversation à laquelle il se livre habituellement, quoique légère, ne repose jamais sur des choses futiles, mais sur celles qui offrent de l'intérêt. C'est

ainsi qu'il raconte l'histoire de Sophie, reine d'Angleterre, femme de George Ier, qui conjura à son lit de mort son époux de renoncer à ses liaisons criminelles avec lady Horatia; l'ajourna à comparaître dans un an devant le maître de l'univers; celle du roi toujours accompagné de troubles après qu'il eut faussé ses promesses à la reine expirante, qui voyait continuellement sur le tapis de sa chambre à coucher, à la clarté de la lune, dont les rayons refléchis projetaient de longues gerbes de lumière, l'image de l'infortunée Sophie, qui lui parlait d'une voix tendre, le frappait d'une main froide sur l'épaule pour l'avertir encore; celle d'Horatia, moqueuse des visions du roi, des mains duquel elle reçut une cravate de dentelle, nouée par un habitant du sépulcre, que le spectre avait laissée au monarque, en le défiant, s'il ne voulait croire aux révélations des ombres, d'élargir le nœud; l'entreprise de lady, qui, ayant tourné et retourné inutilement bien des fois dans ses doigts ornés de bagues, de diamans, la cravate pour la dénouer, la remit à Georges, qui, à son tour, fit de vains efforts pour l'ouvrir, et la jeta dans un moment d'impatience au feu, puis l'en retira embrasée; la fin tragique de l'infortunée lady, qui vit se communiquer à sa robe

légère le feu de la cravate que le roi par imprudence avait jetée à ses pieds, appela vainement à son secours, en parcourant comme un météore flamboyant les appartemens de la maison royale. Il raconte aussi et quelques autres analogues celle de la petite mendiante de Savoie, qui, honorablement reçue dans le palais de France par la princesse Elisabeth, préféra, à cet asile brillant, aux grandeurs dont elle était environnée, les arides montagnes de l'Helvétie, où elle fut bergère ; montagnes qui retentissaient au son du chalumeau de Pierre son amant.

Au sein de tant d'objets qui peuvent le récréer, Polydore passe bien des instans dans l'isolement. Souvent le soir, au coucher du soleil, il va s'asseoir tristement au pied d'un vieux chêne mutilé par les ans, et promène de ces lieux au hasard sur la pleine ses regards avides de contempler le tableau changeant de la nature qui se déroule autour de lui. Ici il voit un fleuve majestueux, plein de vagues écumantes, qui roule avec fracas ses eaux dans un lointain obscur ; là, une fontaine presque immobile qui laisse aller doucement sur le versant d'un coteau un étroit ruisseau d'eaux limpides ; ailleurs, sur un petit mont, où l'étoile du soir se lève dans l'azur, où de grands

arbres montrent leurs têtes superbes, le crépuscule jeter ses derniers rayons, et l'horizon se blanchir à l'approche du char vaporeux de la reine des ondes. Que lui importent ces tableaux magnifiques, les vallons, les prairies, les plaines, les montagnes, les palais, les chaumières, les rochers, les forêts, qui se présentent à ses yeux, puisque, s'il ne revoit Honorine, le bonheur ne peut l'attendre, lui faire éprouver des charmes, de doux transports? Que lui importe que le soleil commence ou achève son cours, ou qu'un ciel pur succède à un ciel sombre, puisqu'il n'est plus en lui de satisfaire ses désirs! O tendre Honorine, dit-il, que ne puis-je, porté sur le dos des orageux aquilons, ou traîné sur le char de l'aurore, m'élancer jusqu'à toi, pour y retrouver l'espoir et l'amour!

En proie aux douleurs les plus cruelles, il quitte Rome, où il ne sait plus rester, se dirige du côté de Mantoue pour y rejoindre le héros d'Italie, lui offrir de verser son sang pour la France, que toujours il a eu à cœur de servir. Parvenu au pied des murs de cette inexpugnable forteresse, il apprend que Bonaparte a levé le siége qu'il avait entrepris, pour aller à la poursuite des Autrichiens, qui, honteux, courroucés, ont improvisé de nou-

velles armées, espérant laver dans le sang de leurs vainqueurs leur honte et leurs défaites. Soudain il va sur les bords de l'Adige, où ce guerrier jette un pont, se présente à ce général qui lui manifeste son plaisir de le voir, ordonne de lui ouvrir les rangs de l'armée. Polydore tirera donc enfin l'épée pour une patrie qu'il adore! Il assistera donc à une grande bataille qui doit illustrer une foule de guerriers, cimenter les fondemens de la liberté! Il sera donc témoin de la valeur d'un chef que la fortune favorise, mais qui fait tout pour s'intéresser et subjuguer la fortune! A la tête d'une légion de grenadiers, Polydore ayant reçu l'ordre d'enlever les redoutes de l'ennemi placées au-delà du pont d'Arcole, il ordonne à ses gens d'aller en avant, de forcer le passage; mais sa colonne, prise en flanc, foudroyée de toutes parts, s'arrête un instant indécise... En vain il veut se précipiter... ses soldats ne peuvent plus tenir au fer, au feu qui les dévorent, à la mort qui renverse leurs rangs... Ayant vu cette hésitation, Bonaparte soudain se saisit d'un drapeau, lance son cheval en avant, et d'une voix forte aux grenadiers il leur crie, en plantant son enseigne sur le pont au milieu des bombes et des boulets : « Si vous êtes encore les braves de Lodi,

suivez votre général.» Ces paroles, cette action, électrisent!... Il n'y a plus d'obstacles insurmontables!... Polydore, l'un des premiers, dépasse cet étendard sacré, tous ses braves le suivent, tous marchent à l'assaut, et en un clin d'œil les redoutes sont prises, l'ennemi est culbuté, la victoire est dans le camp français.

Après la bataille, Bonaparte lui donne des éloges sur sa belle conduite, lui propose de l'élever au généralat : hélas! ce beau jour est teint d'un gros orage! On apprend dans le camp sa condamnation à mort, c'en est assez pour qu'il ne puisse plus rester à l'armée... l'autorité du général ne suffit pas pour le protéger : seulement on lui permet, en considération des services qu'il vient de rendre, de se retirer librement ; et il retourne dans Rome, où il retrouve Honorine, voit pour la première fois son fils Anténor.

LIVRE XVII.

Furor iraque mentem
Præcipitant, pulchrumque mori succurrit in armis.

(VIRG.)

XVII.

Honorine long-temps a erré sur les mers au gré des tempêtes et des flots, sans que le pilote ait pu lui trouver un port, la descendre sur une plage connue et amie. Deux fois elle a été portée d'un bout à l'autre de l'océan, et autant de fois ramenée sur les côtes de l'Hespérie, où enfin elle a mis pied sur un rivage. L'Italie alors était dans la confusion, ses enfans volaient au combat. O qu'en revoyant son époux, à qui elle a voué son amour, son amitié la plus tendre, son allégresse est extrême! O que de douces émotions elle ressent en lui présentant le petit Anténor, doux fruit de leur union, qui déjà sourit à son père, comme si la nature, prodigue en ses bienfaits, avait dès le berceau appris à cet enfant à le

chérir. « O mon époux, s'écrie-t-elle, j'ai désespéré d'offrir à vos embrassemens ce rejeton dont le ciel nous a fait présent. Lancée au milieu des eaux, je ne croyais pas vous revoir : j'avais crainte aussi que vous n'eussiez péri ou dans un naufrage, ou par les mains de vos ennemis. Cher Polydore, j'ai, depuis que je suis séparée de vous, essuyé bien des maux dont je vous retracerai l'histoire.... C'a été pour moi une idée consolante d'apprendre à mon arrivée en ces lieux que vous parcouriez l'Italie pour y cueillir des palmes! »

Elle dit. Polydore à ces mots se trouble de mille transports; l'amour en lui a perfectionné le cœur d'un époux et d'un père. « Tendre Honorine, dit-il, en vous quittant, j'étais loin de songer à une si longue absence. Pris sur mer par des forbans, j'ai subi l'esclavage, en des contrées où je l'avais aboli, et après m'être fait reconnaître, j'ai secoué mes chaînes, suis allé dans un empire que j'avais formé rétablir les droits du peuple qui étaient méconnus. Ensuite j'ai vogué pour les Etats-Unis; vous n'y étiez plus; vous vous étiez, d'un élan rapide, précipitée dans une barque pour voler sur mes traces. Depuis que j'habite l'Italie, j'ai renouvelé mon amitié avec le général Bonaparte, que j'ai commencé de connaître dans

l'île de Corse, j'ai eu le bonheur d'être témoin de ses exploits, de contribuer à lui sauver la vie dans une bataille mémorable, à ranger la victoire sous ses drapeaux. J'aurais eu un haut commandement dans l'armée, si le souvenir des persécutions que j'ai endurées n'était revenu à la pensée des hommes qui voulurent me perdre, et qui croient effacer la honte dont ils se sont couverts en persistant dans leur ignoble conduite. »

Ils vont habiter une jolie maison de campagne dans les environs de Rome, non loin du tombeau de Sextius, dont la pyramide annonce encore par sa masse l'opulence de ce Romain. C'est dans cet asile frais qu'ils passent leurs loisirs ; c'est là qu'ils s'abandonnent à un doux repos, sous des lambris dorés, dans des appartemens où les fleurs répandent leurs parfums !

Polydore cultive de beaux jardins, qu'il enrichit d'une foule d'arbrisseaux et de plantes odorantes : on dirait qu'il est un autre Alcinoüs ! Il cultive des vergers et des plaines, nourrit un bétail nombreux, force la terre à lui produire des blés, des fleurs et des fruits. Souvent à l'ombrage de ses bosquets, sous des lits de verdoyans feuillages, Honorine et lui, d'un pas langoureux, se promènent ensemble

pour goûter des charmes en ces lieux, s'y livrer à leurs délassemens, se consoler par un bonheur présent de leurs maux passés. Quelquefois assis sur des tapis de verdure où brille l'émail des prairies, ils se racontent avec effusion de cœur leurs aventures. Honorine se complaît à dépeindre son départ d'Amérique, son esclavage, sa résistance aux volontés du sultan voluptueux, la générosité de cet empereur de qui elle craignait un outrage cruel, les fluctuations de sa destinée sur les flots. En d'autres momens elle fait d'autres récits. C'est ainsi qu'elle parle d'un trop fameux Ali, prince mahométan, qui fit couler avec délices le sang des chrétiens, celui des musulmans, des femmes, des enfans, celui de ses épouses, des épouses de ses fils, victimes de ses violences incestueuses, celui de ses complices et des témoins de ses horribles forfaits. « Le sentiment de l'amour conjugal, celui de l'amour filial, dit-elle, n'étaient pour lui que des aiguillons de crime. On rapporte que l'effroyable furie qui lui donna le jour ayant voulu se faire un matelas des chevelures des femmes les plus élevées d'une ville musulmane où son orgueil avait eu à souffrir, son fils les égorgea toutes, offrit ensuite à sa mère leurs cheveux sanglans afin qu'elle pût se reposer sur le duvet de son

choix. On rapporte de plus qu'Ali voulait que tous ses sujets fussent égaux; que pour cela il leur commandait de se coucher sur un lit de fer, faisait couper les pieds de ceux qui en dépassaient les extrémités, disloquer les autres qui ne les pouvaient atteindre.

O que s'ils étaient libres de rentrer en France ils seraient heureux! Ils n'auraient rien à désirer : considération, richesses, bonheur domestique, tout leur sourit au fond de leur exil!

Polydore continue d'entretenir des relations amicales avec le prince à qui le généreux d'Albert l'a présenté, et il passe souvent, ainsi qu'Honorine, chez ce personnage des soirées divertissantes. Ce noble Italien donne fréquemment des bals, des ballets, auxquels assistent des jeunes personnes aux chevelures superbes, aux formes élégamment soutenues, aux bras bien arrondis, aux mains et aux pieds modelés par les grâces. A l'aspect de ces beautés il serait facile d'inventer le lis, l'incarnat, l'ivoire, l'ébène, le corail, si l'imagination pittoresque des poètes ne leur avait fait décrire ces couleurs, confondues ensemble par un heureux mélange, comme se rapprochant le plus de celles des femmes. On dirait qu'en créant ces jolies Ita-

liennes la nature s'est souvenue de la Vénus antique ! Quel gage donné à l'amour !

Au sein de ce calme enchanteur, Polydore et Honorine ne sont pas spectateurs impassibles des événemens qui remplissent le monde, et qui se succèdent avec une rapidité égale à celle des coups de foudre lorsque l'orage a enflammé le ciel de ses feux. Ils contemplent leur marche, les hauts faits de Bonaparte, et ils attendent de ce guerrier qu'il leur rouvrira les portes de la France. « Ce héros, dit Polydore, l'effroi des anarchistes, nous protège ; il vient de terrasser le lion germanique, de dicter la paix aux portes de Vienne, nous pouvons nous promettre un retour prochain dans la patrie. » Hélas ! leur espoir est déçu encore ! L'assassinat des Français à Vérone, l'agitation sourde qui règne en Italie, attirent sur eux des mesures sévères : on leur donne l'ordre de sortir sans délai des États romains. D'où part cet autre coup de la fortune ? O qu'ils ressentent une douleur amère ! Seraient-ils soupçonnés d'être complices des coupables qui ont enfoncé le poignard dans le sein des braves de Lodi couchés en paix à l'ombre de leurs lauriers ? Oh ! non, le crime n'est pas dans leur cœur ! Qui donc a commis cet attentat ? Est-ce l'Autrichien ? Sont-ce les rois de l'Europe toujours

hostiles aux peuples? Ils l'ignorent; mais il existe des vérités conjecturales, et ces vérités font planer des soupçons sur les hommes qui avaient intérêt à saper la domination française et à lui substituer la servitude.

Ils sortent de l'Italie au moment où ils apprennent que le sang perfidement versé vient de recevoir une éclatante vengeance par l'abolition de l'aristocratie vénitienne, celle du pouvoir oligarchique, celle du lion de Saint-Marc; c'est Bonaparte qui punit ainsi le pays révolté!

En quelle terre vont-ils subir leur nouvel exil! L'influence de leurs proscripteurs semble les poursuivre en tous lieux. Honorine manifeste des regrets en quittant ses amis, ceux de son époux, ses belles possessions, le beau ciel sous lequel elle vit. « Votre douleur est légitime, s'écrie Polydore; mais il faut savoir la vaincre. Ceux qui ont le cœur pur, le sentiment de leur force, celui de leur dignité, doivent paraître supérieurs aux injustices, résister aux tempêtes, s'ennoblir dans le malheur. Il nous convient de garder une contenance fière, inébranlable contre un destin qui nous persécute. On ne saura nous reprocher d'avoir flatté l'orgueil des démagogues, devenus les tyrans du peuple, ni de nous

être traînés à la suite de ces hommes dont l'autorité, éphémère par sa nature, ne peut subsister que dans un abîme de sang. Partons pour l'Égypte! Bonaparte vient de s'y élancer suivi de ses légions, avec le vol majestueux de l'aigle, pour en faire une autre terre de conquête. Nos destinées doivent s'accomplir; ne les fuyons pas : nous reverrons nos amis, recouvrerons nos richesses en des temps meilleurs!

Il dit. « Je suis heureuse, repart Honorine, malgré les contrariétés que j'éprouve, de pouvoir suivre vos pas. Partout où il me sera permis de vous parler des yeux et de la voix, je saurai vivre contente, braver ma bizarre et capricieuse fortune. Souffrez cependant que je vous interroge : nous allons passer sur un autre continent mis à feu et à sang par la guerre, habité par des peuplades à demi sauvages : qu'y ferons-nous? qu'y deviendra ce pauvre enfant, gage précieux de notre amour? Peut-être tombera-t-il, ainsi que nous-mêmes, aux mains des Mamelucks, et ceux-ci lui maintiendront-ils la vie pour en faire un esclave! Peut-être aussi serons-nous réduits à cette humiliante condition! qui fut pour moi toujours un objet d'horreur! En quoi consiste le bonheur des conquérans? Est-ce donc qu'il

faut traverser les terres et les mers pour acquérir de la célébrité ? Qu'est-ce que cette célébrité si enviée après laquelle tant de gens courent en vain ? Ne peut-on atteindre à la félicité qu'en jonchant de cadavres les champs, pour faire surgir des états sur les débris amoncelés d'autres états ? Est-ce que l'homme ne peut exister s'il n'est armé du pouvoir ou chargé d'une couronne ? Est-ce qu'il a besoin de tout le globe pour le contenir, de toutes les créatures pour le servir ? O que le bonheur des mortels qui savent borner leur ambition, se fixer en un coin du monde pour y cultiver un champ, est bien au-dessus de celui du potentat le plus puissant, du héros qui a cueilli le plus de lauriers ! Leur raison est supérieure à celle de l'ambitieux qui se crée nécessairement des besoins par l'extension qu'il donne à ses désirs. Fuyons en des contrées où règnent l'ordre et la paix ! »

Elle dit. « Je sais, répond Polydore, je sais que l'homme fort est celui qui peut se suffire à lui-même ; que l'homme faible est celui qui ne peut se passer des bras d'autrui pour ajouter au bout des siens, de conseils pour penser, de volontés étrangères pour agir. Mais ne confondez pas avec ces gens le héros d'Italie ; ce triomphateur s'est couvert d'une gloire im-

mortelle! C'est pour conquérir la liberté que jusqu'ici il a déployé sa valeur, s'est montré à la fois grand capitaine et brave soldat; c'est pour frayer aux nations la voie de l'industrie, du commerce et de la civilisation, que de nouveau il s'est remis en campagne. La guerre, je l'avoue, est un mal; mais elle devient un bien si elle est entreprise pour faire cesser un mal plus grand. J'aime qu'on l'évite si elle évitable; et si les circonstances l'ont rendue nécessaire, je veux qu'on la nourrisse avec courage, et que celui qui a pris les armes ne les pose qu'après avoir atteint un but glorieux. Rassurez-vous, marchons vers l'Égypte, nous y trouverons ouvertes les portes d'un temple de Janus!»

Honorine à ces mots n'hésite plus, ses soucis disparaissent, et ses yeux semblent s'animer d'une ardeur guerrière.

Elle s'embarque avec son époux et son fils sur le bateau d'un armateur, et ils voguent vers la vieille patrie qui fut autrefois si célèbre. Pendant leur trajet, Polydore s'entretient beaucoup de Bonaparte, dont il est l'admirateur enthousiaste. « Ce chef, dit-il, ne s'abaissa jamais à flatter la multitude pour arriver aux honneurs populaires. Il sait bien que le peuple, comme l'eau qui prend la forme du vase qui l'enferme et tend, aux moindres

oscillations, à en surmonter les bords, ne doit pas être agité, parce que s'il déborde le pouvoir, il envahit tout sans que rien lui puisse résister, et s'anéantit lui-même par son propre mouvement. Vouloir comme les autres est à ses yeux le type de l'indifférence ou de la faiblesse; il regarde comme une calamité que les partis veulent en masse et sans discernement! Il s'indigne à l'idée que des rois puissent sacrifier à des hobereaux ou même à la haute aristocratie des citoyens jaloux de la gloire de leur pays, qui ont bien mérité ou qui sont capables de rendre d'éminens services à l'état! Il ne peut souffrir davantage que l'on préfère des citoyens obscurs, doués de talens médiocres, de vertus suspectes, aux hommes d'une haute extraction, qui ont blanchi avec honneur en servant leur patrie, ou qui sont prêts à lui consacrer leurs vies, leurs biens, le fruit de leurs longs et pénibles travaux! Respect aux grands hommes quels qu'ils soient, telle est sa devise! L'homme grand, d'après lui, est homme de bien; car sans la vertu il n'y a point de vraie grandeur. Qu'on aime ou le pouvoir d'un seul, ou le pouvoir mixte, ou celui de plusieurs; qu'on soit aristocrate ou démocrate, peu lui importe; il veut que le gouvernement emploie les gens honnêtes et capables, ne fût-ce que pour pren-

dre leur avis, ou les empêcher de devenir hostiles. Il trouve beau qu'un prince se confie à la foi des citoyens illustres, surtout de ceux qui ne sont pas serviles; car en agissant ainsi il inculque à la nation des sentimens de probité et d'indépendance. Il pense même que les monarques ne peuvent guère s'appuyer que sur ceux qui leur résistent! »

Leur navigation est heureuse. Non loin des bords de l'Égypte, dans les parages d'Aboukir, ils aperçoivent les escadres britanniques, qui voguent, le vent en poupe, vers la flotte française, pour la surprendre, lui livrer combat. Ne vont-ils point tomber aux mains des cruels Anglais, qui mettent les prisonniers français, nobles émules au champ d'honneur, à travailler sous les pontons, les traitent plus mal que les criminels jetés dans les bagnes pour y expier leurs forfaits? Leur bateau vire de bord et s'enfuit.

Parvenus dans la rade, ils embrassent d'un coup d'œil la flotte républicaine, rangée en ordre de bataille, commandée par Bruyes, officier bouillant d'ardeur, mais dont le talent est au-dessous de son courage, de sa grande ame. Cet amiral ayant observé leur navire ordonne de l'amener vers lui, et fait monter à son bord le capitaine pour l'interroger. On lui

présente aussi Honorine et Polydore. Celui-ci l'informe que l'ennemi a de nombreux vaisseaux, bien pourvus, une réserve formidable, et qu'il cingle vers Aboukir. Bruyes lui adresse d'autres questions auxquelles il répond, et lorsqu'il a reçu des renseignemens satisfaisans, il l'invite et les autres personnes appelées à son bord, à se retirer. Soudain Polydore dit son nom, revendique l'honneur de combattre et l'obtient. Honorine, ne voulant pas abandonner son époux, reste et son fils avec elle. On tient conseil : chacun des chefs assemblés donne son avis. Les uns veulent combattre à l'ancre, les autres à la voile, et tous se disent certains de la victoire si on suit leurs plans. Polydore demande à parler, et s'exprime ainsi : « Illustres guerriers, ce n'est qu'appuyée sur des forts bien armés qu'une escadre embossée peut se battre avec avantage. Je ne vois pas que le lieu où nous sommes soit une position militaire, la plage étant de nous très-éloignée, très-basse et non fortifiée. Votre courage impétueux, si éprouvé dans les combats, peut vous promettre d'être victorieux ; mais l'ennemi n'a-t-il pas aussi à un haut degré cette valeur guerrière ? Il faut donc contre lui employer les ressources de l'habileté, celles de

l'art. Vous ne pouvez vaincre, je suis fondé à le penser, qu'en combattant au large. »

Il dit. Son avis ne prévaut pas. L'amiral range ses vaisseaux sur une même ligne parallèle à la plage, les lie ensemble par un grelin, fixe le sien au milieu. A la cinquième heure du soir, dans un jour d'été, en un moment où le soleil empourpre des flocons de nuages légers, la flotte anglaise, sous les ordres de Nelson, arrive majestueusement dans la baie d'Aboukir. Chacun de ses vaisseaux pousse tranquillement sa pointe, lorsque Bruyes, bouillant d'une noble ardeur, ordonne le signal du *branle-bas*, mot terrible qui signifie silence, terreur, appareil de carnage, appareil de ses suites plus funestes que le carnage même. Soudain les batteries éclatent, tonnent, vomissent le fer, le feu, la fumée et la mort. Les bombes, les boulets sifflent dans l'air, déchirent les flancs des vaisseaux, rompent les mâts, coupent les câbles. La mer s'en émeut, le ciel se trouble : on voit des vaisseaux s'effacer pour parer les coups, se remettre pour lâcher leurs bordées; on voit des ruisseaux de sang couler, des débris livrés à la mer, des voiles s'embraser : on entend les cris lugubres des blessés, la flamme qui pétille, l'airain qui

résonne; tout inspire de l'horreur et de l'effroi! L'acharnement des combattans est égal, le dieu qui les excite est avide d'un sacrifice barbare. De temps en temps un vaisseau s'échoue, coule au fond des eaux. La victoire est indécise; Bruyes anime ses soldats de son geste, de son exemple, leur donne des ordres du haut de la dunette de son vaisseau, lorsqu'un boulet le vient frapper, ne lui laisse de vie et de voix que pour exprimer à ses compagnons qui le veulent enlever « qu'un amiral français doit mourir sur son banc de quart. » A l'instant où il expire, un vaste incendie éclate sur son pavillon, fait d'effroyables ravages; éclaire, à la lueur des flammes qu'il pousse, la position des escadres françaises. Le feu devient intense; en vain les matelots cherchent à l'éteindre. La poudrière est sur le point de s'embraser, le vaisseau de sauter..... C'en est fait... tout l'équipage va se trouver en proie à deux élémens à la fois.... Polydore et Honorine, qui n'ont cessé de combattre, se précipitent à la mer par les sabords, entraînent avec eux Anténor, se placent sur un mât brisé qui vogue près d'eux... Soudain la poudrière éclate, le vaisseau saute en l'air, une gerbe immense de feu sort violemment de son sein, un bruit cent fois plus terrible que le

tonnerre se fait entendre, une flamme jaunâtre s'élève jusqu'au ciel, s'étend sur tout l'horizon, des gouffres de fumée qui exhalent une odeur de soufre et de résine l'accompagnent, et à ce spectacle effrayant succèdent une grande obscurité, la stupeur de tous les combattans, la chute des mâts, des vergues, des canons lancés à une hauteur prodigieuse, celle des débris des vaisseaux lancés de même, qui retombent épars dans les flots avec fracas.

Pendant le reste de la nuit, Polydore et Honorine, demeurés à la merci des vagues, contemplent le combat, repris avec une fureur nouvelle. A chaque instant plusieurs vaisseaux s'échouent, d'autres sautent; ils voient des débris tomber autour d'eux! Hélas! la victoire paraît se déclarer en faveur de l'ennemi... A l'aube du jour le combat cesse..... les escadres françaises sont détruites, et les Bretons sont vainqueurs! Ils sont vainqueurs, mais ils s'enfuient!... Ils s'enfuient avec un butin stérile, car la mort a seule pu vaincre les Français, et tant qu'il leur est resté un homme et un canon ils se sont battus. La flotte ennemie est elle-même presque anéantie! O France, ô patrie, toi qui es avare de trophées, tes enfans ont succombé, mais leur dévouement, leur courage, leur ténacité étaient dignes du

meilleur sort! Honneur à la valeur malheureuse!

Près d'atteindre le rivage, Polydore et Honorine sont rejetés au large par les flots subitement soulevés, qui les couvrent d'écume. Les vagues ensuite s'aplanissent, les zéphyrs promènent doucement dessus leurs haleines, et une lueur d'espoir leur est rendue. Ils s'évertuent, quoiqu'ils aient goûté l'onde amère et que leurs forces soient affaiblies, à diriger vers le port le mât sur lequel ils voguent : un vent léger l'en éloigne lentement. Résignés à mourir, ils ne craignent plus rien pour eux-mêmes; ils ne déplorent que la fin tragique d'Anténor, qui semble s'annoncer à leurs yeux. Les débris qui les environnaient ont disparu, et les rives qui s'offraient à leurs regards à l'instant où l'aurore commençait de soulever les rideaux du jour leur sont devenus imperceptibles. Les voilà séparés du monde! Après avoir louvoyé pendant plusieurs heures, ils aperçoivent un matelot qui navigue dans une petite barque, le voient agiter de ses mains les avirons; ils l'appellent à leur secours. Ce généreux marin, non sourd à leurs cris, les délivre. Juste ciel! quelle joie pour des malheureux livrés à la fureur des flots! Cet homme est un Français à qui le canon d'Aboukir a

fait l'amputation d'une jambe, sans lui rien enleverde son courage. Entrés dans la barque, ils lui prodiguent des secours, prennent les rames, et ils atteignent les bords du Nil.

En descendant à terre, le matelot recouvre sa gaieté, sa bonne humeur, regardant comme chose ordinaire, indigne de l'attention d'un soldat, la blessure dont il est frappé. Cependant il faiblit d'une manière sensible, son teint pâlit, et la douleur que dans le danger il a su contenir l'affaisse bientôt après qu'il en est sorti, et l'endort du sommeil éternel.

Polydore et Honorine parcourent les bords du Nil, fleuve remarquable par ses crues extraordinaires, rempli d'eaux en une saison aussi claires que cristal, en une autre, couvertes d'un épais limon, et toujours salutaires. Ce fleuve, bordé de deux chaînes de montagnes, entrecoupées par des gorges qui se terminent d'un côté à la mer Rouge, de l'autre dans les déserts de l'ancienne Lybie, s'écoule au milieu d'une vallée fertile. De là ils vont au Caire.

Informé que Polydore réside en cette ville, Bonaparte le mande auprès de lui. Celui-là d'obéir. Le héros le reçoit avec sa vivacité, sa brusque franchise, sa bonté accoutumées. « Qui donc, lui dit-il, a pu vous amener

ici? — Après la bataille d'Arcole, répond Polydore, ayant reçu l'ordre de quitter votre camp, je me retirai à Rome, que déjà j'avais choisie pour mon lieu de séjour. J'habitais paisiblement une maison près des murs de cette cité, lorsque les malheurs de Vérone retentirent à mes oreilles, vinrent troubler mon repos. Occupé à labourer mes champs, à tailler mes bosquets, à engraisser mes troupeaux, je regardais d'un œil inattentif la lutte des nations. Tout à coup, obligé d'évacuer le territoire romain, sans qu'on ait daigné m'apprendre la cause de cette rigueur, j'ai tourné les yeux vers l'Egypte, où déjà la renommée vous portait sur ses ailes. Mon épouse, mon fils et moi, nous nous sommes embarqués espérant trouver en vous un protecteur qui tempère la haine que nous ont vouée ceux qui nous persécutent. Nous n'avons besoin que d'un coin de terre où nous pourrons sans danger reposer nos têtes. En passant les mers, nous nous sommes jetés sur le vaisseau amiral, et nous avons, Honorine et moi, été acteurs et témoins du combat d'Aboukir. Après la perte de ce vaisseau, nous avons vogué long-temps à l'aventure sur le bout d'un mât, cherchant en vain à descendre sur le rivage. Un hasard inoui nous a sauvés.... C'est

trop vous entretenir.... Je voudrais savoir de votre bouche s'il nous est permis d'habiter le Caire. »

Il dit. « Polydore, vous le pouvez, repart Bonaparte, et tenez-vous assuré que je saurai protéger celui qui, dans une grande bataille, contribua à mettre de mon côté la victoire, à me conserver la vie ou la liberté. Je sais que vous avez été calomnié : je vous donnerais les récompenses que vous avez méritées si les lois ne m'en imposaient la défense. Fixez-vous ici, vous, les personnes qui vous sont chères, vous ne manquerez de rien. Parlez-moi de ce qui a déterminé la fatale issue du combat naval.

— Trois causes, repart Polydore, la mauvaise disposition des escadres, la mort ou les blessures de plusieurs chefs, l'indolence de l'arrière-garde. Fixés à l'ancre et non soutenus par des forts, nos vaisseaux n'ont pu manœuvrer librement, ni éviter les batteries qui tonnaient contre eux. La plupart ont constamment combattu entre deux feux. Si d'un côté ils voulaient cacher leurs flancs, de l'autre ils les découvraient, et toujours recevaient des bordées. Perclus, mis en feu, les uns ont disparu au sein des flots, les autres se sont envolés en débris dans les airs. Plusieurs chefs

ont succombé dans le commencement de l'action : Casa-Bianca, blessé à mort, n'ayant pas permis qu'on l'enlève, a sauté avec le vaisseau amiral, et son fils, modèle de piété filiale, n'ayant pas voulu abandonner son père mourant, a péri avec lui au sein de l'embrasement. Dupetit-Thouars a eu les membres emportés, et Ducayla a été aveuglé par la mitraille. Celui-ci, n'ayant plus que trois canons, criait encore à quelques hommes qui lui restaient de tirer, le dernier coup pouvant être fatal à l'ennemi ; celui-là conjurait ses compagnons de jeter son corps à la mer, plutôt que de le laisser tomber au pouvoir des Anglais. Beaucoup d'autres chefs ont succombé, et tous après avoir fait acheter chèrement leur vie. L'escadre de Villeneuve pouvait dégager les autres vaisseaux, mais elle est demeurée à l'écart : son chef avait oublié que son poste était au lieu du danger !

— Ces causes je les savais, répond Bonaparte ; le désastre qu'elles ont amené nous pourrait être funeste. Mais avec de la patience, de la bravoure, du courage, nous resterons supérieurs aux événemens. Le peuple d'Egypte ne nous hait pas ; nous respectons sa religion, nous faisons le simulacre d'adopter ses mœurs, son Dieu est aussi le nôtre,

Mahomet est notre prophète. Nous allons en foule dans les mosquées, et nous nous servons des préjugés des Egyptiens pour en être les réformateurs, constituer en nation le vieux royaume de Sésostris. Notre conquête sera d'un grand résultat ; elle doit ouvrir à la France la route des Indes, abaisser l'Angleterre, moins dangereuse notre ennemi que notre alliée. »

Polydore se retire, plein de surprise que ce guerrier soit si confiant, médite de si vastes projets, abandonné qu'il est de la mère patrie, sans communication avec elle, n'ayant plus de flotte pour effectuer son retour ni empêcher les Anglais, les Musulmans, de jeter à terre contre lui des armées, des munitions de guerre et de bouche. C'est Annibal qui a brûlé ses vaisseaux pour forcer ses soldats à vaincre!

Revenu auprès d'Honorine, il lui raconte ce qu'il sait : « Le général en chef, dit-il, loin de ralentir le cours de ses conquêtes, le ravive ; il humilie l'orgueil musulman, sape la puissance des Anglais à toutes les heures que le soleil éclaire. Rien ne l'arrête dans sa marche rapide, mers, tempêtes, fleuves, climats glacés ou brûlans, montagnes, armées, forteresses, sont pour lui obstacles qu'il

dompte aisément. Il est devenu un géant de gloire ! Ayant sous ses ordres les chefs qui commandaient en Italie, d'autres qu'il a formés depuis, presque tous invincibles, des soldats audacieux et braves, il a de sang-froid appris le malheur d'Aboukir : Eh bien, a-t-il dit, puisque nous n'avons plus de flotte, il faut nous établir ici ou en sortir grands comme les anciens ! Ces paroles ont retenti dans l'armée, qui a vu en son chef un personnage déjà préparé à occuper un trône d'Asie, un calife belliqueux et intrépide, supérieur aux Alexandre-le-Grand, aux Mahomet. Rien n'est impossible à ce héros ! D'un regard, d'un mot, d'un geste, il sait calmer ses divisions quelquefois séditieuses, lorsque la dévorante soif les tourmente. Maître du Caire, d'Alexandrie, des plaines de l'ancienne et populeuse Memphis, vainqueur des Pyramides, il est pour ses soldats l'homme du destin et l'Afrique le respecte. Qui ne serait enthousiaste de ce guerrier, ému à ses accens ? C'est lui qui a dit à son armée, à l'instant où elle saluait les tombeaux des anciens rois d'Egypte : Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! Souvent il rappelle à ses valeureux bataillons les victoires des légions romaines obtenues contre Carthage, qu'elles

combattirent tour à tour sur mer et dans les plaines de Lama, afin qu'elles les imitent. Il leur rappelle aussi que le génie de la liberté, qui a rendu la France la plus libre des nations, veut qu'elle soit la reine des ondes, la maîtresse des puissances les plus lointaines, pour qu'ils ne songent au repos qu'après l'accomplissement des destinées qu'il leur dévoile. Ce n'est pas, leur dit-il, qu'elle doive dominer en despote sur des esclaves abrutis, ni tenir courbés dans le bourbier de la servitude des citoyens qui tentent de se créer une fière indépendance, mais traverser les complots de la tyrannie, abaisser l'autorité des vieux rois qui tiennent les peuples dans leurs serres, mettre un terme au règne des fanfarons d'absolutisme. Nous sommes heureux, chère Honorine, de nous être réfugiés en ces lieux, et nous pouvons nous regarder aussi libres que dans votre patrie. »

Ils fixent leur résidence au Grand-Caire. Ces contrées, arrosées par le Nil, riches de brillantes productions, pourraient se passer du ciel et du reste de la terre. Il existe dans les peuples qui les habitent un germe fécond de civilisation qui fermente. Les Égyptiens aiment passionnément les spectacles, la danse de corde, les luttes, les chants, la musique bouffonne,

les plaisanteries, les jeux de mots. Il y a parmi eux des almées ou improvisatrices, qui égayent tantôt la solitude du sérail, tantôt la populace, tantôt les riches dans leurs palais, apprennent aux amateurs des airs nouveaux, l'art de déclamer les poèmes. Ces femmes, des devineresses la plupart, initient dans leurs secrets, à prix d'argent, les autres femmes, leur enseignent à former des danses lascives. Ayant l'habitude de parler en public, de se servir d'expressions châtiées, bien sonores, elles récitent avec beaucoup de grâce, et sont recherchées pour faire l'ornement des grandes fêtes. Pendant le festin elles demeurent assises dans une tribune, disposée au milieu de la salle où sont rassemblés les convives, et de là elle pérorent, entonnent leurs chants. Le repas achevé, elle composent des ballets pantomimes ayant pour sujet les mystères de l'amour. Ensuite elles ôtent leurs voiles, leurs pelisses, quittent la pudeur de leur sexe, se mettent en lice, vêtues d'une gaze légère et transparente, dansent avec vélocité au son des tambours de basque, des castagnettes, des flûtes, des haut-bois. Sensibles à ce qui est romanesque, à ce qui peut flatter, émouvoir, les Égyptiens sont propres à devenir un grand peuple.

Bonaparte les veut subjuguer par des fêtes. « C'est pour cela, dit Polydore, qu'il a présidé à la cérémonie en l'honneur du Nil, qui épanche avec abondance ses eaux fécondes sur le sol brûlant de l'Égypte, s'est en ce jour solennel placé avec le pacha sous un dais magnifique. Il a, dans le même but, présidé à la fête de Mahomet, accepté, au sein des plus grandes pompes, le grand nom d'Ali, que le divan lui a conféré. Avec quelle majesté n'a-t-il pas célébré aussi l'anniversaire de la république! Qu'on se figure un cirque immense, entouré de plus de cent colonnes, au haut desquelles flottent des trophées, orné au milieu d'un obélisque chargé d'inscriptions, de sept autels dressés dans son enceinte, sur lesquels sont déposés des drapaux pris à l'ennemi, la liste des guerriers morts pour la liberté; à son entrée, d'un arc de triomphe au haut duquel est représentée la bataille des Pyramides, on n'aura qu'une faible idée de la beauté de cette espèce de temple, dédié à la Victoire! Qu'on se figure du marbre du plus beau poli, des mosaïques, des pierreries fines, de l'or ciselé, une verdure éclatante, l'émail des prés, on aura celle de sa richesse!

» Oh! oui, c'est pour gagner le peuple qu'il a proclamé hautement qu'il n'y a de Dieu que

Dieu, et que Mahomet est son prophète ; qu'il a, en présence du sénat, revêtu le cheick de la pelisse d'honneur, s'est rendu, le turban en tête, suivi de ses lieutenans tous en costume oriental, à la grande mosquée, a pris part aux processions, aux cérémonies religieuses; qu'il a donné le signal de plonger dans les flots la statue de la fiancée du Nil, mis, après l'immersion, le caftan à ses principaux officiers, et revêtu de la pelisse noire le mollah, gardien du Mékias, célèbre monument qui renferme le nilomètre.

» Chacune de ces fêtes a été suivie d'un grand festin, et terminé par des évolutions militaires, des distributions aux pauvres, des feux d'artifice, des illuminations, des fanfares.

» L'erreur de Bonaparte est grande! De même que rien ne sèche aussi vite que les larmes, de même les impressions produites par des objets qui flattent les sens cessent dès que ces objets ont disparu. C'est par le sceptre de la justice, celui de la tolérance, celui des lois, et en fournissant aux hommes du pain, du travail, des moyens de s'enrichir, de s'instruire, qu'il faut se les attacher! si on leur parle le langage de la flatterie il est rare qu'il ne faille leur parler ensuite celui de la force! Les

citoyens auxquels on inculque le goût des plaisirs ne deviennent bons à rien!

» Déjà j'ai remarqué qu'à l'instigationde plusieurs beys, les Egyptiens manifestent des regrets d'avoir quitté leur ancien esclavage, et que, fatigués d'un gouvernement régulier, ils méditent de le renverser. Les mamelucks, les plus fameux appuis du Sultan; sont prêts à les seconder dans leurs desseins séditieux, à substituer à l'obéissance légale un déplorable asservissement. »

C'est ainsi qu'il parle à Honorine. Honorine, depuis qu'elle réside au Caire, ayant fait la connaissance de l'épouse d'un cheick, avec laquelle elle s'est liée d'amitié, acquiert la trop cruelle certitude qu'il règne une grande fermentation au sein des peuplades, au Caire même, et qu'un vaste complot est tramé contre les Français; mille démonstrations amicales doivent préluder à son exécution! Elle reçoit des mains de cette femme un firman du Grand Seigneur, adressé à l'Égypte entière, conçu en çes mots : « Le peuple Français est une nation d'infidèles. Ils regardent le Koran, l'Ancien Testament, l'Evangile comme des fables... O vous, détenteurs de l'islalisme! ô vous, héros protecteurs de la foi! ô vous, adorateurs du

seul Dieu, qui croyez à la mission de Mahomet, fils d'Abder-Allah, réunissez-vous et marchez au combat sous la protection du Très-Haut.... Grâce au ciel vos sabres sont tranchans, vos flèches sont aiguës, vos lances sont perçantes, vos canons ressemblent à la foudre.... Dans peu, des troupes aussi nombreuses que redoutables s'avanceront par terre, en même temps que des vaisseaux aussi hauts que des montagnes couvriront la surface des mers.... Il vous est, s'il plaît à Dieu, réservé de présider à leur entière destruction. Comme la poussière que les vents dispersent, il ne restera plus aucun vestige de ces infidèles, car la promesse du Très-Haut est formelle. L'espoir du méchant sera trompé, et les méchans périront. Gloire au seigneur des mondes! »

Honorine soudain remet à Polydore cette proclamation qu'elle vient de lire.... Hélas! l'ennemi déjà est en pleine révolte au Caire: déjà une foule de gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition sont massacrés. Eloigné de la ville, Bonaparte ne peut étouffer l'insurrection dans son berceau; il ne peut foudroyer aussi vite que l'attaquent les rebelles... Les fellahs, les Arabes, d'autres peuplades accourent au secours des habitans du Caire auxquels les mosquées servent de forteresses,

et tous ces barbares y jurent par Mahomet d'exterminer les Français...

Assaillis dans leur maison par six mamelucks d'une force prodigieuse, Polydore et Honorine luttent contre le péril qui les menace. Ils acceptent le combat, font usage d'armes à feu, tirent l'épée, et après une résistance opiniâtre, ils se dégagent, culbutent leurs féroces ennemis. Jamais guerrier ne se battit avec plus d'adresse, d'intrépidité, de vaillance qu'Honorine! Couverte de blessures, de sang et de sueur, elle n'a pas un instant modéré son ardeur, toujours le feu de ses yeux a étincelé du plus vif éclat. Libres de sortir, ils se retirent dans un petit camp où ils se retranchent avec une poignée de Français, traversent pour y arriver des groupes qui leur sont hostiles. Leur espoir est dans le désespoir! C'en serait fait d'eux, si Bonaparte n'était, au bruit de la conjuration, arrivé avec la vitesse des éclairs, à la tête de son armée, impatiente de venger la mort de ses frères!.....

Ce guerrier force les portes de la ville, somme les traîtres de poser les armes : ceux-ci refusent et combattent.... Le ciel intervient, fait briller ses feux, mugir ses foudres, Jupiter lance à travers d'épais nuages son tonnerre, une grêle effroyable tombe, toute la nature

est agitée !... Étonnés à l'aspect de ces phénomènes inaccoutumés parmi eux, les Musulmans, les Égyptiens, croyant être frappés de la main céleste, se jettent à genoux, implorent la clémence de leur vainqueur..... « L'heure de la vengeance a sonné, s'écrie Bonaparte, vous avez commencé c'est à moi de finir. » Soudain il braque contre la grande mosquée ses batteries, la foudroye, et des milliers de malheureux expirent déchirés par la mitraille et baignés dans leur sang. Après ce grand, ce nécessaire, ce terrible châtiment, l'ordre renaît au sein d'un calme affreux, interrompu seulement par les sanglots des mourans.

La révolte apaisée, Polydore et Honorine se rendent auprès de Bonaparte, l'informent de ce qui s'est passé, lui remettent le firman du grand seigneur. Honorine reçoit des éloges, l'offre de récompenses dignes des services qu'elle aurait voulu rendre. Ensuite, détournant la conversation, le général leur parle en ces mots : « J'eusse été moins sévère sans la responsabilité qui pèse sur moi. Je n'occupe pas ici seulement une position militaire, mais encore une position politique. Or le cœur d'un politique doit être dans sa tête ! Qu'aurait dit l'armée, si, par une générosité mal entendue, son chef ne lui eût pas assuré un

abri contre la tempête, elle que la France oublie sur un sol ennemi et lointain? Il nous faut vaincre ou mourir sur ces plages! J'ai ordonné qu'on informât contre les grands coupables, de les juger et exécuter militairement.

— Général, répond Polydore, soyez magnanime, la vengeance sied mal à un noble cœur; elle serait inutile à vous qui passez pour un prophète et disposer à votre gré des empires.

— Moi prophète? répond Bonaparte, je souris à ces mots. Si je n'eusse à conquérir un vaste territoire, à subjuguer des peuplades, je détromperais ces fanatiques que leur crédulité aveugle, me présenterais à eux comme citoyen, comme général, et par mes raisons, mes exemples, mes travaux, je les éleverais à la hauteur des hommes civilisés. Mais, dans une situation critique, je dois me servir de tous les moyens qui s'offrent à moi, tous étant bons s'ils peuvent couronner d'un heureux succès mes entreprises. Vous me comprenèz, Polydore, cela suffit pour que vous sachiez ce qui vous reste à faire. »

Il dit. Polydore et Honorine retournent dans leur demeure, accréditent le bruit que le général en chef est chargé d'une mission

divine, et que ce maître des mortels exige qu'on le vénère, qu'on le craigne, qu'on lui obéisse.

Peu après Bonaparte declare solennellement que la révolte du Caire est oubliée! « La nature, se disent-ils, s'est épuisée en créant un tel homme! »

Ayant appris qu'en Europe on s'escrime à ravaler la gloire de ce guerrier, en même temps que les rois font pleuvoir avec une grande ostentation sur le vainqueur d'Aboukir les plus magnifiques récompenses, ils ne peuvent contenir leur indignation en songeant à de si cruelles injustices. « Qu'importe, dit Polydore, à Bonaparte d'être loué? La louange est au-dessous de lui... Et toi, ô Nelson, quel changement dans ta destinée, si le chef de l'arrière-garde française avait mis en pratique ce précepte, que tout commandant qui n'est pas dans le feu n'est pas à son poste! La France ne porterait pas un crêpe funèbre, les flots ne seraient pas rougis de tant de sang français, et les potentats qui t'encensent, antipathiques à la liberté des peuples, seraient contraints sinon d'admirer ta bravoure, du moins de garder silence sur le combat qui honore ta vie! Reçois, puisque les destins l'ont voulu, les titres, les dotations que les rois te

conférent, mais garde souvenir qu'ils te sont donnés autant en haine de la nation française que pour solder le prix de ta victoire! »

Averti en ces conjonctures que Bonaparte l'a désigné pour aller à Suez y résoudre avec une société de savans le grand problème de la jonction de la Mer-Rouge et de la Méditerranée, y faire des recherches au sujet du canal fameux auquel le grand Sésostris donna son nom, Polydore se dispose à partir pour cette caravane, et Honorine, qui ne veut point le quitter, à le suivre.

LIVRE XVIII.

Celui qui se dévoue pour le salut commun mérite la reconnaissance de la postérité.

XVIII.

Polydore et Honorine suivent la caravane. Pour arriver à Suez, ils traversent plusieurs oasis, c'est-à-dire des cantons fertiles environnés de grands déserts, semblables aux îles de la mer. Ce qu'ils voient les étonne! Où est, se demandent-ils, cette Égypte jadis couverte de villes florissantes, de temples, de palais superbes, d'obélisques, de pyramides, si riche, si féconde en grands hommes, si fière de sa civilisation, de sa splendeur, de sa gloire? Ils ne rencontrent çà et là que des villages ruinés, des débris, des plaines rehaussées d'un sable aride dont les grains s'élèvent en tourbillons, quelques vallons incultes, des rochers nus, des montagnes sur lesquelles l'oiseau n'ose étendre son vol à cause du serpent qui cherche à l'attirer sous le charme pour le dévorer, des déserts verdâtres que la main du laboureur

ne cultive plus. Les peuples sont incivilisés. « O cruelle domination tyrannique ! s'écrie Polydore, c'est toi qui as refoulé les hommes dans les tanières dont tu es sortie ! Tu as exhumé du sein des ténèbres l'affreuse barbarie que les grands génies de l'antiquité y avaient reléguée en lui donnant des chaînes ! C'est à vous, altiers despotes, que le monde s'adresse pour obtenir satisfaction des injures que vous lui avez prodiguées, dont vous l'abreuvez journellement encore, des crimes dont vous vous êtes repus aux yeux de la société qui vous abhorre... Qui êtes-vous donc pour accabler ainsi de vos mépris les citoyens honnêtes? de quel droit faites-vous peser une main de fer sur ceux qui aiment leur patrie, la liberté, l'honneur et la gloire? Le secret de votre puissance est dans la faiblesse des peuples ! O hommes ! est-ce que toujours vous serez timides, abattus et sans courage ? Est-ce que bientôt vous ne formerez pas une sainte alliance? est-ce que le cri de liberté ne retentira jamais des bords du Tage jusqu'à ceux de la Mer-Rouge, et après avoir passé le Jourdain, n'ira point éveiller toute l'Asie qui sommeille ? Vous serez libres dès que vous ne voudrez plus être esclaves, vous serez heureux dès que vous ne voudrez plus que des ambitieux spéculent sur votre mi-

sère..... Il est temps que ceux qui gouvernent cessent de se montrer inquiets et jaloux, de s'irriter à la moindre des contradictions comme à la plus grande des révoltes..... Ce n'est pas qu'un prince que la pourpre décore doive être esclave timide, n'oser prononcer un mot, ni vouloir, ni penser, car il ne serait qu'une idole vivante que tout croyant pourrait briser dès qu'il la jugerait inutile; au contraire, il doit être hardi, résolu, courageux, donner l'impulsion, avoir une pensée prépondérante, être, si l'on veut, un principe de gouvernement, toutefois sans déroger aux lois, car les lois sont la sauvegarde des états, les gardiennes de la liberté, le palladium des rois et des peuples. Un beau gouvernement est un char brillant lancé sur une route unie, guidé par des mains habiles qui ne cèdent ni ne prennent du terrain lorsqu'il y a de justes démarcations établies par la souveraineté nationale! »

Parvenus à Suez, ville misérable, pourvue encore de quelques tours à demi ruinées, située non loin du littoral de la Mer-Rouge, dans une plaine peu fertile, ils y trouvent Bonaparte qui les a devancés, ses compagnons qui ont déjà exploré une partie de ce pays presque sauvage. L'ignorance en ces lieux y a étouffé

les sciences et les arts qui jadis y étaient florissans ; mais la présence du héros des pyramides sur cette terre semble y avoir tout ranimé, sa renommée avoir stimulé le génie des Arabes. Ici commencent de surgir de beaux bâtimens, là le commerce a repris son activité, l'abondance renaît avec l'agriculture, partout la civilisation ressuscite. « Qu'une nation, dit Polydore, est heureuse d'avoir un grand homme au faîte du pouvoir ! Dans la guerre, il la rend resplendissante de gloire ; dans la paix, il lui donne le bonheur. Elle devient puissante, le peuple laborieux, et la vertu est en honneur. »

Peu après leur arrivée, Polydore et Honorine vont faire la reconnaissance des fontaines de Moïse ; de Moïse, ce célèbre législateur des Juifs, qui écrivit, si l'on ajoute foi aux livres saints, sur des tables de marbre, au haut du mont Sinaï, au milieu des éclairs et de la foudre, des lois que Dieu lui dicta pour transmettre au peuple juif. Que ces objets sont magnifiques, sont respectables, sont pittoresques !.... Ils passent le Jourdain, rivière pleine d'eaux limpides, qui arrose une jolie vallée où s'élèvent des plantes couronnées de fleurs, dont le sein épanoui presque en toutes saisons cesse peu d'être odoriférant, de belles tiges

courbées sous le fardeau de leurs pesans épis, de hauts ceps bien vigoureux, des cucurbitacées d'un volume énorme, des cocotiers qui bravent les souffles enflammés des déserts. Au milieu de cette nature verdoyante, ils ne voient que quelques masures arabes qui la déshonorent et paraissent se tenir debout pour attester aux hommes la dispersion du peuple de Dieu ainsi châtié pour ses crimes. A leur retour à Suez, ils se mettent à la recherche des traces de l'ancien canal qui unissait la Méditerranée avec la Mer-Rouge, dans laquelle Pharaon fut, dit-on, englouti avec son armée en poursuivant les Israëlites, les découvrent à deux lieues de la ville, les perdent à quatre lieues plus loin dans les sables mouvans, aussi chauds qu'une braise ardente. En vain ils cherchent à pousser plus avant leurs pas, les tourbillons enflammés de poussière les arrêtent, leur serviraient de tombeau s'ils se jetaient dans leur sein.

Polydore rend compte de ses observations à Bonaparte : « Il n'est pas impossible, dit-il, de rétablir la communication des deux mers. En ouvrant un large canal qui les unisse, on fraiera un chemin à l'industrie pour anéantir l'empire despotique des Anglais sur les ondes. Les gigantesques travaux à entreprendre attireront sur ces plages les peuples de l'Arabie,

qui y trouveront avec le travail du pain, de l'aisance, les moyens de s'instruire, de se civiliser, d'entreprendre en peu d'années un négoce semblable à celui des plus grandes nations. L'agriculture deviendra florissante, et les peuples au milieu desquels nous vivons se gouverneront sous une loi commune, qui fera leur bonheur, leur prospérité. Il vous appartient, général, d'utiliser votre importante expédition, d'affranchir l'Egypte des chaînes sous lesquelles elle gémit ; la gloire qui résultera pour vous de ce grand bienfait sera impérissable.

— Je voudrais bien, répond Bonaparte, exécuter mes desseins, mais les Anglais m'en ont enlevé le pouvoir. Donner la liberté à l'Égypte, ce serait porter atteinte à leur puissance, ruiner leur commerce des Indes et rendre la France l'arbitre des mers. Aussi m'ont-ils suscité de nouveaux ennemis en soulevant contre la république française la Porte ottomane. J'ai médité l'invasion de la Syrie, préférant porter les hostilités sur cette terre plutôt que de les attendre dans les lieux de ma conquête. Si la fortune m'est favorable, je donnerai suite à mes plans, n'aurai de repos qu'après avoir abaissé l'orgueil de la Grande-Bretagne, contre laquelle j'ai prononcé le serment d'An-

nibal. Les circonstances étant au-dessus des hommes, je dois m'y conformer et vais suspendre mes travaux scientifiques pour aller au Caire rassembler dans ces parages mon armée, lancer vers la Syrie mes bataillons, marcher à de nouvelles destinées. »

Polydore et Honorine continuent leurs explorations, afin d'aider le grand capitaine à répandre, à l'exemple des Ptolomée, sur l'Égypte entière, une source de bienfaits. Séparés de lui, ils restent quelques mois insciens des événemens, dans ce pays à demi sauvage où les communications sont difficiles. Leur situation n'est pas exempte de dangers; car, au milieu d'Arabes, de Juifs, de Musulmans, il peuvent à tout instant subir le courroux de ces gens qui maudissent en secret la domination française, dont le but est de briser leur esclavage, de les rendre heureux.

Après une longue attente, ils revoient l'un des savans de la caravane, revenu depuis peu de jours du Caire, pour recommencer à explorer le pays de Suez : soudain d'interroger ce citoyen sur le moral de l'armée, ses souffrances, ses opérations. « Tous les soldats, leur dit-il, ont reçu avec acclamation l'ordre du jour qui leur annonçait de nouveaux combats. Je les ai vus partir ces héros, la plupart,

comme vous le savez, encore imberbes quoique vieux de gloire, tous ayant un teint que la chaleur, les frimas, la poussière des camps, la fumée des cartouches, ont basané, un grand nombre le corps couvert des plus nobles cicatrices ! J'ai vu l'impétueux Murat, toujours radieux et bouillant de courage, s'avancer fièrement à la tête de ses cavaliers dans un désert aride et brûlant; l'intrépide Regnier, qui domine avec éclat dans les conseils, conduire de nombreuses phalanges; le brave Lannes, qui a conquis ses grades sur les champs de bataille, conduire d'autres bataillons; l'illustre Kléber, général du premier mérite, pousser méthodiquement sa division à travers le désert, et envisager avec calme l'énormité des périls, comme si ce mortel avait eu des droits acquis aux respects de la fortune. Tels ces preux chevaliers qui marchaient devant Thèbes aux cent portes, résolus à vaincre ou à mourir au sein de la vaillance !

» J'ai vu d'autres généraux du premier ordre à la tête aussi de divisions, tous pleins de la plus bouillante ardeur, et menacer, à leur simple aspect, d'une mort soudaine l'ennemi, d'un feu dévorant les villes et les forts. Spectacle ne fut jamais plus imposant que celui offert par ces guerriers, échelonnés longue-

ment dans un grand désert, et marchant à la victoire comme une armée de géans à la voix de leur chef plus audacieux qu'Ajax, aussi prudent qu'Ulysse, non moins valeureux qu'Achille, au milieu des tourbillons de sables brûlant. Outre les fatigues que les soldats enduraient d'une marche pénible, de la chaleur excessive du soleil qui dardait sur eux, sur leurs armes étincelantes, ses rayons rapides, ils éprouvaient les tourmens les plus cruels de la soif. Une goutte d'eau limpide, celle où les oiseaux aquatiques auraient barboté, un peu de boue humectée, tout ce qui contient une quantité de liquide, eussent été pour cette armée haletante un bien mille fois plus précieux que toutes les richesses réunies qui servent au faste des humains. Je ne puis vous dépeindre tous ses maux!.... Plus d'une fois elle a murmuré, mais le général en chef, pour apaiser la sédition dans son camp, n'a eu qu'à se montrer aux soldats, à leur parler. Afin de leur apprendre qu'il subissait le sort commun, il demandait, dans les momens où il était pressé, à l'un sa gourde, à un autre un morceau de pain, et ainsi il étouffait la sédition, tirait parti même du fléau qui moissonnait les hommes faiblement trempés, pour inspirer à ceux que la nature avait rendus su-

périeurs l'orgueil de surmonter les difficultés quelque grandes qu'elles fussent. Il fallait une ame de feu, un corps d'acier, une vie aussi tenace que celle d'un beau chêne bien ombragé de feuilles, pour résister à tant de privations accumulées ! Ces soldats aux volontés de bronze s'étudiaient à vaincre les obstacles que le maître de l'univers semblait s'être complu à créer, comme barrière impossible à franchir.... Ils eussent essayé volontiers d'entasser les montagnes pour escalader le sommet de la voûte éthérée !..... Ayant quitté l'armée près d'El-Arisch, j'ignore maintenant en quels lieux elle campe, et si le poids de ses souffrances s'est allégé.

— Je savais, répond Polydore, que l'expédition de Syrie était aventureuse, que pour la terminer heureusement, la constance, la patience, étaient nécessaires même aux légions d'Arcole ; cependant je n'eusse pas imaginé qu'elle eût été semée de tant de périls. Les efforts que fait l'armée pour s'élever au-dessus des misères humaines ne peuvent être soutenus que par son patriotisme, sa confiance en son chef, dont la bravoure est à l'égal de son génie, de son talent, de son patriotisme. Heureux, malgré de si énormes maux, les héros qui participent à cette campagne ! J'eusse voulu

être libre d'en faire partie, je me serais, sans hésiter, jeté dans les rangs des guerriers que vous admirez afin de m'acquérir, en partageant leurs travaux, une part à leur gloire. Aujourd'hui que le danger de l'armée est éminent, que son salut est au-dessus des considérations politiques, et qu'envers moi, peut-être, la passions sont moins effervescentes, je vais m'élancer à sa suite pour glaner quelques palmes, ou trouver la mort. »

Il dit. Incontinent ils se mettent en route Honorine et lui pour El-Arisch où ils arrivent après une marche longue et pénible. Cette ville, dont les remparts ont été mis en poudre par le canon meurtrier des Français, a été aussi mise à feu et à sang; les débris qui la recouvrent attestent à peine qu'elle fût une forteresse, qu'elle eût des murailles crénelées.

En parcourant avec son époux les décombres d'un vieux monument qui rappelle encore le passage, le génie, la domination des musulmans, Honorine aperçoit au milieu des ruines une momie : c'est celle d'une jeune femme descendue au tombeau dès la fleur de son âge. Elle est surprenante par la régularité de ses traits : son teint peu altéré, ses cheveux tirés en longues tresses soigneusement arrangées, entremêlées d'épingles en or et de roses, lui donnent

la beauté, l'élégance d'une jeune personne vivante. Un collier d'une grande richesse, d'un grand goût, composé de trois rangs d'amulettes en vermeil et pierres fines, orne son cou : deux boucles en argent et diamans pendent à ses oreilles, et un petit scarabé, ciselé en forme de bague, est passé à l'index de sa main gauche. Elle a les bras ceints de bracelets où brillent les plus précieux métaux ; sa taille joliment arrondie est serrée d'une ceinture gracieuse, mêlée d'or, d'argent, de lapis-lazuli, de cornaline. Cette momie, vue dans sa nudité, paraît animée.... Ainsi parée, elle est enveloppée dans des bandelettes en toile, placée dans un cerceuil où se trouvent à côté d'elle un miroir métallique, un coffre de terre émaillée, un collier en ivoire, des vases d'albâtre remplis de parfums, d'antimoine. « Cet usage des anciens est bien religieux, dit Honorine, je trouve admirable que l'on conserve intacts à la postérité les restes de ceux auxquels on est uni par les liens du sang, ceux de l'amitié. Sans doute que cette momie fut une personne de haut parage, et que son origine remonte dans la nuit des temps : il nous faut, cher Polydore, la déposer en un lieu sûr, pour, quand les temps le permettront, la transporter en France comme un monument d'antiquité. »

Lorsquelle achève ces mots, Polydore lit une inscription placée auprès de la momie et il apprend que cette personne périt victime de la fureur d'un roi d'Égypte, son père, qui la fit tuer, parce que, éprise d'amour pour un poète nommé Lysimandre, elle voulait l'épouser. « Quelle barbarie! s'écrie-t-il, est-ce que les rois sont si haut au-dessus des autres hommes que nul ne doive aspirer de s'allier à leur race? Pour prix de leur élévation souvent ils accordent des mépris, et de-là, sans répugnance, ils passent au crime, si le crime peut servir leurs projets. »

Polydore et Honorine conservent précieusement la momie, à laquelle ils attachent un prix non moins grand qu'aux objets les plus riches. Pendant leur séjour à El-Arisch, ils font la connaissance du chef qui gouverne la ville, et là, ils sont informés par lui des opérations ultérieures de l'armée. « Ayant quitté ces remparts, leur dit-il, elle est allée se replonger dans le désert, où les souffrances ont redoublé d'intensité, jusqu'à son arrivée sur les belles montagnes de la Syrie, du haut desquelles les plaines fertiles de l'antique Gaza se sont offertes à ses yeux étonnés. Gaza, ancienne patrie des Philistins, sans portes, sans

défense, abandonnée des superbes Ottomans, s'est rendue à discrétion aux Français, qui l'ont dédaignée pour aller assiéger Jaffa, ville fameuse où débarquaient les pèlerins de Jérusalem. Protégée par de nombreuses tours flanquées, une muraille épaisse qui défendait son entrée, des troupes aguerries renfermées dans son enceinte, le zèle fanatique de ses habitans, façonnés à l'esclavage, Jaffa, se croyant en état de supporter glorieusement un siége, a tenté de repousser les assauts des assiégeans; mais sa résistance a été le signal de sa destruction. Bonaparte, indigné du meurtre commis sur son parlementaire, qu'il avait envoyé auprès des habitans les sommer de se rendre, et à qui pour toute réponse ils ont tranché la tête, a disposé l'attaque, fait tonner ses canons contre les tours, contre les remparts, s'est ouvert des tranchées, a ordonné l'assaut, et les soldats, ivres de fureur, ivres de vengeance, se sont élancés à travers des flots de poussière, d'eau, de feu, de fumée et de fer, ont gravi les murailles, atteint l'ennemi, qui a lutté en vain contre le glaive exterminateur qui a pesé sur lui deux jours et autant de nuits. Rien n'a été respecté; les vainqueurs ont offert un sacrifice à un dieu cruel, inconnu peut-être, altéré de carnage, altéré jusque du sang des

vieillards, des femmes, des enfans. Jaffa est devenu un monceau de ruines, rehaussé d'une montagne de cadavres que la nature a forcés de se venger eux-mêmes. Ces tas de morts ont exhalé dans les airs de quoi faire la guerre à toute l'armée d'Egypte, partout le vent a soufflé la contagion! Une foule de braves gens ont péri empestiférés, une foule d'autres sont prêts à subir un sort pareil !.... La peste! la peste! Justes dieux, quelle divinité infernale a propagé parmi tant de héros, contre lesquels la mitraille fut impuissante, ce terrible fléau qui les moissonne sans gloire?.... Honneur au chef de l'armée qui, dans ces conjonctures, a mis en évidence les plus nobles caractères de la grandeur! Ce guerrier a visité, suivi de plusieurs de ses lieutenans, les malades entassés dans les hôpitaux, a touché les plaies de ces infortunés, a donné des encouragemens à tous, les a rassurés par sa seule présence, a raffermi, par cet acte téméraire, le moral ébranlé de son armée. On lui a reproché son imprudence, mais il a répondu « que, général en chef, il devait faire son devoir. » Maintenant il campe sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, dont il presse l'investissement avec des soldats épuisés de fatigues, mutilés par le fer et les maladies. »

Touchés à ce récit de tant de maux, Polydore et Honorine vont à Jaffa porter secours aux malheureux alités, verser dans leurs cœurs les consolations qu'ils sont en état de recevoir. A l'exemple de Bonaparte, ils touchent l'un et l'autre les pestiférés, et de plus, ils leur donnent des soins, s'inoculent avec leur sang, boivent dans leurs coupes. C'est belle chose qu'un tel dévouement! Le soldat ne confond plus dans le vague de la crainte son imagination troublée; il la fixe sur un avenir rassurant, persuadé que ce qu'il croyait un fléau n'est qu'un mal ordinaire qui poursuit son cours. Tel le malade que la fièvre travaille, qui entrevoit au sein de son délire l'affreuse mort prête à le frapper, et qui, à l'approche du médecin, reprend courage, se tranquillise dans l'attente d'une guérison heureuse et prochaine.

Après une courte résidence dans cette ville, ils poussent une reconnaissance sur Jérusalem, cité sainte, jadis capitale du royaume de David, parsemée de temples qui furent ornés de l'or d'Ophir et dés cèdres du Liban, transformée en une espèce de réceptacle garni de masures arabes semblables à des sépulcres blanchis, qui surgissent sur de vastes débris au sein d'un paysage en pierre, où croissent

çà et là des buissons d'aloës et de nopal. Ils ne voient de remarquable en ces lieux qu'une grande mosquée, ouvrage du calife Omar; mais il est défendu sous peine de mort aux chrétiens d'y entrer sans permission. Avides de contempler à l'intérieur ce monument superbe, ils s'adressent au gardien, et ce personnage, coiffé d'un riche turban vert, vient, après quelques hésitations, leur en ouvrir gravement l'entrée. Il les introduit où il leur plaît d'aller. Que de portes de bronze, de statues en marbre, en ivoire, de lampes en argent, de flambeaux en or, se présentent à leurs regards! Le dôme du temple est supporté par des colonnes en marbre blanc, d'un travail achevé, très-élevées, très-nombreuses, au milieu desquelles apparaît une masse énorme de rocher suspendue en l'air. A quelques pas, il existe deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche: « Celle-ci, leur dit le musulman, est la porte de l'enfer, celle-là est la porte du paradis. Non loin de la première est le lieu où fut trouvé le crâne d'Adam; l'autre cache celui où Caïn tua son frère Abel. Ce fut sur le rocher que vous voyez que l'ange s'assit lorsqu'il arrêta la peste aux jours du roi David! Après cette allocution, le musulman leur ordonne de se retirer.

Polydore et Honorine voudraient pouvoir interroger ce gardien de la mosquée, mais les usages s'opposent à ce qu'il lui soit adressé des questions; ils les respectent, ayant pour principe de ne pas fronder les lois que les peuples révèrent. Ils repartent et vont à Bethléem, village où naquit le Christ, fameux dans la chrétienté, enrichi d'une église magnifique, qui renferme la crèche où fut déposé, aussitôt après sa naissance, le petit dieu incarné. Ils la visitent cette crèche, d'un bois rongé de vers, saint monument du christianisme, reliques précieux, cachés dans un tabernacle construit avec un bois odoriférant de l'Arabie et orné de riches pierreries, d'élégantes sculptures. C'est un prêtre qui la leur montre, et ce prêtre les exhorte à suivre la religion du rédempteur. « Homme ou Dieu, leur dit-il, vous devez observer ses préceptes, car ils ont sauvé le monde. » Malgré cette ostentation, le luxe qui règne dans le temple, le croissant que Saladin replanta en ces lieux sur les ruines de Sion y domine encore, et l'étendard du Christ, sans y être déchiré, n'est qu'un type de superstition aux yeux des sectaires de Mahomet. Polydore exprime son étonnement qu'une religion répandue sur la surface du globe soit dédaignée dans le pays où elle a

pris naissance; que l'Homme-Dieu qui l'annonça soit regardé comme un visionnaire habile, jaloux de faire passer, au moyen d'actions éclatantes, son nom à la postérité la plus reculée!

Ils ne tardent pas à quitter Bethléem, à parcourir d'autres contrées. Parvenus au pied du mont Liban, ils gravissent ce mont qui lève majestueusement sa tête dans les nues, et là, ils se reposent à l'ombre de quelques cèdres qui y verdissent, de quelques arbrisseaux qui y étalent des groupes de fleurs pourprées. Quelle nature variée ils voient en ces lieux! Le sommet de la montagne, couvert de neiges qui ne fondent jamais, est bordé du beau xeranthenum-frigidum, c'est-à-dire d'une couleur pareille à celle des feuilles de vigne que l'automne a desséchées. Ses flancs, sillonnés par de profonds ravins, des ruisseaux d'une onde claire qui jaillissent du sein des roches, présentent à l'observateur une foule de tapis de verdure, des œillets aux diverses couleurs, des lis blancs, des lis orangers, beaucoup d'autres arbustes qui mêlent l'éclat de leurs fleurs à l'éclat des fleurs des autres plantes, des cascades bruyantes et presque sans nombre.

« C'est ici, dit Polydore, que le jeune Libanus fut assassiné, et c'est ce Syrien qui a

été, d'après la fable, pour récompense du culte qu'il avait voué aux dieux, métamorphosé en cette montagne qui porte son nom. Nul sacrifice ne peut être plus agréable aux immortels que le présent d'une couronne faite des feuilles du dendro-libanus, arbre sacré qui ne croît que sur ce mont. Ce pays naguère était rempli de l'histoire du vieux de la Montagne, prince cruel, cent fois redoutable par le zèle aveugle de ses sujets, qui s'approchaient des trônes les plus augustes pour enfoncer traîtreusement un fer assassin dans le cœur des rois qu'ils avaient ordre de percer. S'ils périssaient dans leurs horribles expéditions, les nymphes du paradis devaient, d'après les traditions, les venir recevoir, leur tendre les bras, les faire jouir avec elles de leurs charmes divins.

» Je suis émerveillé de ce pays pittoresque, quoiqu'il offre tour à tour un assemblage confus de ce que la nature a de plus beau et de plus hideux. Quel siége pour la civilisation! Elle pourrait y dresser des autels impérissables, y élever, sur d'antiques fondemens, des temples superbes, monumens de gloire qui enorgueilliraient les nations. Avec l'agriculture, le commerce, la religion, on opérerait ce beau prodige, que trois soleils suffi-

raient pour accomplir. Adonnés à labourer la terre, les hommes vivent dans l'abondance, se procurent facilement ce qui rend la vie douce et commode; adonnés au commerce, ils deviennent actifs, leurs pensées se développent, leur intelligence grandit; adonnés à la religion, ils répudient de leur cœur ce qui est empreint du génie du mal. Leurs mœurs naissent de cet état social, et ils les élaborent selon que la société se perfectionne entre eux, ou qu'ils étendent davantage leurs relations avec les peuples civilisés et polis. Les arts et les sciences en naissent aussi, car ils suivent constamment le mouvement progressif de la civilisation. Sans l'agriculture, la vie serait un affligeant fardeau, qui rendrait les hommes indolens, paresseux et fourbes. Il y a des laboureurs qui, en fendant leurs champs, méditent sur les destinées humaines, mesurent la spacieuse distance qui s'étend de leurs pieds jusqu'au plafond étoilé qui embrasse le monde! Entourés de grands objets, souvent ils ont de grandes pensées, font d'heureuses découvertes... Pourquoi les rois ne dispensent-ils pas les faveurs à ceux qui se sont distingués dans l'art agricole, qui ont, par conséquent, rendu des services à l'état, plutôt qu'à de froids paperassiers, à d'orgueilleux chica-

neurs, qui ont exercé leurs talens, leur science, à vexer le genre humain, à s'enrichir aux dépens du peuple qu'ils pressurent impunément? C'est en labourant les champs, en désertant les forêts, que le poète romain commença d'essayer ses pipeaux champêtres! Sans le commerce il n'existerait pas de relations intimes entre les peuples divers, l'industrie manquerait d'essor, le génie, fils de l'expérience et dieu de la nature, serait comprimé. Sans la religion, c'est-à-dire ce sentiment de l'ame qui nous transporte par la pensée dans les cieux, nous fait aspirer à l'immortalité, nul n'aurait un cœur sensible, ne serait compatissant, généreux et juste! »

Honorine écoute en silence ce discours, et après y avoir répondu, elle en commence un autre en ces mots: « Il est temps, cher Polydore, que nous cessions de mener une vie errante incertaine, aventureuse. Ayant traversé les mers, essuyé des naufrages, passé d'Europe en Amérique, d'Amérique en Afrique, d'Afrique en Asie, vu le Nil, les bords du Jourdain, la Mer-Rouge, il est juste que nous nous reposions en paix sur quelque plage pour y oublier nos maux, nos tribulations, ne plus être le jouet des destins, qui se sont acharnés à nous poursuivre. Repartir pour la France...

je n'ose vous proposer ce dessein, les passions de nos ennemis n'étant pas calmées encore, une grande effervescence régnant parmi eux... cependant, forts de notre conscience, de notre innocence, ayant pour nous quelques actions qui ne sont pas sans éclat, nous pourrions tenter une nouvelle fortune, affronter au besoin les coups du sort... Eh! pourquoi craindrions-nous de reparaître au milieu des Français? Généreux, peut-être qu'ils nous feraient un accueil flatteur... peut-être ont-ils repentir de votre condamnation, des persécutions dont nous avons été l'objet...... Inutile Cassandre lorsque vous leur parliez, vous seriez écouté aujourd'hui qu'ils sont forcés de reconnaître que vous avez prédit l'avenir. D'ailleurs n'étiez-vous pas l'un des soldats d'Arcole, l'un des marins d'Aboukir?... Moi-même n'ai-je pas bravé la mitraille des Anglais pour acquérir de la gloire à ma patrie? Non, non, nous ne pouvons plus avoir d'ennemis!... Mes compatriotes seront touchés de mon courage, de ma vertu, de mes maux; ils ne permettront pas que je reste en proie à la fureur d'autres événemens; ils auront pitié de mon fils, que nous portons d'une terre d'exil sur une terre d'exil... Partons, cher époux, partons, faisons voile pour mon pays, allons

revoir mes pénates; d'heureuses destinées, j'en conçois l'augure, nous attendent en ces lieux. »

Elle dit. « J'ai joué ma vie, répond Polydere, je l'ai jouée bien des fois, mais le temps de la prudence est venu. Nous remettre à voguer pour la France, ce serait, tendre amie, aller au-devant de notre perte, chercher un trépas que nous n'avons point mérité. Les hommes qui ont attaqué ma réputation, mon honneur, m'ont chargé d'une accusation capitale, sont excités encore par mille troubles : la faction à laquelle ils appartiennent se remue de nouveau, travaillée par un levain qui fermente d'une manière effrayante. O que les proscrits sont à plaindre! Je suis bien malheureux d'avoir été calomnié, vilipendé comme ennemi du peuple et des libertés publiques, traître à mon pays adoptif, d'avoir entendu contre moi prononcer une sentence de mort; mais je serais bien plus malheureux si, sans être poursuivi, j'eusse mérité ces outrages dont on m'a abreuvé, ou si ma vie ressemblait à celle des législateurs qui se sont faits les bourreaux de la France! Échappé, grâce à votre prévoyance, à vos soins, à votre dévouement, au supplice où je fus traîné, je ne dois pas, mu par trop de confiance, me livrer aux mains de

mes envieux, aliéner avec légèreté mon avenir, le vôtre et celui de mon fils. Tenez-vous assurée, Honorine, que les démagogues ne pardonnent jamais à ceux qui ont entravé leurs desseins, et que la générosité n'est pas plus dans leurs cœurs que la reconnaissance et la grandeur; leur politique est égoïste et perfide. Rien ne les rebute contre un ennemi qu'ils craignent, qui a voué sa vie à la cause du malheur. Par cela que celui-ci connaît la vraie liberté, met en pratique les plus nobles vertus, ils ont plus grand intérêt à le déconsidérer, et s'ils le déconsidèrent, lui ravissent les suffrages populaires, ils deviennent de nouveau injustes envers lui pour pallier leurs injustices. L'ennemi le plus implacable, le plus dangereux, est celui qui a prodigué des offenses imméritées, car il sait qu'il a ulcéré le cœur de la victime, et s'il apprend qu'elle lui pardonne, la rage, les remords ulcèrent le sien, et alors un second forfait est nécessaire au premier. Bonaparte lui-même n'est-il pas banni en ces lieux? homme supérieur, il a fait ombrage aux jongleurs politiques, et, trop puissant, ils n'ont osé le jeter dans les fers. Chose honteuse, ils ont, pour combler le sacrifice, destiné à la mort quarante mille braves qui combattent sous ses ordres... Mais ces héros, devenus des

forteresses vivantes, survivront, rentreront dans leur patrie par les portes de la victoire. Demeurons, chère Honorine, demeurons en Égypte en attendant des temps plus propices! »

Il dit. Sachant conformer sa volonté à celle de son époux, Honorine consent à retarder son départ pour la France. Ils décident, Polydore et elle, de se rendre à Saint-Jean d'Acre. Pour arriver en cette ville, ils traversent le fleuve Adonis, tout rougi d'une craie que les eaux tiennent en dissolution, qui passait autrefois pour le sang du favori de Vénus. Ils parcourent aussi le pays de Tyr, font leur entrée dans cette vieille cité, jadis florissante, si déchue aujourd'hui que les habitans n'ont plus pour habitations que des cabanes, des caves voûtées où ils entassent leur misère. Quel dieu a donc fait peser son bras sur cette ville fameuse, où le commerce, la gloire, les sciences et les arts furent si long-temps en honneur? Partout sur leur chemin ils ont vu des antres, des cavernes, au fond desquels se réfugient des ermites qui infestent les campagnes, donnent à ces contrées un aspect affreux de barbarie, de désolation. Au delà de Tyr, ils rencontrent beaucoup d'autres ermitages, une foule de pieux solitaires, assassins, voleurs, pénitens de profession, à la vue desquels souvent le

voyageur est saisi de frayeur, étant exposé à perdre son bien et la vie. Plusieurs fois Polydore et Honorine se trouvent en butte aux attaques de ces lâches dévots, qui les suivent, les épient, et autant de fois ils ne parviennent à s'en dégager qu'en les menaçant de leurs armes. Un jour, attaqués par deux à la fois, d'une hauteur prodigieuse, d'une force colossale, ayant une barbe qui leur tombe jusqu'à la poitrine, pour vêtement un ceinturon auquel est suspendu un cimeterre, il leur faut se battre corps à corps. Les solitaires tentent de plonger leurs armes dans le sein de Polydore, mais celui-ci lève contre eux son épée, Honorine en lève une autre, et le fer brille contre le fer, crie, étincelle de lumière. Les agresseurs veulent fuir après une lutte opiniâtre, une lutte ensanglantée : c'est en vain, l'un et l'autre tombent au même moment, percés de blessures, baignés dans leur sang, et il ne leur reste qu'un souffle de vie qu'ils exhalent en douleurs plaintives. Honorine a reçu un coup au bras, son sang coule par une large plaie, et ce sang, cette blessure, ne font qu'animer son ardeur. Telle la belle Clorinde, qui, le feu dans les yeux, le courage dans le cœur, frappe, tue, fait, dans le combat, mordre la poussière à ceux qu'elle a vaincus.

Ils arrivent, déguisés en Arabes, à Saint-Jean-d'Acre ; hélas, la valeur française a échoué devant cette ville ancienne, défendue par une tour maudite, conception du génie de Djezzar-Pacha, forteresse d'une renommée fatale ! Le pavillon britannique flotte dans le port, la mer est couverte de vaisseaux, l'autorité musulmane règne dans la ville.... Polydore et Honorine veulent éviter de faire connaître qui ils sont, car, Français, ils seraient prisonniers de guerre, exposés peut-être à être massacrés. Pressés de dire leurs noms, leur patrie, ils ne les peuvent plus dissimuler qu'en employant le mensonge, dont ils ont horreur, et ils dédaignent de recourir à cette arme. « Je suis Polydore, répond celui-ci, mon pays est la Grèce, je voyage en ces lieux avec mon épouse et mon fils, pour contempler vos hauts faits et la valeur téméraire de vos ennemis. » A ces mots le magistrat qui les interroge s'apaise, cesse de s'enquérir du nom d'Honorine, la regardant, ainsi que son époux, membres d'une nation soumise au sceptre ottoman.

Polydore, pendant qu'il réside à Saint-Jean-d'Acre, se trouvant avec un lord, homme modéré, impartial et bienfaisant, interroge ce citoyen sur le siége de la place, le prie de

lui en raconter l'histoire. « Accourus ici, répond l'Anglais, les Français ont battu en brèche la muraille de la ville, en ont réduit une partie en poudre, et après s'être ouvert des tranchées, avoir jeté des bombes sur la place, épouvanté les habitans, ils ont monté à l'assaut, ont pénétré trois fois au-delà des remparts, et en ont été repoussés trois fois, sous une pluie de feu, de fumée, de balles, de boulets, de poussière et de pierres. L'attaque des assiégeans, la résistance des assiégés, l'audace, l'acharnement de tous, y ont été grands, dignes d'être comparés aux actions des légions romaines. Le carnage a rendu le carnage nécessaire, et la prise de la place plus nécessaire encore. La position de Bonaparte était critique, son énergie, son inflexibilité, ses talens militaires ont pu seuls le sauver. Assailli par les populations de Bagdad, de Damas, celles des bords de l'Euphrate, venues au secours d'Acre pour la délivrer, il les a méprisées toutes; il a méprisé la flotte musulmane qui couvrait la mer, apportait à terre des milliers de soldats contre lui, des armes, des munitions, et l'armée que les Turcs formaient à Rhodes. Les Anglais dirigeaient la tempête soulevée sur sa tête; un autre génie que le sien n'eût pas été assez fort pour conjurer l'orage qui grondait de tous

côtés autour de lui. Nos escadres mouillaient dans le port de la place. L'amiral anglais poussait à des sorties les assiégés, les forçait de livrer des petits combats pour donner l'alerte aux Français, les démoraliser, les épuiser de fatigues. Enhardis par de légers succès, les Turcs, les Arabes, se sont élancés avec impétuosité dans le camp de Bonaparte, et ils ont été châtiés. Ce général, qui a prévu le mal que cette guerre de détail lui faisait, a couru au Mont-Thabor, l'Atabyrion des anciens, pour dégager le vaillant Kléber qui s'y était retranché dans des ruines, et dans une bataille à laquelle il a donné le grand nom du champ de sa victoire, il a exterminé une armée cinq fois plus nombreuse que la sienne. Soudain il est revenu reprendre le siége qu'il paraissait avoir abandonné : ses batteries ont tonné de nouveau contre la citadelle, il a ordonné une attaque générale, et en quelques instans le drapeau tricolore a flotté sur plusieurs points à la fois au haut des remparts. Les Turcs ont été enfoncés; il a tué les uns, écharpé les autres, les a tous déconcertés, tous intimidés; il a découragé les habitans, jeté la terreur dans la ville dont il a jonché les rues de morts. Acre allait capituler, lorsque le commandant des escadres britanniques a lancé à terre ses troupes aguerries, bien

reposées, impatientes de mesurer leurs forces contre un ennemi digne d'elle, a rassemblé les fuyards, les a ramenés au combat. Afin d'assurer son triomphe, de le rendre décisif, de ne pas prodiguer la vie de ses soldats, il s'est servi des décombres, des cadavres pour barricader les rues, et ces ennemis de Bonaparte, tués par lui en combattant, ont plus contribué à le battre après leur mort qu'au moment qu'ils étaient armés et pleins de vie. Ne pouvant plus tenir dans la ville, ce capitaine a sonné la retraite avec l'apparence de la victoire, et d'un ton plein d'assurance, il s'est écrié en présence de ses légions : « Soldats, après avoir avec une poignée d'hommes nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait dix mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Kaiffa, Acre, nous allons rentrer en Égypte. » — Aussitôt il a repris, emportant avec lui ses trophées, la route du Caire. Acre est délivrée, et ce chef n'a pas été vaincu ! »

Polydore eût désiré en entendre davantage; mais le lord, obligé de repartir, le quitte, et il ne le revoit pas. Ils retournent, Honorine et lui, du côté de Jaffa, traversant un pays habité par des peuples pasteurs, qui mènent de la

bergerie le matin leurs troupeaux à pâturer sur la montagne, les ramènent le soir au son du chalumeau. Que de massacres ils rencontrent sur le chemin! Tout en ces contrées a été mis à feu et à sang! Quel mauvais génie inspire donc les hommes? Est-ce que le meurtre est nécesssaire à l'accomplissement de leurs desseins? On voit épars, gisans, de jeunes garçons, de jeunes filles, des vieillards, tous égorgés, et auprès d'eux des soldats qui ont subi pareil supplice. L'armée n'a exercé que des représailles, et elle a tout à redouter si elle ne veut tout enfreindre!

Le jour où Bonaparte fait sa rentrée dans Jaffa, Polydore et Honorine y font aussi la leur. Ayant abordé ce héros, ils démêlent dans ses traits, calmes en apparence, une expression inquiète, qui décèle le soupçon et les regrets, une ame ardente et singulièrement ambitieuse. Ce grand homme leur parle avec aménité, souvent avec gaieté; mais il est aisé de reconnaître qu'il veut paraître impassible au milieu du fléau qui l'environne, des orages qui noircissent l'horizon, afin d'inspirer ce sentiment à ses divisions. Quelquefois il se lève brusquement, se rassied de même, se croise les bras, ou pose son doigt sur la lèvre, s'exprime d'un ton bref, puis tout à coup il

se livre à une espèce de nonchalance, à de cajolantes attentions. Il ne laisse échapper en présence de Polydore et d'Honorine que quelques mots sur sa situation, et ces mots en disent plus qu'un long discours : « La peste ! La guerre de Syrie ! » Il devine que la guerre de Syrie va le poursuivre en Égypte, et il craint que la peste ne moissonne ses guerriers. Il craint qu'on lui reproche d'abandonner une foule de braves gens, attaqués de cette cruelle maladie, à l'atroce vengeance des peuples asiatiques, à la froide insensibilité des Anglais ! Il pèse sur toi, illustre capitaine, une responsabilité terrible; prends garde que tes envieux ne t'accusent d'avoir laissé avec indifférence sur un sol ennemi périr une partie de tes légions !

Polydore et Honorine prennent congé de ce général et se retirent. Rentrés à leur hôtel ils commentent ses pensées qu'ils ont cru lire sur sa physionomie : « Ce guerrier a pour principe, se disent-ils, qu'il faut, dans les circonstances impérieuses, donner une part au malheur. D'après lui ce serait un crime à un chef d'armée de perdre tous ses gens en voulant tous les sauver, si le salut du grand nombre dépendait de la perte du petit, et il convient, pour accomplir un tel sacrifice, de déployer la même force d'ame que pour con-

traindre, dans un état despotique, les mécréans à croire ce qu'ils veulent ignorer. Ayant touché les pestiférés déjà une fois à Jaffa, il s'imagine être au-dessus de la calomnie, ne pouvoir être troublé par un bourdonnement de blâme. »

Avant de repartir de Jaffa, ils visitent les pestiférés, entassés par centaines dans des appartemens où ils n'ont pour grabat que quelques brins de paille. Quel touchant spectacle ! Ces pauvres militaires, aux yeux mornes, au teint livide, suffoqués de chaleur et de soif, paraissent résignés, n'élèvent guère la voix que pour demander si l'armée se bat, remporte des victoires, s'inquiétant plus du sort de leurs compagnons, de la gloire de leur patrie, que de leur propre destinée. Polydore et Honorine prodiguent des encouragemens à ces infortunés, leur donnent aussi des soins, les prémunissent contre le danger de s'abandonner au désespoir.

Ils effectuent leur retour au Caire, laissant à plusieurs marches derrière eux la grande armée, qui revient triste, silencieuse. Les beys ayant répandu le bruit que Bonaparte est mort, ils ont par cette manœuvre préparé les Egyptiens à une nouvelle révolte. Informé des mouvemens insurrectionnels qui se prépa-

rent, du crime prémédité contre les Français, Polydore en dévoile les trames, et annonce en même temps au peuple que le général en chef est sur le point de faire son entrée triomphale dans la capitale de la Basse-Égypte; il lui annonce que les dieux qui protègent ce guerrier ont détourné les traits que l'ennemi lui a lancés, et l'ont rendu invulnérable. Ces paroles produisent de l'effet sur des hommes superstitieux et esclaves des préjugés; elles ont pour résultat, de paralyser la sédition dans son berceau.

Il tarde à Polydore que Bonaparte reparaisse au Caire, et ce général, instruit de ce qui s'est passé, exploite habilement, aussitôt après son retour, la crédulité des peuples soumis. « Il est arrivé ici, leur dit-il, le bien-gardé, le chef de l'armée française, le général Bonaparte qui aime la religion de Mahomet; il est arrivé bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par la porte de la Victoire. Ce jour est un grand jour, on n'en a jamais vu de pareil. Tous les habitans du Caire sont sortis à sa rencontre. Ils ont vu et reconnu que c'était bien le même général en chef Bonaparte, en propre personne. Ils se sont convaincus que ce qui avait été dit sur son

compte était faux.... Il fut à Gaza et à Jaffa ; mais ceux de Jaffa, égarés, il les livra tous dans sa colère, au pillage et à la mort. Il a détruit tous les remparts, fait périr tout ce qui s'y trouvait. »

Polydore et Honorine repassent leur vie, mêlée de grandes fortunes et de grands revers, alternativement tranquille et agitée, tantôt comblée d'honneurs au sein de richesses brillantes, tantôt livrée à l'insulte au sein d'une obscure pauvreté. Acteurs sur de grands et de petits théâtres, ils ont appris à vivre commodément dans toutes les situations, à regarder le passé comme une ombre fugitive, le présent comme chose supportable, l'avenir comme un météore qui les berce d'un heureux espoir. Ils savent descendre des grandeurs sans s'abaisser, reprendre un haut rang sans s'élever, être partout, en toutes circonstances, au niveau des événemens.

Le doux repos dont ils jouissent au Caire n'est pas de longue durée, le calme qui règne en ces lieux n'est que le calme précurseur de la tempête. Ils commencent bientôt d'entendre le cri de mort aux Français, et ce cri est répété par tous les peuples conquis ! ! Ce sont les Bretons qui suscitent à Bonaparte ces nouveaux troubles : leurs vaisseaux, ceux des

Musulmans, pointent vers Aboukir, pour y débarquer une armée, des canons, des caissons, et la mer leur vomit ses secours. Chacun, d'un élan spontané, vole au combat. Polydore se confond dans les rangs des soldats, et sous les ordres du héros d'Égypte qui a lancé ses divisions sûr la plage d'Aboukir, il contribue à exterminer Anglais, Turcs, Égyptiens, Arabes qui sortent de leurs vaisseaux, à en noyer dix mille dans la mer, et à venger, en remportant une victoire complète, les escadres de la république sur le lieu même qui fut le théâtre de leur destruction.

Ensuite il revient au Caire : « Bonaparte, dit-il à Honorine, n'est plus un homme; il est un prophète dont les oracles sont purs de mensonge, le peuple lui doit vouer un culte! On l'appelle le dieu Mars dans l'armée, on publie qu'il est grand comme le monde, on semble lui offrir l'empire de l'Asie ! »

Ils recommencent leur vie paisible, attendant du destin qu'il les délivre pour les reconduire dans leur pays. Bientôt ils apprennent que Bonaparte, après qu'il a terrassé tous ses ennemis dangereux, s'est désigné, sous prétexte d'un voyage dans le Delta, un successeur dans le commandement, s'est mis à faire voile pour la France. Qui donc a pu hâter

ce départ précipité? Est-ce qu'après tant de prodiges, ce héros, fatigué de ses victoires, a besoin d'aller se retremper? Aurait-il l'ambition de se faire proclamer dictateur en foulant sous son char les lois, la liberté de sa patrie? O César, ô grand homme, ta gloire, tes services ne sauraient justifier de semblables desseins!

Polydore et Honorine s'expliquent ce départ inattendu : « La France, se disent-ils, est agitée, il va lui redonner le calme; elle est pauvre, il va l'enrichir; elle a perdu des batailles, il va lui restituer sa gloire et ses conquêtes; son avenir flotte entre la liberté et l'anarchie, il va lui dicter de sages lois; elle manque d'un bon gouvernement, il va lui en fonder un; ses autels sont renversés, il va les relever; ses prêtres, beaucoup de ses citoyens sont bannis, il va les rappeler; la société est divisée, il va la réunir d'intérêts et d'opinion; les arts, les sciences, le commerce, sont languissans, il va les faire refleurir, ouvrir une vaste carrière aux gens habiles, aux gens industrieux, à ceux qui ont des principes de morale, du talent et de l'activité : seulement il est à craindre qu'ayant outré la liberté, essuyé tous les maux de l'anarchie, les partis ne tournent les yeux vers le despotisme, ne désarment la république

pour investir d'un pouvoir dictatorial ce guerrier. »

Quelque temps après, ayant appris l'avénement de Bonaparte au consulat, ils s'embarquent pour la France.

LIVRE XIX.

Un noble caractère doit être inaccessible aux séductions du pouvoir, se soumettre aux conditions humiliantes de la pauvreté, plutôt que de transiger avec le devoir.

XIX.

Ils sont bien beaux ces rivages que Polydore et Honorine aperçoivent de leur vaisseau! ce sont ceux de la France... Tels ces nuages qui apparaissent de l'horizon, s'étendent vers le ciel, y forment un vaste sillon. O rivages chéris, O France! que vous êtes majestueux, que vous êtes grands! Quel bonheur pour des proscrits de revoir, après un long et pénible exil, leur patrie! Justes dieux, il n'est pas infortune si grande que celle de ceux qui, jeunes encore, sont condamnés à errer, tantôt sur les ondes, tantôt dans des plaines, tantôt au milieu des bois, tantôt sur des débris, des monceaux de cendres, quelquefois dans des déserts arides! Jamais patriote n'essuya douleurs plus amères,

maux plus acerbes, qu'en des lieux de proscription éloignés de ses pénates !

En descendant sur la plage, ils versent des larmes de joie. Ils vont enfin pouvoir fixer sur cette terre héroïque, arrosée du sang de plusieurs martyrs de la liberté, leur résidence, sous la protection d'un nouveau gouvernement, y jouir d'un doux repos, d'une abondance de biens que la fortune leur avait légués, et qu'elle leur retourne par une insigne faveur. Leur point de séjour est à la campagne ; la maison qu'ils habitent est simple, il n'y a de charmant que les avenues, les prairies, les parcs, les bosquets, les rivières, les ruisseaux qui environnent cette demeure. Le matin, après que l'astre brillant qui éclaire le monde est sorti humide de rosée des vastes régions de l'aurore, est apparu à travers les voiles blanchissantes de l'aube, les hôtes des bois qui gazouillent une douce harmonie, leur rappellent leurs beaux jours, les beaux instans consacrés aux amours. Hélas ! que ce vieil astre qui anime le ciel et la terre, qui semble se cacher tous les soirs sous les voûtes de l'occident pour s'y rajeunir, ne luit-il sur la France libre ! ! !

Bonaparte vient de se faire saluer du nom d'empereur, de celui de grand ! O Napoléon !

s'écrie Polydore, est-ce donc que tu portes avec toi le sort du monde! Est-ce que tes palmes et tes foudres doivent servir de sépulcre à la liberté? Est-ce que tes victoires, tes conquêtes étaient des titres pour conspirer la ruine de la république? Est-ce que la justice et les lois sont de vaines idées? De quel droit as-tu relevé un trône abattu pour l'occuper toi et ta race? Est-ce que ton épée, qui a gagné tant de batailles, est sortie du fourreau pour asservir ta patrie? France, tu as un maître qui t'a forgé des chaînes en or, tu l'adoreras! Tu n'oseras balancer son pouvoir ni ses raisons; tu rendras à ce grand homme plus d'hommages qu'il ne t'en demande. Que dis-je? Napoléon en ceignant le diadème a tué l'anarchie, édifié un empire formidable, rétabli l'ordre... Hélas, il a brisé en même temps le fragile sceptre national! Mais son trône, semblable à une tour immense, prodigieusement haute, étranglée dans ses flancs, surchargée d'une crête énorme, doit s'écrouler sous l'action du temps! Ses princes, ducs, comtes, barons, tous de nouvelle création, d'aut antplus fiers qu'ils ont surgi, la plupart, des flots de la démocratie, doivent rendre à jamais insupportable l'aristocratie! Ce n'est pas seulement à l'empereur qu'il faut parler

avec des paroles de soie, c'est encore à ces hommes sortis de la poussière que Mirabeau en expirant lança vers le ciel ! La patrie veut un prince pacifique, législateur, citoyen, magistrat, et guerrier lorsque la guerre est juste et nécessaire. »

Polydore voit avec déplaisir l'attirail pompeux de la nouvelle cour, offensant pour le peuple, et indigne d'un soldat tel que Bonaparte, tout noirci encore de la fumée du canon; tous ces vains titres prodigués à des Français, d'un grand mérite, il est vrai, titres qui au lieu d'ennoblir les noms de leurs héros, les avilissent en les rendant plus obscurs. Un grand citoyen doit tenir à honneur de ne jamais modifier le nom sous lequel il s'est illustré !

Lasse de mener une vie remplie de troubles, Honorine ne veut plus quitter les champs pour la ville, aller au-devant des grandeurs qu'on ne peut posséder souvent qu'aux dépens du bonheur. Le sol natal lui a fait recouvrer la beauté de son adolescence : elle est encore une personne accomplie. De temps en temps elle donne dans le manoir où elle demeure des soirées brillantes, et les jeunes garçons, les jeunes filles dansent en cadence au son des flûtes, des harpes, des pianos, des guitares :

l'amant en ces instans reçoit les doux sourires de son amante ; l'amante, les regards pleins de feu de son amant : une douce volupté s'insinue au fond de tous les cœurs ! Honorine danse avec une légèreté si grande, qu'elle pose à peine sur le plancher ; ses pas sont si élégans, si rapides, qu'elle glisserait sur l'onde unie, marcherait sur l'aile des zéphyrs, sur le haut des plaines en épis qui tapissent les campagnes.

Ayant aussi pour les champs un goût marqué, Polydore se livre à la culture, soumet la terre à répondre à son avide attente. Il divise en quatre saisons ses labours, destine le premier, qu'il assaisonne d'engrais, au blé sarrasin, céréale pourvue d'un bon système de rameaux et de feuilles, qui étouffe par sa croissance rapide la plupart des plantes qui salissent le fonds ; il destine le second au blé froment, autre céréale précieuse, la plus utile à la vie des hommes ; le troisième aux petits blés spécialement appliqués à la nourriture du bétail ; le quatrième aux trèfles et autres graminées qui nettoient, améliorent, reposent le fonds. Il fait succéder ainsi, dans un ordre réglé, un végétal à un autre, parce que chaque espèce absorbant des sels différens renfermés dans le sein de la terre, néces-

saires et propres à la végétation, manquerait, si cette succession n'avait lieu, des élémens qui favorisent le développement de son principe vital. Il laisse une année de repos au sol dépourvu de ses sucs par la fructification, afin qu'il se rétablisse. Ces labours ne sont point les seuls; il cultive une infinité d'herbacées, d'autres plantes qui produisent des fruits succulens, agréables au goût. Il ne possède point de terre destinée au labour où la charrue n'ait tracée sa raie, à moins que la pelle du jardinier ne l'ait remuée. Rien n'offre un aspect plus riant que ses campagnes, séparées par de longues haies sur lesquelles s'élèvent de grands arbres qui portent fièrement leurs têtes majestueuses vers les nues, voluptueux asiles du ramier qui y roucoule, de la tourterelle, de l'amphion des bois qui y fait retentir ses chants; de plusieurs milliers d'oiseaux qui vont, viennent, s'y donnent publiquement des gages de leur amour. On voit en ces lieux des insectes bourdonnans parcourir les airs, comme autant de messagères ayant mission de publier le respect dû à la nature!

Polydore entretient son parc d'animaux ruminans, arrachés des forêts, qu'il accoutme à la vie domestique. C'est plaisir pour lui d'entendre le cerf bramer. Ses pièces d'eau sont

toujours peuplées de poissons, et de plusieurs cygnes au plumage non moins blanc que la neige, qui ornent par leur majesté, leurs chants, ces plaines liquides. Si l'œil se reporte vers les prairies qui bordent ces bassins, combien d'autres objets le viennent ravir ! Il voit des centaines de jeunes bœufs, d'énormes taureaux, de vieux bœufs, une multitude de génisses, des étalons superbes, des coursiers, des cavales, de petits poulains bien fringans, des troupeaux qui savourent l'herbe, et deviennent d'une beauté remarquable. O que de richesses rapporte cette grande exploitation !

Généreux, Polydore et Honorine ne sont que les dispensateurs de leurs revenus, car ils les distribuent aux pauvres. Ils ont fondé un établissement où vingt valétudinaires, autant d'enfans reçoivent les secours que leur situation exige. Un vénérable ecclésiastique dirige ces malheureux, les instruit sur leurs devoirs, sans rien leur enseigner qui se ressente du fanatisme religieux, de cette idolâtrie païenne si fatale à la chrétienté, idolâtrie debout encore dans les temples. Ce prêtre met en pratique les vertus qu'il prêche, ne se couche jamais qu'après avoir fait de bonnes actions, et à chaque instant sa conscience, le plus puissant

des souverains, lui décerne de douces récompenses. Portés à la reconnaissance, ils prodiguent aussi leurs largesses aux gens qui leur ont en des temps de calamité rendu des services.

Tous les ans, lors de leurs fêtes, ils dotent un jeune homme adulte, une jeune fille nubile, et si ceux-ci se marient ensemble, ils augmentent de moitié la dot. Ce présent étant le prix d'une conduite sans reproche, il a pour but d'amener la jeunesse à se nourrir de vertus, à vivre dans des mœurs pures, à aimer le travail. Influens dans leur contrée, ils conseillent aux filles à marier de se promettre de ne point épouser d'ivrognes, de libertins, à moins qu'ils ne se corrigent, et jamais l'homme qui a eu le malheur d'attirer sur lui l'infamie par les crimes dont il s'est souillé. Si après le mariage, l'une d'elles reçoit les mauvais traitemens d'un mari brutal, les autres qui sont plus heureuses doivent assister cette infortunée, lui donner asile si elle le réclame. Chose admirable, cet usage produit les meilleurs effets, maintient l'harmonie dans les ménages, profite autant aux époux, aux enfans, qu'aux épouses et aux mères.

Bonaparte, empereur, ayant souvenir de Polydore dans la retraite, le mande à la cour; il le veut élever à la dignité de sénateur! Com-

ment dédaigner tant de grandeur, refuser les bienfaits du plus puissant, du plus illustre des mortels? Est-ce donc que Polydore n'a plus cette ambition qui échauffa tant de fois son cœur lorsqu'il habitait l'Attique, parcourait les rivages de l'Océan, des climats glacés, d'autres brûlans? Est-ce qu'il trouve une sorte de gloire à n'accepter point des honneurs qu'il sait avoir mérités? Il n'hésite pas à remercier Napoléon, dont il vénère la personne et abhorre le despotisme. Non, non, le héros d'Italie, des Pyramides, d'Aboukir, de Marengo, ne devait pas fouler aux pieds les droits du peuple français..... N'avait-il pas sous les yeux l'exemple de Washington? Pourquoi Polydore grossirait-il ce sénat, fier d'obéir à un empereur? Pourquoi travaillerait-il à reconstituer l'aristocratie avec les débris du pouvoir national mis en lambeaux? Pourquoi foulerait-il de la pourpre magistrale les nobles restes de la liberté expirante? Pourquoi se résignerait-il à endurer les semonces de Napoléon? Quelles vérités pourrait-il faire entendre au sein d'une assemblée qui n'emploie plus que le langage de la flatterie? Comment attaquer avec succès, en face de la France, ce grand homme qui lui a imposé un joug d'or, sous lequel elle ne gémit pas encore et se montre la plus belli-

queuse, la plus brave, la plus forte des nations? Pardonne, ô Napoléon, pardonne qu'on te reproche ton pouvoir..... Oui, tu l'as usurpé! Oh! que ta vie eût été bien plus belle si tu n'avais tiré l'épée que pour assurer les libertés publiques, l'indépendance de la patrie! Grand comme tu es, tu devrais tenir le despotisme égal à l'infamie! Non, non, Polydore ne sera pas auprès de toi obséquieux et rampant; il ne te livrera pas une jeunesse brillant de valeur pour servir à éteindre ta soif de victoires, de conquêtes, donner des rois aux peuples divers; il est citoyen, la liberté avant tout! Cependant tu es éminemment Français; tu règnes dans la paix souvent avec ton cœur, tu est élément comme César! »

La seule place qui puisse convenir à Polydore sous l'empire héréditaire, est celle de juge de paix du canton qu'il habite. Bien comprise, cette magistrature est belle. Le juge de paix est un père au milieu de ses enfans; à sa voix, les différends doivent cesser, l'ordre se rétablir, les animosités s'éteindre. Les orphelins, les absens, les femmes, ceux qui n'ont point une dose d'esprit assez forte pour défendre leurs intérêts, ont des droits particuliers à la sollicitude de ce magistrat. Seigneur des champs, il n'est pas tenu,

pour rendre ses décisions, de suivre les formules de procédure qui obscurcissent les litiges à tel point que le juge expérimenté ne sait plus qui a tort ou raison. Il n'a pas à feuilleter le Digeste, ni la Glose, ni Cujas, ni Bartholle, ni Voët, ni Dumoulin, ni à se conformer aux subtilités des jurisconsultes, ayant dans sa raison, ses connaissances locales, assez de science, assez d'élémens pour rendre justice équitable. Sa jurisprudence tient des bons offices et non du droit rigoureux; il juge *ex æquo et bono* les causes de peu d'importance du ressort de sa juridiction.

C'est ainsi qu'il envisage les devoirs de cette fonction à laquelle Napoléon l'appelle. Que de procès il prévient, de désordres il apaise! Que de gens lui doivent la conservation d'une partie de leurs possessions! Loin de ressembler à ces juges paperassiers qui ne se plaisent qu'à verbaliser, à enrichir le trésor aux dépens des citoyens, eux-mêmes, leurs clercs, leurs greffiers, qui accordent gain de cause à la partie qui leur fait des présens, qui en reçoivent quelquefois de tous les contendans, il n'emploie l'encre et le papier que dans les cas nécessaires; et afin de n'être point soupçonné d'avarice, il ne touche son traitement de l'état que pour le donner aux indigens, n'accepte

jamais ni vacations ni présens. Déshonneur éternel au magistrat qui tend la main pour saisir les cadeaux qu'on lui offre, même à celui qui manque de force pour les repousser avec indignation ! car l'un a le cœur gangrené, l'autre est aussi lâche qu'un assassin ! Platon voulait que ces gens fussent punis de mort ! Eh quoi ! est-ce que la vertu, l'honneur ont besoin de ces récompenses? est-ce qu'ils ne sont pas au contraire un motif pour ne les pas accueillir? est-ce que la conscience doit avoir pour boussole les commodités de la vie !....

Environné d'une considération à nulle autre égale, Polydore ne tarde pas à redevenir l'objet des attentions de l'empereur. Ce prince lui propose une place éminente ; il le remercie encore. Il lui propose de le nommer chevalier de la Légion-d'Honneur ; il accepte, parce que cette décoration accordée au mérite, étrangère aux priviléges de l'aristocratie, est nationale. Que cette noblesse d'institution nouvelle, la seule qui soit réelle, est propre à stimuler le zèle des guerriers, celui des citoyens qui remplissent des emplois civils ! Oh ! que le soldat doit devenir enthousiaste lorsque Napoléon, dans un jour de revue, attache de sa propre main sur le sein des braves qui l'ont gagnée cette marque de distinction ! N'ayant

pas un rival sur la terre pour l'activité, le génie, la puissance, ce prince paraît oublier sa personne, mais il exige que ses courtisans, tirés du sommet des sociétés européennes, soient tous habillés en un costume magnifique, orné des objets de luxe du plus grand prix, afin qu'ils offrent au monde le spectacle de la plus belle cour moderne. Il exige que dans son palais, dans Paris, dans la France, ceux auxquels il attribue de grands appointemens, fassent de grandes dépenses de représentation, et s'ils se ruinent, souvent il restaure leur fortune. Quel dommage, dit Polydore, qu'il n'ait pas en réalité reconstitué de bas en haut l'édifice social, ne lui ait pas donné la forme d'un piédestal large à sa base, qui décroît régulièrement jusqu'à son sommet terminé par un seul point! Il l'a reconstituée de haut en bas; il a redonné, sans le vouloir, vie au droit divin qui fait pleuvoir sur Rome les sceptres à distribuer aux princes. C'est chose surprenante que cet homme si fort, si assuré, si grand, si altier, qui a poussé au comble la fortune du soldat, ait la faiblesse de se complaire à s'entendre flatter, de se vanter en des momens d'être né gentilhomme! Ses courtisans, devenus âpres à la curée, lui déterrent des armoiries; les uns lui donnent pour

aïeux des citoyens de Trévise, dont le nom fut inscrit au livre d'or de Bologne; d'autres ajoutent qu'il comptait des ancêtres parmi les patriciens de Florence; ceux-ci le font aussi descendre des rois d'Angleterre; plusieurs avancent hardiment que la couronne de France appartient à sa famille en vertu des lois divines et humaines. « Louis XIV, disent-ils, avait un frère aîné connu sous le nom de Masque de Fer, prince qui expira dans une prison, et qui fut pendant sa vie gardé par de Bonprat. Celui-ci avait une jeune fille dont le captif fut épris et le mariage s'ensuivit. Un fils, issu de cette union, se rendit en Corse après la mort de son père et y prit le nom de Bonaparte, et c'est de ce Bonaparte qu'est issu Napoléon en ligne directe. » Ainsi la famille de l'empereur forme la branche aînée des descendans d'Henri IV!.... O Napoléon! tu n'as pas besoin d'aïeux; ton aigle impérial peut planer sur tous les trônes..... Prends garde seulement que, fatigué de son vol circulaire, il ne retombe sanglant sur quelque rocher! »

Allant un jour visiter les lieux où le comte Alfred périt dévoré par des serpens, Polydore et Honorine s'arrêtent à fixer une pierre sur la quelle le nom de cet infortuné est gravé; elle recouvre quelques restes de ce guerrier que le

paysan qui prêta ses services à Polydore y a rassemblés. Ils s'emparent des cendres précieuses qu'elle foule, les vont déposer dans une urne en marbre blanc, qu'ils enferment dans un cercueil en plomb caché sous une pyramide, sur laquelle s'abaissent les rameaux de plusieurs saules pleureurs, environnés de pins et de hauts cyprès, sèment sur la tombe des corbeilles de fleurs, y jettent des couronnes et des immortelles.

Polydore et Honorine vivent dans la prospérité et la paix. O amitié, compagne des plaisirs, que tu es enchanteresse, que tu verses une douce pluie de bonheur dans les cœurs ! O doux charmes d'une vie libre et tranquille, que vous allégez le fardeau des destinées humaines ! Qu'importe au monde qu'Auguste ait remporté des victoires, que Sylla ait battu Marius ! Hélas ! le triomphe ne fait souvent que fouler des victimes sous son char brillant et changer la pourpre du vainqueur en habits de deuil. Ils prennent, au fond de leur campagne, soin de l'éducation de leur fils, jeune arbrisseau que le choc des passans mutilerait s'ils n'y prenaient garde..... Convaincus qu'obéir aux enfans ou les contrarier, c'est, dans le premier cas, leur apprendre à être hautains, arrogans, capricieux, injustes, orgueilleux ;

dans le second, à être méchans, trompeurs, à se mutiner, à se mettre en colère, à devenir incommodes; ils se gardent bien de tomber dans ces fautes. Ils élèvent Anténor avec les enfans du peuple, libre et indépendant. Dès ses jeunes ans, il s'instruit à l'école de la nature, apprend à connaître le monde, se fortifie le corps par des exercices rustiques, se forme à un travail manuel auquel les doigts infirmes ou délicats des petits citadins nourris dans le luxe de l'opulence ne pourraient se façonner. Ils ne négligent point la culture de son esprit. Après lui avoir appris à lire, à écrire, ils lui enseignent la géographie, l'histoire, puis les langues les plus utiles, afin de le mieux préparer à l'étude des sciences. La musique, le dessin, la danse ne doivent venir qu'en dernière ligne.

Justice est rendue enfin au caractère de Polydore : on commence à le louer de la conduite politique qu'il a tenue dans les diverses conjonctures où il s'est trouvé, à reconnaître qu'un homme de bien, à sentimens hauts, doit résister fermement au torrent qui entraîne les partis, être constamment, non de l'opposition systématique, mais de celle qui consiste à blâmer les actes dignes de blâme, à éclairer les citoyens gouvernans qui se fourvoient, ou que trop de fatuité, de présomption aveuglent.

L'homme qui ne s'appartient pas à lui-même est mauvais citoyen, aussi mauvais que celui qui est injuste, partial, car il ne peut y avoir différence entre faire le mal et le laisser faire sciemment, sans chercher à l'arrêter. L'homme faible, qui a des sentimens honnêtes, doit épargner à ses concitoyens le spectacle de le voir en scène, parce que n'ayant rien de ferme dans la volonté, il ne peut les protéger ni les défendre ; s'il est assez malheureux de se produire, il en faut conclure qu'il n'a rien de bon dans le cœur. Liberté, égalité, ordre public est la devise de Polydore, et cette devise doit être celle des peuples civilisés. N'ayant point vu encore les affaires menées vers ce triple but, il a, d'une voix généreuse, lorsque les occasions le lui ont permis, signalé les abus, afin de ramener la société à ses principes, desquels une foule de despotes, de tyrans l'ont éloignée. Affublés du manteau de la liberté, plusieurs de ces personnages rappellent la fable du loup revêtu du hoqueton, cherchant hypocritement à contrefaire le berger, pour égorger à son aise le troupeau! Ce sont eux qui ont hérissé de pointes perçantes qui déchirent et ensanglantent les mains, les révolutions, dont les racines, au commencement, loin d'être aiguës, étaient douces et polies.

La destinée de Polydore n'est pas accomplie : ce n'est plus en France que doivent s'écouler ses jours..... Une nuit, l'ombre de son aïeul qui lui avait déjà fait des révélations, lui apparaît, lui ordonne impérieusement de retourner vers ses lares, pour travailler à l'affranchissement de la Grèce, lui préparer une grande somme de bonheur, de puissance. « Ta patrie t'attend à bras ouverts, lui dit-elle, vole à son secours ; les dieux te commandent de sacrifier pour elle ton repos, tes biens, ta vie. Tu serais ingrat si tu résistais à leurs volontés suprêmes, car c'est d'eux que tu tiens la sagesse, l'expérience, la connaissance des choses, celle du cœur humain que tu as acquise, au sein de tes malheurs, de tes travaux, des fluctuations de ta fortune. Ce sont eux qui ont opéré ton passage d'un destin qui paraissait rigide, à un autre plus heureux que tu ne devais pas attendre. Maintenant tu peux être guide habile ; mais souviens-toi que l'empire des lois est absolu, que la souveraineté est dans la nation, que le premier magistrat d'un pays n'en est que le premier citoyen, et que le prince qui viole les lois, périt tôt ou tard sous les débris des lois renversées. Ce serait t'abuser que de croire aux fables du droit divin, droit inventé par les pères de l'Église

en des siècles d'ignorance, pour tenir à jamais sous la tutelle de Rome les rois et les peuples. Les lois qui émanent du ciel sont celles de la nature, elles sont immuables, elles sont parfaites, elles sont communes à tous les êtres et toujours exécutées. C'est à la nation qu'il appartient d'élire ses chefs, et ses choix doivent tomber sur les patriotes les plus dévoués, les plus austères, les plus capables, les plus probes, sans exclusion des hommes nouveaux, parmi lesquels surgissent de temps en temps de beaux génies qui s'ignorent eux-mêmes. Guerre à l'aristocratie, au régime monacal, aux monarchies absolues! N'oubliez pas ces vérités, source de stabilité, de bonheur, de sécurité des états. Pour régénérer l'Attique, il faut mettre en honneur l'agriculture, le commerce, une saine religion, abolir la piraterie, fonder des lycées, des colléges, des écoles dans toutes les contrées, briser le fer des musulmans, faire de ce pays un grand empire républicain, ayant pour limites, d'un côté la Macédoine, des autres les mers qui l'environnent. »

Soudain cette ombre disparaît. Plein de respect pour les décrets célestes, Polydore arrête son départ. Ce n'est pas sans regrets qu'il va sortir de France, son autre patrie, en faveur

de laquelle il a fait tant de vœux, où il mène une vie si agréable. Honorine s'afflige un instant de cette résolution que ses devoirs d'épouse et de mère l'obligent de suivre, mais elle prend son parti. Avant de repasser les mers, ils décident de visiter quelques contrées de l'Europe, et pour arriver à ce but, ils s'acheminent vers les cantons suisses, où ils espèrent trouver une foule d'objets dignes d'être contemplés. Dieux! que ce pays, géant de la nature, offre de sites pittoresques, de contrastes d'une verdure animée et de rigoureux frimats, de forêts silencieuses et de cascades bruyantes, de riches prairies et de rochers nus! Ils visitent les Alpes, montagnes énormes, images du désordre, témoins des convulsions de la terre, parsemées de pics inaccessibles, de pentes rapides qui donnent à plusieurs sommités la forme d'obélisques, de rochers vieux comme le temps, dégradés, prêts à tomber; de vallées fertiles environnées d'escarpemens. De là ils vont au Mont-Blanc, roi des montagnes, qui élève ses cimes majestueusement au-dessus des autres monts, comme un grand chêne son énorne tête au-dessus des faibles arbrisseaux qu'il ombrage. Tel ce roi superbe autour duquel se pressent ses sujets; pour l'admirer, lui rendre hommage! Couvert

de neige à son sommet, il contient sur ses flancs plusieurs glaciers crevassés et profonds, qui se rompent souvent lors de leur fonte avec un bruit plus épouvantable que celui du tonnerre, troublent l'air, ébranlent les masses neigeuses, et roulent dans leur chute des globes de glaces, des pelottes de neige, gros comme des rochers, qui bouleversent les arbres des forêts, atteignent les hameaux. Au moment qu'ils observent tant de phénomènes, ils entendent un bruit affreux qui émeut jusqu'aux objets inanimés, des rochers détachés qui s'entrechoquent; ils voient de larges crevasses s'entrouvrir, jeter en l'air avec fracas des nappes d'eau, se rouler ensuite par fragmens, porter avec eux le trouble, la dévastation et la mort: c'est la fonte des glaciers qui s'opère!

Pendant leur séjour en ce pays, ils étudient les mœurs, le caractère, la religion des enfans de l'Helvétie, dont les pères, long-temps opprimés par des tyrans, durent leur délivrance à un autre Brutus (1). Ils trouvent un peuple berger et agriculteur; éloigné de la sphère des intrigues, il vit presque sans ambition, sans chagrin, sans vices, adonné au travail, et mettant en pratique les plus no-

(1) Guillaume Tell.

bles vertus. Son gouvernement républicain achève de le rendre heureux. Peu amateur des fêtes, des spectacles, il goûte les charmes de la vie dans les petites réunions d'amis, parce que là les douces sensations y sont concentrées; chacun se présente sans fard, ayant à soi ses manières, ses allures. Aussi quelle diversité de physionomies, surtout dans les jeunes personnes, remarquables par la mobilité de leurs traits, leur vivacité, leur ingénuité! L'amour de sa maison, du travail, de la justice, des lois, de la patrie, forme le caractère national! La littérature est en honneur dans les cantons: que ne puisse-t-elle bientôt abolir l'exécrable torture encore en usage en des contrées régies par des coutumes où le droit public est mal compris! La tolérance en matière religieuse existe dans tous les rangs tellement, qu'il n'est pas rare de voir le même temple servir à deux cultes différens. Cependant le protestantisme, religion conforme à la liberté, y domine, y exerce une douce influence.

Ils visitent Fribourg, cité antique, ornée d'une cathédrale qui a près de quatre cents pieds d'élévation, et en un beau style. Cette ville, antipathique aux institutions libérales, au perfectionnement intellectuel et favorable aux

mœurs les plus surannées, est un asile pour les jésuites, funestes émissaires du clergé romain et corrupteurs des nations. Ces jongleurs catholiques mettent souvent les cantons en effervescence, sèment la discorde dans les ménages, étouffent par des coupes de poison le cœur de quelques maris, malheureux dans leurs affections. De là ils vont à Genève, patrie de Rousseau, foyer de la civilisation, où la nature se montre variée, imposante; patrie plus célèbre par le nom du citoyen philosophe qu'elle a donné à la terre, que par toutes ses autres possessions. Pressés de repartir, ils courent visiter le Vésuve, le mont Etna, pour de là s'embarquer, retourner en Grèce. Que ces volcans offrent des phénomènes effrayans! Le Vésuve, haut de 2,500 coudées à partir de sa base extérieure, vomit de ses entrailles, par un horrible cratère dont les parois sont couverts de laves prismatiques aussi régulières que les prismes de basalte, des roches entières non altérées. Les voyageurs sentent cette lave retentir sous leurs pas, toujours prête à s'engloutir dans le gouffre de feu qu'elle recouvre. Parsemé de petites crevasses, tapissées de soufre en efflorescence, qui exhalent des vapeurs brûlantes, une flamme jaunâtre, aux moindres matières combustibles qu'on jette

dans leur sein, ce mont est un abîme. En se retirant, Polydore et Honorine sentent la terre trembler sous leurs pieds, entendent un affreux mugissement souterrain, aperçoivent une fumée épaisse qui sort du volcan par tous ses cratères : ce sont ses erruptions qui se manifestent. Tous les animaux sont en émoi ; le grand-aigle au vol rapide ne vient plus près de ces lieux planer autour du timide chamois, le forcer par de feintes attaques à prendre la fuite sur des rochers escarpés, le harceler en haut de ces étroites saillies, et lorsqu'il est réduit à se défendre, le battre de l'aile, l'aveugler, le faire se précipiter au pied du rocher où il trouve la mort, et devient la pâture de l'oiseau carnassier !

Ils vont au mont Etna, auprès duquel le Vésuve n'est qu'une colline. Couvert de plantes boréales et de neiges dans l'une de ses régions, de beaux blés, de cannes à sucre, d'oliviers, de vignes, d'orangers dans les autres, il présente un aspect bizarre. On dit que ses bouches crachent des rochers à plus de mille pieds de hauteur, qui retombent avec un épouvantable fracas ! Ce volcan est une image du tartare décrit par les anciens... On entend sortir à tout instant de ses cavités profondes des bruits semblables à ceux de plusieurs millions d'hommes

rassemblés, qui poussent des cris confus; on entend des déchiremens comme si la terre se brisait, allait devenir la proie de cet océan de feu qui lui ronge une partie des entrailles. On dirait qu'au fond de cet enfer il y a combats des dieux avec les démons... Le ciel pâlit devant cette montagne, et semble se repentir de l'avoir formée!

Après avoir parcouru la Sicile, ils s'embarquent, font voile pour le Péloponèse, où ils arrivent heureusement.

LIVRE XX.

L'homme pénétré du sentiment de ses devoirs et de la grandeur de sa destination doit marcher d'un pas ferme à son but, sans s'enivrer de la louange, ni se laisser intimider par le blâme.

XX.

Polydore et Honorine sont de retour enfin dans la vieille patrie des vertus, du talent, du génie, des sciences, des beaux-arts ! Couronnée en des lieux par des forêts verdoyantes, en d'autres par des berceaux de bananiers, arrosée par des fleuves domptés, sillonnée de rivières qui serpentent au pied des collines, parsemée de plaines où croissent à l'envi de faciles moissons, de coteaux où surgissent brillans de verdure la vigne et l'olivier, des bouquets d'aloës et de cactus, des palmiers, des bambous qui balancent dans les airs leurs cimes, la Grèce est remplie d'élémens propres à lui redonner son antique splendeur. Ses déserts, où se pressaient jadis des villes florissantes, ses ruines, ses monta-

gnes attestent encore au voyageur instruit qu'elle fut le berceau de la civilisation, culbuté par l'ouragan furieux des conquêtes, celui des guerres civiles, et détruit par la barbarie, le ravage des années. Il te sied bien, cruel Musulman, de tenir asservis sous ton joug d'airain les descendans des héros, des poètes, des philosophes de l'antiquité, toi qui devrais être leur esclave, si la nature ne repoussait avec horreur tout ce qui ne se trouve pas en elle! Justes dieux, Constantinople que sa position semble destiner à l'empire de l'Europe et de l'Asie, de la Méditerranée et de la Mer-Noire, doit-elle multiplier chaque jour ses rigueurs inouies, ses injustices envers des malheureux plongés dans la détresse, l'abaissement, l'ignorance! Est-ce que la ville qui fut autrefois le siége de la grandeur romaine sera désormais un réceptacle de despotes non moins cruels que les tigres des forêts? Est-ce que le fleuve majestueux qui arrose les bords de cette cité antique, les îles riantes semées de pentes douces, les champs variés et fertiles qui l'environnent, seront témoins constans de l'esclavage affreux sous lequel gémissent des peuples autrefois si grands, aujourd'hui soumis à la puissance ottomane? Est-ce que du fond d'un sérail, peuplé d'eunuques et de

courtisanes, dans lequel l'honneur, la modération, ne firent jamais leur entrée, il en sortira perpétuellement des ordres obligatoires pour cinquante nations? Oh! que le potentat qui d'un coup de pied renverserait cet échafaudage élevé pour honorer le vice, encourager le crime, faire mépriser les mœurs, la vertu, maintenir le despotisme, serait grand, mériterait bien du genre humain! O vous, généreux citoyens, ô vous qui avez dérivé vos fers, sachez que vous devez marcher au secours de vos frères pour les délivrer de l'odieuse servitude sous laquelle ils gémissent, et qui fait honte aux peuples policés! Sachez que leur cause, qui est la cause de Dieu, est aussi la vôtre, et que les chaînes qui leur pèsent pourront un jour peser sur vous si vous ne les brisez jusqu'au moindre anneau!

Honorine ressent une douce joie en revoyant Athènes, les beautés qui ennoblissent cette cité, lieux où elle sentit tant de fois les zéphyrs encore humides des pluies de l'aurore, soulever sa blonde chevelure, lieux où elle versa d'abondantes larmes qu'elle prenait plaisir à répandre, et qui, aux rayons du jour, semblaient autant de perles précieuses qui tombaient de ses yeux étincelans. Mais à ces charmes se mêle une douleur vive, lorsque

de ses regards penétrans elle mesure l'immensité des eaux sur lesquelles à son départ de la Grèce elle fit naufrage. « O souvenirs pleins d'amertume, dit-elle, pourquoi de nouveau troubler mes esprits, navrer mon cœur de vos impressions fâcheuses? Hélas! peut-être que sur ces rivages gisent épars, en poussière, les restes de ma mère; peut-être le laboureur les a-t-il jetés confusément avec le sable dans ses tombereaux, les a-t-il semés sur son champ pour engraisser ses moissons! » Travaillée par ces idées sinistres, elle calme difficilement les réminiscences qui l'oppressent, et que son ame sensible a besoin d'accueillir.

Le soir même où elle et Polydore font leur entrée dans Athènes, il apparaît un grand arc lumineux qui s'élève de l'horizon dans les plaines du ciel, répand à flots, à travers une nuit profonde, des jets d'une lumière pâle, les lance par intervalles en forme de fusées qui jaillissent et s'éteignent presque aussitôt, et cet arc rend l'atmosphère transparente. Superstitieux à l'extrême, les Athéniens, à la vue de ce phénomène, s'étonnent, et lorsqu'ils apprennent que leur compatriote est revenu parmi eux au moment où cette clarté a commencé de bouleverser une partie des ombres, clarté qui paraît soutenue par un feu lointain,

ils s'imaginent que le ciel ayant embrassé leur cause, l'arrêt prochain de leur délivrance est écrit dans les astres. Leur zèle, leur enthousiasme se réveillent! ils se sentent capables de former, sous la conduite d'un chef habile, de grandes entreprises, comme les anciens lorsque l'oracle leur avait fait des réponses favorables, ou lorsque, après avoir inspecté le vol, le chant, le manger des oiseaux, ou les entrailles palpitantes des victimes, ils en tiraient de bons augures. Ce phénomène, opposé dans sa forme au croissant, semble à quelques-uns un indice que la religion de Mahomet ayant pris naissance sur la terre est repoussée du ciel, et que l'heure de la vengeance contre les mahométans a sonné. O ignorance humaine! Grecs, vous avez vu une aurore boréale, émanée d'étincelles électriques, qui, traversant des couches d'air très-raréfié, répandent dans leur sein une lumière diffuse, au lieu de ces brillans éclairs, messagers des grands orages qui enflamment le ciel!

Loin d'atténuer l'effet de ce pronostic, Polydore en tire parti, tous moyens que la loyauté n'improuve pas étant bons s'ils peuvent contribuer à changer les malheureuses destinées d'un empire. Il laisse s'accréditer le

bruit qu'il est homme protégé des nations et des dieux !

Aussitôt après son retour, il conçoit un plan pour affranchir sa patrie, la faire surgir glorieuse du milieu des débris qui la couvrent, fonder dans la Grèce un gouvernement national. Il pense qu'il faut refouler le Musulman vers l'Asie ; car, ayant de l'antipathie pour les peuples libres, ce despote emploie son génie à les corrompre, à traverser les desseins des citoyens qui conspirent pour la liberté, en même temps qu'il écrase ceux plus faibles que lui, qui s'opposent à ses ignobles vexations, à son effroyable autorité, à sa fureur sanguinaire et sans bornes. Tramer dans l'ombre une vaste conjuration, dont le but est de renverser le pouvoir du Grand-Seigneur, après l'avoir fait exécrer depuis les bords du Bosphore jusqu'aux confins de l'Asie et de l'Europe, pour édifier sur ses ruines un grand empire républicain, est l'objet qui occupe ses instans. Ame de ce complot, il fonde un gouvernement occulte, nomme ses ministres, ceux-ci leurs agens, exerce une sorte de dictature, nécessaire pour couronner ses desseins d'un heureux succès. Les ramifications de son pouvoir s'étendent de tous côtés, tant il est bien

servi, et les conspirateurs ne se trouvent nulle part, tant la trame est bien conduite, le secret bien gardé. Son premier objet est de rendre méprisable la domination du sultan; son second est d'apprendre aux Grecs à être patriotes, à savoir dans l'occasion faire abnégation d'eux-mêmes, le sacrifice de leurs plus chers intérêts; le troisième, de leur inculquer des principes de morale, des sentimens de grandeur; son quatrième, de stimuler leur amour pour les sciences, les beaux-arts, le commerce, l'agriculture.

Un ministre ayant proposé au sein du conseil de lever l'étendard insurrectionnel sans plus tarder contre le Musulman, Polydore pour le réfuter s'explique en ces mots : « Certes, le peuple grec peut faire des prodiges, redevenir un peuple de héros, mais il lui faut du temps, comme à nous-mêmes pour exécuter nos entreprises. Que dirait le monde, si, trop confians dans la justice de notre cause, nous nous trouvions abandonnés au moment du danger par ceux sur lesquels nous fondons notre espoir? Il nous reprocherait notre imprudence, ferait retomber sur nous le sang qui serait versé; car qui conspire sans succès a toujours tort, est toujours blâmé. Évitons ces malheurs et ces reproches. Politiques,

nous devons mettre de la prudence dans notre audace, de la sagesse dans notre témérité. J'admets l'expulsion des Turcs, où en serons-nous après? Qui a dit qu'en proie aux factions nous ne serons pas déchirés par elles? La guerre civile, l'anarchie, sont deux fléaux qui désolent les états, les saccagent davantage que la famine et la peste..... Je l'ai vue la guerre civile! je l'ai vue en France succéder à une révolution brillante à son aurore, glorieuse dès son enfance, ayant pour gardiens le roi, de grands corps constitués, d'illustres citoyens, pour époux l'honneur national! J'ai vu l'anarchie ouvrir un nouvel abîme! A peine le roi eut-il déposé une partie de sa puissance que les députés du peuple lui disputèrent l'autre, s'en emparèrent, la mirent en lambeaux. A peine furent-ils maîtres du terrain qu'ils se divisèrent entre eux, s'attaquèrent avec un mortel acharnement. La liberté ensuite fut étouffée dans les bras de la gloire. Vous voyez bien qu'alors les esprits n'étaient pas assez mûrs pour accomplir une grande révolution. On ne remarquait que dans le petit nombre ce noble désintéressement, cette grandeur d'ame, ces vertus patriotiques, cet amour du bien, cette sagacité profonde, qui mènent aux grandes choses, sans lesquels il

est interdit aux hommes de se placer sur la scène publique pour y jouer un rôle supérieur. Dans les autres on remarquait beaucoup de forfanterie, d'ambition, de perfidie, un désir effréné d'envahir places, honneurs, richesses, de créer à leur profit une tyrannie monstrueuse. Le peuple français, la tête dans la tempête, les pieds dans un fleuve de sang, incertain encore de ses droits, ne savait de quel côté louvoyer pour éviter les écueils, frappait dans son courroux aveuglement des victimes, ensuite pleurait leur mort. Il semblait en des momens regretter le roi, l'aristocratie, le clergé, dont le pouvoir lui pesait moins que celui des hommes qui avaient si cruellement abusé de sa crédulité. Cependant ce peuple aimait la liberté, était enthousiaste, jaloux de ses droits, ses passions se remuaient à la voix de l'orateur éloquent qui lui parlait de ses victoires, de ses héros, de sa grandeur et de la patrie ! En vain voudrions-nous manier de même tous les Grecs : plusieurs ne nous comprendraient pas si nous leur parlions le langages des lois, celui de l'égalité, de la liberté, de l'indépendance nationale. En vain chercherions-nous à émouvoir ceux-ci en leur rappelant les beaux faits de nos pères, l'ancienne splendeur de l'Attique : ce serait pour eux

choses indifférentes ! Refaisons leur éducation, disposons nos plans d'attaque, propageons les lumières, aiguisons les armes de la raison, sachons temporiser, sinon, nous ne fonderons qu'un fragile monument ! »

Il dit. A ce discours le ministre répond : « Je n'ignore pas que la civilisation est le thermomètre des révolutions. Si elles naissent avant que les esprits soient préparés à les recevoir, elles naissent avant terme, et doivent périr comme des avortons impurs. Je sais aussi que lors même qu'elles sont nées viables, elles ont besoin d'être entretenues par des mains soigneuses et habiles ; qu'autrement elles périclitent, n'étendent pas leur racines, n'élèvent point leurs rameaux, ne réparent aucune des mutilations qui les atteignent. Mais je ne sache pas que les Grecs soient un peuple de parias, incapables d'obéir aux lois de la nature, à celles de la justice, à celles de la raison..... Je ne sache pas qu'ils soient tellement abrutis que le joug du Musulman leur semble un bien, la liberté, l'indépendance, des maux affreux, ou de vaines chimères. Je crois au contraire qu'ils ont appris à se connaître, que l'esclavage les blesse, et si je suis bien informé tous demandent des armes, un gouvernement national, des lois équitables.

Les citoyens les plus considérés de l'Attique attendent avec impatience le moment de la régénération de la patrie, celui de châtier l'orgueil musulman. Si la révolution éclate, tous les Grecs se lèveront en masse pour la soutenir, tous se rangeront sous l'étendard de la patrie, tous, s'il le faut, scelleront de leur sang la majesté de notre entreprise.... Aux armes! aux armes! insurgeons-nous!!!

—Modérez, répond Polydore, modérez cette ardeur qui vous presse, et pénétrez-vous bien que les fautes politiques engendrent les mêmes maux que les trahisons. Comme vous j'ai peine à comprimer mes élans patriotiques, mais je dois à mon pays de n'être pas trop empressé, de n'agir qu'avec circonspection et maturité. Avant d'opérer la révolution matérielle, il faut achever la révolution morale. Vous avez jugé avec trop grande faveur tous nos compatriotes, auguré trop favorablement de leurs desseins à tous. Si vous avez parlé des habitans de la Romélie, des Moraïtes, des Athéniens, des Maïnotes, je vous comprends; mais il existe en d'autres contrées de la Grèce une foule de peuplades qui ne rêvent que le meurtre, le pillage, et ces hommes, si on ne leur donne un état, un avenir, des principes de morale, si on ne leur inculque le goût du tra-

vail, grossiront les phalanges des Turcs nos ennemis, nos bourreaux. »

Cet avis prévaut. Polydore arrête de voyager dans la Grèce pour voir par lui-même si ses maximes sont répandues, sont bien enseignées, sainement comprises, et connaître le caractère des peuples qui habitent ce pays. « Ce n'est qu'en vivant au milieu des hommes, dit-il, que l'on peut découvrir les ressorts de leur esprit, savoir quels sont les bons citoyens, quels sont les mauvais, discerner leurs génies, leurs capacités, ce qui convient le plus à leurs mœurs, à leur raison, à leur situation. Comment les étudier si on ne leur parle, si on ne les consulte, si on ne traite avec eux, si on ne les voit? Tel qui au premier abord plait, séduit par ses manières, sa conversation facile, son air de bonté, de naïveté, n'est au fond qu'un adroit scélérat qui exerce métier de faire des dupes, ou qu'un maladroit personnage sans jugement, sans capacité, n'ayant que ses dehors apprêtés et son ignorance. Tel autre qui paraît simple, embarrassé, timide, s'anime tout à coup dès qu'on le presse, fait jaillir de son cerveau des étincelles de lumière, dévoile qui il est, et que souvent il y a de grands mortels qui languissent dans une oisiveté obscure. De même qu'on

ne devient jurisconsulte qu'en vouant ses jours à l'étude des lois, capitaine habile qu'en se battant contre l'ennemi, orateur qu'en parlant en public, peintre qu'en faisant des tableaux, de même on ne connaît les hommes qu'en les fréquentant. Le philosophe qui sonde le plus avant les replis du cœur humain estime que celui qui fuit le plus les grandeurs, vit retiré dans sa cellule, ne recherche personne, n'admet dans son intimité qu'un petit nombre de gens, est ordinairement homme de talent et de probité. O vous qui voulez vous tenir debout sur la cime du pouvoir, parcourez les états sur lesquels votre sceptre plane, parcourez-les en simple particulier, conservez l'incognito, interrogez le plus pauvre paysan, le dernier laboureur, conversez avec tous ceux que vous rencontrerez sur votre chemin, parlez-leur de ce qu'ils savent et même de ce qu'ils ne savent pas, ils vous répondront, et vous apprendrez de leurs bouches plus de choses que vos courtisans, vos flatteurs ne vous en disent; vous connaîtrez le pays, le peuple que vous gouvernez, s'il vous aime ou s'il vous hait, et ainsi vous vous mettrez à portée de réparer vos fautes, vos erreurs, d'en tirer parti par d'éclatans bienfaits. Mais non : eni-

vrés de votre grandeur, de votre puissance, vous vous faites gloire d'être hautains, inabordables, âpres, incommodes : vous aimez qu'on vous craigne et par compensation vous craignez tout le monde! La vérité, trop indépendante, trop austère, vous effraie, vous aigrit!.... »

Honorine accompagne Polydore, ils se dirigent vers le mont Parnasse, consacré aux muses, autrefois planté de lauriers, à l'ombre desquels résonnèrent si souvent les doux sons de la cithare. Du haut de ce mont ils plongent l'œil sur des régions éloignées, voient le mont Olympe, vieille résidence de Jupiter, les Cyclades fameuses, les îles Ioniennes. De là ils vont en Lividie, parcourent ensuite l'Albanie, beaucoup d'autres provinces. Polydore observe que les peuples qui habitent ces contrées ont fait de grands progrès dans la civilisation, ont dans l'ame une haine invétérée contre les Turcs, ont bien compris, mis à profit les maximes qu'il a propagées en ces lieux, pour fonder la liberté, l'indépendance de la Grèce. Cependant il observe aussi que quelques hommes s'obstinent à demeurer sous le joug des préjugés, à mépriser les règles de justice, de raison, d'équité. La vertu, la mo-

rale ne sont à leurs yeux que de vains mots; ils rapportent tout à eux, sont impitoyables, avides, astucieux, durs et sanguinaires.

Honorine se présente aux regards avec une majesté simple et négligée, le visage encore fleuri d'une brillante jeunesse, les yeux pleins d'une flamme divine, les traits mêlés de douceur et de fierté, les cheveux flottans, ornés de roses et de guirlandes. Quand elle avance ses pas on croirait qu'elle coule dans l'air avec la légèreté de l'oiseau qui se balance en rasant les plaines!

Après ces excursions, ils rentrent dans Athènes. Polydore presque soudain assemble son conseil et lui parle en ces mots: « J'ai visité la Grèce, nos principes commencent d'y être entendus, le vent y souffle la civilisation à flots. Si nous avions le pouvoir en main, l'habitude de l'exercer envers les Grecs, nous pourrions accomplir dès à présent la révolution que nous méditons, la cimenter sur de solides fondemens. Mais, hommes nouveaux, l'autorité dont nous serions investis ferait ombrage, la jalousie soulèverait contre nous les noires tempêtes, amoncellerait sur nos têtes de terribles orages, et pour conjurer tant de périls, nous n'aurions qu'une force populaire, timide encore, incertaine, vacillante,

qui nous abandonnerait brusquement dès qu'elle serait menacée. Continuons d'enseigner aux Grecs leurs droits, leurs devoirs, de leur prêcher de bons exemples, de leur parler de liberté, d'indépendance, de leur inculquer à tous l'amour de l'ordre, celui du travail, des principes de morale, d'honneur, de vertu, et notre victoire cessera d'être douteuse ! Je regrette qu'il y ait parmi eux diversité de religion, de coutumes, de mœurs, de langage, car, réunis en un seul peuple, ou en une grande nation fédérative, chacun pourrait avoir la prétention de faire triompher ses pratiques, en les estimant meilleures que celles des autres, de les imposer peut-être à ceux qui les voudraient rejeter. De là naîtraient des troubles, des antipathies dont les conséquences seraient funestes au monde. Proclamons, mes amis, proclamons le dogme de la vraie religion, sans pour cela exercer de contrainte; annonçons aux hommes ce qui est juste ou injuste, ce qui doit être ou n'être pas ; élaborons la société; répandons dans son sein le plus correct des idiomes, afin que nous puissions bien nous entendre, nous lever tous comme un seul homme à la voix de la patrie aussitôt qu'elle réclamera nos bras. Inspirons à nos compatriotes l'idée de ces grandes réfor-

mes, et nous les verrons se régénérer aussi rapidement que l'airain qui bout dans le creuset! Alors nous serons grands comme les anciens.... Il n'y aura plus de volontés despotiques qui nous puissent résister, plus de digues à opposer au torrent des lumières. Si le sultan lançait dans nos plaines et sur nos montagnes ses pachas suivis de nombreuses phalanges, nous leur crierions de s'arrêter, le sceptre de leur maître étant brisé! S'il invoquait contre nous l'autorité de Mahomet, nous lui dirions que le règne de ce prophéte n'est plus; que nous ne voyons en Dieu que Dieu! En vain le Sarmate du nord essayerait-il de nous faire trembler en secouant en notre présencc sa chevelure poudrée de frimas: nous lui répondrions que nous sommes prêts à rompre des lances contre lui, que le temps approche où il ne sera plus autocrate; que ses vastes états seront divisés; que les peuples qui habitent son grand empire depuis les Krapaks jusqu'à l'Oural, Scythes ou Tartares, seront libres et civilisés! Nous étendrons sur la Grèce entière un sceptre d'or, acquerrons des droits à la reconnaissance, à l'admiration, au respect de toutes les nations!!!»

Il dit. Le conseil accueille bien ce discours, et promet, en se séparant, de s'y conformer.

Il tarde à Honorine de voir le terme de ses anxiétés, et ce terme ne peut se réaliser qu'après l'affranchissement de la Grèce. Mais son amour d'une vie tranquille, ses douces affections d'épouse et de mère, cèdent à ses devoirs de femme et de citoyenne, son noble cœur peut se résigner aux plus chers sacrifices si le bonheur des Grecs en dépend. Elle saurait, à l'exemple de cette Romaine, quels que fussent ses malheurs, courir au temple après la victoire, pour y remercier les dieux !

Ayant de la sibylle reçu déjà une fois des révélations, Polydore, incertain sur ses destinées, médite d'aller la consulter de nouveau, et, suivi d'Honorine, il va frapper à la porte de la grotte où elle réside, qui s'ouvre aussitôt. Ce ne sont plus les mêmes objets qui se découvrent à ses regards étonnés! Honorine et lui descendent par un escalier magnifique, d'or et d'ébène, qui tremble par intervalles sous leurs pieds, au bruit sourd des détonations qui s'opèrent au fond de la terre, bruit semblable, entendu d'où ils sont, à celui d'une multitude d'hommes qui grommèlent. Au bas de cet escalier, qu'une lueur pâle éclaire, ils aperçoivent un superbe portique en bronze doré, une énorme porte à deux battans en or massif, qui s'entr'ouvre avec fracas, leur dé-

couvre une vaste salle. O le majestueux monument ! Les murailles qui en déterminent le contour sont en vermeil, les colonnes qui le supportent, au nombre de cent, distribuées avec symétrie, sont en diamant ! Le milieu est orné d'un riche autel en cristal bien ciselé, haut de quatre coudées, édifié en des proportions heureuses, sur lequel est déposée une épée dont la poignée est d'une grande beauté, la lame d'acier aussi fin que celui d'un rasoir. Au-dessus de cet autel sont six lampes en platine, garnies d'amiante, du foyer desquelles jaillissent des traits de lumière, qui font briller du plus vif éclat les métaux, les pierreries dont ce palais fastueux est parsemé. Il est impossible à l'œil le plus exercé de découvrir le lieu où elles tiennent ; elles semblent suspendues en l'air. Cette enceinte est éclairée dans ses autres parties par des lustres d'or, d'argent, de cristal : tout est flamboyant! Les statues qui le décorent ont l'expression de figures animées. Polydore et Honorine s'arrêtent en silence à contempler tant de merveilles, et ce silence n'est interrompu que par les oscillations du balancier d'une horloge magique imperceptible à la vue. Ils s'avancent auprès d'une statue qui est d'or et d'ivoire, c'est celle de Napoléon-le-Grand, représenté visi-

tant ses blessés, après la bataille de Marengo. Soudain ils entendent une voix de stentor qui leur dit : « Respect à ce mortel, le premier des humains ! Respect à ses volontés altières; elles sont nécessaires à la liberté des peuples.... Cet homme est un autre Briarée : c'est lui qui a élevé la France dans les nues ! » A ces mots, Honorine chancelle, ses forces l'abandonnent, et, baignée d'une sueur froide, elle se laisse tomber sur un canapé fourré d'édredon, enrichi de soieries, de beaux dessins. Polydore ne s'étonne pas, seulement il se reproche d'avoir fait refus d'unir sa fortune à celle de ce héros, de l'avoir accusé trop amèrement d'être un fauteur de despotisme et de tyrannie. Non loin de là, ils voient celle de Mirabeau, exécutée en marbre blanc, et ils entèndent, comme si elles sortaient de la bouche de cet orateur, ces paroles prophétiques. « La liberté fera le tour du monde ! » Ils voient aussi celle du malheureux roi de France, dont le sang a coulé sous le couteau des bourreaux... O qu'ils s'émeuvent, à ce spectacle, de douleur et d'attendrissement ! « Le ciel, se disent-ils, a vengé ce prince des outrages dont ses ennemis l'ont abreuvé, et ceux-ci à l'avenir boiront dans la coupe d'amertume.

Auprès de cette statue ils aperçoivent un

cercueil qu'une main, armée d'un flambeau éclatant de lumière, a entr'ouvert; et cette main est celle de Rousseau, et ce flambeau est celui de la philosophie!

Incontinent une sibylle, vieille, décrépite, apparaît, s'exprime en ces mots : « Polydore, tu seras heureux, la Grèce sera libre. Tu as acquis la sagesse, appris à l'école du malheur à connaître la vraie liberté, la grandeur. Ne t'écarte point de tes principes politiques. Le pouvoir théocratique ne peut convenir qu'à des visionnaires, le pouvoir despotique qu'à des tyrans odieux, le pouvoir aristocratique qu'à des hommes ennemis de leurs semblables. Le peuple est souverain en vertu des lois divines et humaines. Les plus dignes de ses citoyens le doivent gouverner selon ses institutions. L'homme de bien doit regarder les emplois publics comme un fardeau. Egards au malheur! Respect aux propriétés, aux personnes! Les prêtres vertueux sont vénérables. Les titres n'ennoblissent personne. Le fils qui veut jouir du crédit de son père s'en doit rendre digne; en ce cas, il est tout par lui. Les gens les plus dangereux sont ceux qui prennent toutes les faces, s'accommodent de tout le monde, font métier de flatteurs; il

faut les discréditer en mettant sous la lumière du jour leurs intrigues, leurs déceptions. Inculque aux Grecs ces idées, ils se régénéreront sous les meilleurs auspices! Surtout garde souvenir qu'une révolution mal faite retarde la civilisation, par la raison que ceux qui en sont les chefs, ayant la confiance du peuple, faussent sans qu'on puisse les en empêcher son esprit; n'oublie pas que l'anarchie enfante la terreur, et que la terreur sert de transition au despotisme; que le despotisme qui cherche l'obéissance et la guerre périt par la servilité et les batailles. Les révolutions sont un mal! Si elles deviennent un bien, c'est qu'elles apportent remède à un mal plus grand! Tu as encore des travaux à entreprendre, des guerres à soutenir, mais patience, courage, tes efforts seront couronnés d'un noble succès. Prends l'épée que tu vois sur cet autel, elle t'est destinée pour conquérir la liberté! »

La sibylle disparaît, et en se retirant, elle balbutie le nom d'Honorine. Polydore se revêt de l'arme posée sur l'autel, et sent en tout son corps les battemens d'une ardeur belliqueuse. « Dieux! s'écrie-t-il, cette épée serait-elle comme les flèches d'Hercule, sans lesquelles Troie ne pouvait être prise? Est-ce

qu'elle est nécessaire pour détruire la puissance des monarques despotes, semblable à une gorgone qui déchire avec ses dents de sanglier, ses griffes de lion, les passans? Sera-t-elle, après la conquête de la liberté, celle de l'indépendance, un épouvantail contre les tyrans qui méditeraient des projets hostiles aux peuples délivrés de la servitude? J'accepte ces augures et voue ma vie au bonheur de mon pays. Je jure haine éternelle à tout pouvoir qui n'a pour base la souveraineté populaire, et pour devise, sinon dans les mots, du moins dans les choses : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, HONNEUR ET PATRIE!

—Suivez, ô mon époux, suivez votre destinée, dit Honorine : il serait indigne d'un grand cœur comme le vôtre de se refuser à défendre une si belle cause. Si la Providence exige que votre sang lui soit offert en holocauste, il vous acquerra une gloire immortelle. Elevez notre fils dans les principes de votre école, et que dès son adolescence votre évangile politique soit gravé en son ame! Pour moi je vous seconderai dans l'accomplissement de votre haute mission, vous sacrifierai la douceur de mon existence pour m'attirer un reflet de votre gloire. »

Soudain ils repartent, les portes se referment sur eux avec bruit, et le même escalier qu'ils ont descendu pour entrer dans ce palais fameux leur sert pour remonter sur la plage.

FIN.

ERRATA.

Tome Ier.

Pag. 23, lig. 20, au lieu de ces mots *des honneurs*, lisez *déshonneur*.
— 134, — 17, au lieu de *par*, lisez *pas*.
— 177, — 28, au lieu de *citoyens*, lisez *citoyen*.
— 180, — 22, au lieu de *qu'ils*, lisez *qu'elles*.
— 205, — 3, au lieu de *juges*, lisez *juge*.
— 206, — 25, au lieu de *à contempler*, lisez *à en contempler*.
— 233, — 4, au lieu de *plus éloquens*, lisez *le plus éloquent*.

Tome II.

Pag. 29, lig. 13, au lieu de *mur*, lisez *murs*.
— 47, — 17, au lieu de *manière*, lisez *main*.
— 196, — 8, au lieu de *ennemi*, lisez *ennemie*.
— 262, — 10, au lieu de *brillant*, lisez *brillante*.
— 268, — 27, au lieu de *citoyens gouvernans*, lisez *gouvernans*.

